

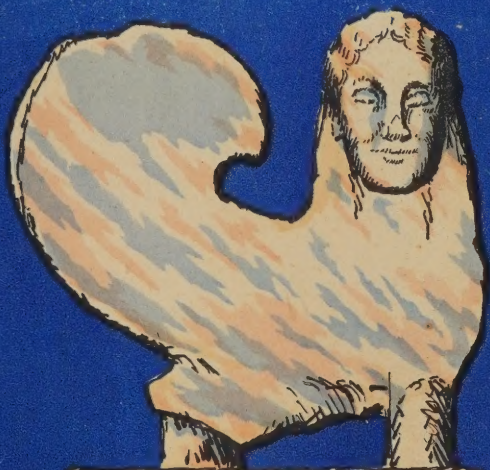
3 1761 07956186 6

GEORGES G-TOUDOUZE

LA GRÈCE

AU

VISAGE D'ÉNIGME



PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

DF
726
T67
1923
C.1
ROBA

La Grèce au Visage d'Énigme

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- La Dernière des Spartiates* (ZIER, ill.), Hachette.
Le Renard de la Mer (VOGEL, ill.), Hachette.
Le Voltigeur Hollandais (Maurice LELOIR, ill.), Hachette.
Le Trésor Maudit du Palais-Rouge (ZIER, ill.), Hachette.
Une Mystérieuse Affaire (Maurice LELOIR, ill.), Hachette.
La Sorcière du Vésuve (avec Gustave TOUDOUZE) (ZIER, ill.), Hachette.
Le Secret de la Trahison (DESVARREUX, ill.), Hachette.
Le Petit Roi d'Ys (H. MORIN, ill.), Hachette (couronné par l'Académie Française).
Fille de Proscrit (DESVARREUX, ill.), Hachette.
Les Sous-Marins fantômes (DUTRIAC, ill.), Hachette.
Filleule de Merlin (VACCARI, ill.), Hachette.
Paris sur l'Eau (DUTRIAC, ill.), Mame (couronné par l'Académie Française).
Douze Histoires vraies de la guerre sur mer (SANDY HOOK, ill.), Rouff.
Bataille de Marraines (Maurice LELOIR, ill.), Rouff.
Le Mariage de Miss Mabel Stegerson (Maurice LELOIR, ill.), Rouff.
Tragique Réveil, Mignonne Bibliothèque.
Les Compagnons de l'Iceberg en feu (Ollendorff).
Le Sang d'Aréthuse (sous presse).
Nicole Goulven de la Croix-Rouge (en préparation).
Victorieuses du Serpent de Mer (en préparation).

HISTOIRE ET BEAUX-ARTS

- Les Grandes Manifestations de l'Art Grec* (ill.), Vie Moderne.
Florence, Gènes, Venise, Naples, Pompéi, Rome, la Grèce, les Phéniciens, Ninive et Babylone, Mazo. Gabriel Toudouze, architecte et graveur (ill.) (épuisé).
Henri Rivière, peintre et imagier (ill.), Floury.
La Conquête des Mers (ill.), Schleicher.
L'Armorique, Touring Club.

- A travers la presqu'île de Crozon* (ill.) (épuisé).
Le Serpent de Mer, ill. (épuisé).
La Crise économique du littoral breton occidental (ill.) (épuisé).
François 1^{er} (ROBIDA, ill.), Boivin.
Le Sous-Marin, roi de la Mer (ill.), Lemerre.
Le Livre de la Mer (ill.), Larousse (couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).
Les Carrières Maritimes (ill.), Larousse.
La Bataille de la Hougue (cartes), Berger-Levrault.
La Marine et la Défense des Côtes, Berger-Levrault.
La Défense des Côtes de France, de Dunkerque à Bayonne, au XVII^e siècle (ill. et cartes), Berger-Levrault (couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).
Gloires et Dramas de la Mer (1914-1918) (ill.), Berger-Levrault (couronné par l'Académie Française).
Gloires et Souvenirs Maritimes (1785-1920) (ill.), Hachette.
La Grèce au visage d'énigme (ill.), Berger-Levrault.

THÉÂTRE

- Naufrageur!* drame.
Les Laboureurs de la Mer (pièces d'ombres, avec Marc LECLERC).
La Parfaite Secrétaire, comédie (*Les Annales*).
Deux Cœurs pour un marin, comédie (*Les Annales*).
Gavroche et Sammy, comédie, 1 acte.
Les Fiançailles du Fusilier marin, comédie, 1 acte.
Bataille de Marraines, com., 1 acte (*Les Annales*).
Monsieur Schweinfurth s'en va, comédie, 1 acte.
Le Mot de Ralliement, à-propos (*Les Annales*).
La Baronne a le mal de mer, comédie, 1 acte.
Mon Frère Yvon, comédie, 1 acte.
L'Affaire Canasson, comédie, 1 acte.
Le Sang d'Aréthuse, drame, 4 actes (avec Jules TRUFFIER).
Toinon-la-Ruine, film.
La Voix de l'Océan, film.

GEORGES G.-TOUDOUZE

LA GRÈCE

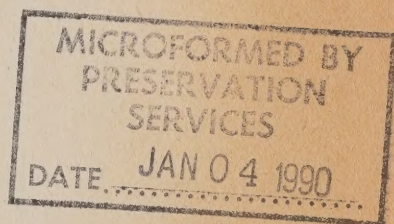
AU

VISAGE D'ÉNIGME

de Pæstum à Mycènes
d'Agrigente à Troie
de Ségeste à Knossos

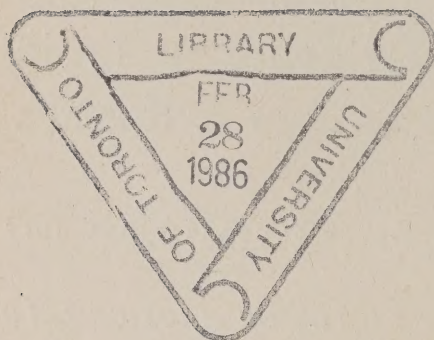
AVEC TRENTE-SEPT PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

AVANT-PROPOS DE MAURICE LELOIR



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
PARIS - 136, BOULEVARD SAINT-GERMAIN - (VI^e)

1923



COPYRIGHT 1923
BY LIBRAIRIE BERGER-LEVRAULT

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation ré-
servés pour tous pays

AVANT-PROPOS

CECI n'est point et n'a jamais souhaité d'être un ouvrage d'archéologie.

Ce n'est pas davantage un carnet de voyage.

Encore moins un guide, ni un livre d'histoire de l'art.

Non : — ce serait bien plutôt un de ces albums sur lesquels nous, les peintres, au hasard des chemins et du moment, nous jetons tantôt un croquis et tantôt une note de couleur, ici, le profil d'un personnage, là, une silhouette de monument, plus loin, une ligne de panorama, ailleurs, un relevé de décoration ; — un de ces albums aux coins arrondis par l'usage que nous promenons des années dans nos poches, et de qui les feuillets le soir sous la lampe font ruisseler devant nous tant d'images et tant de lumières, tant de souvenirs et tant de vie...

Vraiment ce livre d'un écrivain est, transposé en écriture, un album de peintre.

A cela d'ailleurs, rien de surprenant : l'auteur fait partie d'une famille dans laquelle, depuis un siècle et demi, tous, sans exception, ont été des artistes, — architectes, statuaires, graveurs, peintres, écrivains, aquarellistes, miniaturistes, décorateurs, — formés et façonnés uniquement à la seule et exclusive conception artistique.

Les races d'artistes, les dynasties artistiques ne sont point rares dans notre France. On en compte de nombreuses à toutes les époques. Mais celle-ci est une des plus caractérisées de notre temps. Car elle commence au XVIII^e siècle, par Greuze, Drouais, les frères Challe, — des

peintres, un statuaire et ornemaniste, — se continue directement au XIX^e, avec Alexandre Colin, peintre d'histoire et graveur, qui fut l'élève de Girodet-Trioson, l'ami de Géricault et figure au Louvre à côté d'eux, — se poursuit par Gabriel Toudouze, architecte et graveur, de qui l'œuvre en eaux-fortes est au Louvre, aussi, à la Chalcographie... Deux cents ans d'une filiation ininterrompue, d'un labeur poursuivi dans le même chemin, d'une formation intellectuelle exclusive, sans un détour, aboutissant à constituer une famille qui compte, en ligne directe, trente peintres, deux ou trois sculpteurs, quatre ou cinq décorateurs, deux écrivains, en cinq générations, depuis l'aïeul Greuze.

Or, son attirance pour l'énigme de l'art grec, Georges G.-Toudouze l'a justement héritée des siens. Car le premier livre d'images qui fut mis entre ses mains d'enfant, se trouva être la collection des eaux-fortes que son grand-père, Gabriel Toudouze, avait rapportées d'une longue mission accomplie en Italie et en Orient, de 1835 à 1845. Prestigieux cuivres où l'artiste, d'une pointe magistrale, a ciselé le temple de Ségeste, les ruines d'Agrigente, la désolation de Syracuse, les paysages d'Asie Mineure, les éblouissements de Damas, de Jérusalem, de Beyrouth, du Caire... Eaux-fortes larges et puissantes, mordues à vif, — que le burin et l'acide ont modelées en plein métal comme le ponce du statuaire modèle la cire et la terre... En ces pages, dont la mort prématurée de Gabriel Toudouze, architecte-inspecteur de la Sainte-Chapelle et du Conservatoire, interrompit trop tôt la publication, — c'est tout le « visage d'énigme » qui s'évoque, visage entrevu à une époque où l'accès de ces régions était malaisé, où les ruines dressaient encore leurs lignes et leurs plans dans un splendide isolement...

Le fils aîné du graveur, Gustave Toudouze, déjà avait cherché à lire dans ces cuivres et dans les centaines de dessins et d'aquarelles dont ils sont accompagnés, le secret de l'âme hellénique. Et plusieurs de ses romans, écrits sur place en Grande-Grèce, montrent la pénétration psychologique aiguë que soulagèrent encore plusieurs études d'art

serrées d'une plume aussi précise que l'avait été le burin du graveur disparu... Si bien que, passionné pour ces pays et ce passé toujours debout dans le mystère de son sourire, Gustave Toudouze, à son tour, dirigea son fils vers le même problème d'art.

Ainsi ce livre, aujourd'hui publié par Georges G.-Toudouze, constitue, sous une troisième forme, l'analyse de cette Grèce ancienne que Gabriel Toudouze esquissa par l'eau-forte, Gustave Toudouze par le roman, et que lui, héritier des goûts, des idées, et de l'éducation, et de l'orientation d'esprit de son père et de son grand-père, reprend aujourd'hui.

Durant des mois, en plusieurs voyages, Georges G.-Toudouze a parcouru l'Italie, la Sicile, l'Orient; — et ce livre-ci, qui n'a rien de didactique, ce livre qui est un livre de pur littérateur épris de légendes, d'art, de roman, de théâtre, de poèmes, — ce livre-ci est bien, en effet, à sa manière, un album d'artiste pareil à nos albums de peintres...

Ce sont simplement notations de lignes et de couleurs, vibrations à la mode impressionniste, — toute la réaction uniquement et purement artistique que ces pays de lumière produisent chez un artiste exclusivement émotif.

Oui, — une série d'émotions, d'émotions profondes et profondément ressenties, exprimées spontanément, comme un peintre jette d'enthousiasme des touches de lumière et de couleur sur un coin d'album...

Et c'est pourquoi, au seuil de ce livre, en guise de l'avant-propos qui m'était demandé, j'ai pensé qu'il ne pouvait y avoir de meilleure préface que de rappeler cette séculaire et ininterrompue hérédité familiale attachant l'auteur, par les liens les plus serrés du sang, à toute une ascendance d'artistes du pinceau, du burin, du crayon et de la plume, — artistes dont l'écrivain continue ici la pensée, le labeur et le sillon...

Maurice LELOIR,

Président de la Société des Aquarellistes français.

La Terre des Dieux et des Héros

A MALFI, un petit matin de septembre.
La nuit s'achève.

Une nuit qui fut âpre et rude, toute traversée de plaintes rauques, de longs gémissements, de clameurs traînantes enchevêtrées les unes dans les autres, se contrariant, se combattant, les unes sifflantes et aiguës, les autres graves et sourdes.

Une nuit dans laquelle un poète antique aurait voulu reconnaître une présence et une colère divines.

Le vent contre la mer, la mer contre les roches ont mené l'altier tapage de leur bagarre immense. Et après les heures troubles de cette lutte dans toute la confusion d'une obscurité singulière, traversées de lueurs phosphorescentes, des houles énormes s'entremêlent sous le cli-gnotement d'étoiles alternativement apparues, puis cachées par la dentelle mouvante de nuages en lambeaux.

A une centaine de mètres en contre-bas de ma fenêtre, trois feux, un vert, un rouge, un blanc, dansent la sarabande à bord d'un petit vapeur qu'une jetée courte abrite mal. Et, vers la gauche, comme une basse ininterrompue, monte un bruit de chaînes et de sanglots furieux, le fracas des galets que promène sur la grève le déroulement régulier du ressac.

Lentement, voici venir le jour.

Une aube sale, grise et terne, une aube au teint brouillé se lève à regret entre un ciel qui va pâlisant et une mer que cet éclaircissement fait paraître plus sombre avec ses stries d'écumes grasses. Au flanc du golfe, la haute côte escarpée verdoie de tous ses myrtes, de tous ses oliviers, de tous ses orangers cramponnés à foison entre les grottes, les ruines, les précipices et les maisons blanches.

A l'entrée de sa gorge entre ses deux montagnes, Amalfi la déchue, s'éveille en frissonnant autour des portes byzantines et des murs normands qui protègent la crypte où dort le pêcheur du lac de Bethesda, André, frère cadet de Pierre, comme lui apôtre et comme lui martyr. Amalfi qui fut jadis une cité reine, haïe des Sarrasins, des Calabrais et des Pisans. Amalfi encore enorgueillie d'avoir eu pour ses fils Flavio Gioja, le marin qui construisit, prétend-elle, la boussole en 1302, et Masaniello d'Atrani, le pêcheur qui se fit roi de Naples pendant six jours et fut massacré le septième en 1647. Sous cette lumière triste d'un vilain matin rêche, la puissante d'autrefois paraît plus réduite que jamais au bord de cette grève étroite au versant de laquelle se serrent sur un rang les hautes barques peintes tirées au sec et se déploient les tréteaux chargés de pâtes en milliers de baguettes jaunes...

Le vent qui accourt d'Afrique hurle plus haut à mesure que, par derrière les crêtes roides du San Angelo de Pizzi et de l'Acquafredda, la lumière plus rosée annonce l'approche rapide du soleil.

Et la mer à lourds coups de bélier, par mille et mille houles couronnées de têtes blanches, bat rageusement les caps Campanella, Sottile, Conca, d'Orso, et ourle de son brisant argenté les plus merveilleux replis du golfe de Salerne. Une colère saccadée l'agite, la convulse, la lance à l'attaque comme une bête en rage.

A ce moment, jailli du bord de l'horizon dans le large et lancé à une

vitesse de folie, un gros nuage noir, lourd et bas, arrive tout pesant d'eau : le vent forcit, la mer écume, et le grain de pluie passe en oblique, comme un grand coup de faux qui moissonne à la volée toutes les crêtes blanches des lames. La mer, sous ce revers tranchant, crisse longuement et s'écrase.

En même temps, la clarté rose devient à la fois pourpre et dorée : contre toutes ces brutalités surgies de l'ouest, le soleil monte de l'est dans une apothéose. Et brusquement, d'un coup, une éblouissante nappe de lumière saute par-dessus la montagne, déferle en cataracte sur la pente et vient s'étaler en pleine Méditerranée, qui tout de suite flamboie allumant une fournaise d'or.

Et c'est comme un sourire dans lequel se détend la nature trop nerveuse.

Or, si vraiment cette nuit de tourmente a été l'œuvre magique qu'y auraient certainement vue les anciens, cette illumination provoquant cet apaisement ne forme-t-elle pas un de ces présages desquels se réjouissait si ingénument le cœur des hommes d'autrefois ?

Je veux absolument le croire.

Car ce jour qui se lève est le premier d'un nouveau voyage.

Quittant l'Italie, nous entrons en Grèce; et il me plaît que, à l'orée d'un tel départ, quelque chose des antiques croyances et des poétiques superstitions se révèle ainsi par l'œuvre de la mer et du ciel conjugués, à la première heure du jour neuf.

Puisque nous changeons de monde, il faut bien changer d'âme.

Derrière nous, vers le nord, nous laissons les Italies, celle de l'Antiquité et celle de la Renaissance : les deux épouses de la mer, Venise et Gênes, trônant en leurs gloires jumelles; Bologne et Pise serrées au pied de leurs tours penchées; la sévère Ravenne et l'ardente Florence nimbées de pourpre, d'or et de bronze; Pérouse, Assise, Sienne, Orvieto, dans l'ombre de leurs basiliques mystérieuses; Rome drapée dans sa double gloire de fille des laboureurs latins et d'épouse du Christ triom-

phant; Naples assoupie dans son sybaritisme et tout près d'elle, au pied du volcan, Pompéi-aux-Fantômes, dormant aux plis mal rejetés du suaire de cendres...

Mais ces Italies-là sont si modernes, si européennes, si proches de nous dans le temps de l'Histoire, si voisines de nos cœurs et de nos cerveaux modernes que nous les comprenons sans trop d'efforts. Elles sont mêlées à tout ce qu'on nous a appris, à nos existences mêmes. Que sont deux mille ans d'annales? Ne fut-ce pas Louis David qui fixa les traits de Romulus? William Shakespeare qui tua de sa main César sur le théâtre? Théophile Gautier et Bulwer Lytton qui sortirent les derniers de Pompéi expirante? Chateaubriand, Jean Lombard et Sienkiewicz qui pansèrent les plaies des martyrs jetés au Colisée? Victor Hugo qui reçut les confidences tragiques de Lucrèce Borgia? Musset qui écouta les colères de Lorenzaccio? Berlioz qui recueillit le dernier soupir aux lèvres de Juliette et de Roméo?...

Tout cela, c'était hier.

Tous ces êtres, c'étaient nos frères aînés.

Plus loin! Plus loin! Il faut, pour trouver du nouveau, remonter plus avant dans le temps, chercher des hommes plus anciens, des cœurs moins proches des nôtres, des êtres plus rugueux, des histoires plus sauvages en des pays où tremblent encore, vivants, les frissons des primitives épouvantes...

Et justement ici, à deux pas de Capri, à quelques lieues au sud de cette pointe aiguë par quoi se ferme le golfe de Naples, voici dans l'imprécision de la brume matinale que se dessine là-bas, tout là-bas dans le sud, une silhouette qui évoque le plus mystérieux Orient, la silhouette de Pœstum.

Oui, cette masse carrée, basse un peu, qui surgit au loin entre la mer de Tyrrhénie et la montagne d'Abruzzi, c'est la Grèce.

Ici, au golfe de Salerne, finit l'Italie et commence l'Hellade.

L'Hellade, qui n'est point du tout si « classique » qu'on la suppose.

L'Hellade, qui contient encore tant de mystères, auxquels ni éruditions ni catalogues ne pourront jamais rien deviner.

L'Hellade, aux veines de qui vivait encore un étrange ressouvenir de la proche préhistoire; la Grèce qui se fait de plus en plus grande à mesure que l'on gravit l'escalier solennel des lustres évanouis, et qu'on remonte d'âge en âge jusqu'aux trente-sept siècles passés où commence de se préciser maintenant la limite encore un peu vague des horizons homériques.

Et cela c'est la Grèce éblouissante de la Grèce avant la Grèce, le pays des mille et une aventures, la Grèce des Dieux qui ont des passions d'hommes, des Déesses qui ont des faiblesses de femmes, des héros qui ont des carrures de Génies ou de Démon, des Hommes qui ont des sagesse de dieux, des Femmes qui ont des grâces de déesses... La Grèce étrange qui connut et aima les Monstres, vainquit la Chimère, décapita Méduse, brava le Sphinx, rit des Sirènes, dompta Pégase, regarda en face tous les périls hors nature, escalada le ciel par plaisir, descendit aux enfers par curiosité, puis, revenue sur terre, tordit le bronze et plia le marbre au gré de ses souvenirs que les médiocres ont appelés des rêves.

La Grèce qui fut belle, et le sut, et le dit, et mourut à l'âge de dix-huit siècles sans cesser d'être belle.

Cette Grèce-là, elle vit de la vie des fantômes aux rivages d'Égée et d'Ionie, en Troade, en Crète, en Péloponèse, en Attique, en Thessalie, en Corfou.

Mais, pour l'aller trouver cette Grèce des surhumaines épopées et des divines fantaisies, la route est longue, bien longue. Certains, trop peu hardis ou incomplètement renseignés, mal confiants ou non persévérants, risqueraient d'hésiter, reculeraient peut-être. Aussi, avide de se faire connaître, soucieuse d'envoûter par avance, cette Grèce

miraculeuse a-t-elle eu la grâce et pris la peine de passer la mer, de venir nous chercher. Et la Grèce a fait la Grande-Grèce, comme on jette un pont sur un ravin.

Tarente, Sybaris, Métaponte, Pœstum en terre ferme; Syracuse, Ségeste, Sélinonte, Agrigente en Sicile, c'est toute la Grèce qui s'offre.

Les merveilles conçues en terre hellénique ont passé la mer, portées dans des cerveaux et dans des cœurs d'hommes grecs qui sont venus les exécuter de leurs mains sur le sol sicule et sur le sol italien, afin de dresser en offrande à leurs Dieux des chefs-d'œuvre dont la conception même était née en eux dans cet envoûtement de mystères, de tragédies, de poésie, dans cet enchevêtrement de drames réels mal connus, mais émouvants à deviner sous le voile transparent des épopées légendaires et des légendes épiques.

De sorte que Grèce, Sicile et Grande-Grèce, dans l'amoncellement de leurs œuvres magnifiques, constituent en fait un seul pays aux ruines grandioses, dans lequel autour des temples désemparés planent pour l'éternité les fantômes vivants des Dieux et des Héros.

C'est au pied des autels de ces Dieux, c'est aux sites où combattirent ces Héros qu'il faut aller chercher la Grèce, en oubliant tout ce qu'ont pu dire les pédagogies exactes, mais glaciales, en laissant aux rayons des bibliothèques toute la mathématique des éruditons parfaites et admirables, mais stérilisantes.

Car, si l'érudition est une chose, l'art en est une autre, et bien différente.

L'érudition est une machine rigide à la manœuvre de laquelle ni le cœur ni l'âme n'ont de part; tout y est mécanique et froid; il faut même que tout y soit mécanique et froid : c'est une nécessité de service.

Mais, en dehors de cette besogne utile, il existe autre chose qui est la vie.

Or, les logarithmes de l'érudition, outils excellents quand il s'agit de recherches matérielles, de classements documentaires, sont impuissants à retrouver les cœurs.

Ces raisons supérieures qui commandent l'œuvre d'art et que nulle raison n'a jamais pu connaître : la personnalité de l'artiste, et ses nerfs, et sa qualité d'émotion, et son âme d'éloquence, et son esprit de passion, sont puissances féodales qui toujours se rirent des règles, des méthodes, des disciplines et des jougs.

Les pénétrer, ces raisons, les deviner, les aimer, et par conséquent les comprendre, ce n'est pas affaire de science, mais bien de sentiment, et de sentiment seul.

Certains « savent » beaucoup, qui jamais n'ont « senti ».

Beaucoup « savent » peu ou mal, qui « sentent » à miracle.

Surtout lorsqu'il s'agit de cette Grèce qui ne fut jamais qu'harmonie, poésie, enthousiasme, fantaisie.

Quand on aborde la Terre des Dieux et des Héros, comment atteindre l'âme de ces Dieux si on ne revêt point celle de leurs adorateurs? Comment sentir battre le cœur de ces Héros, si on n'essaie pas de revivre leurs travaux et leurs jours?

Chose difficile?... Mais pas du tout.

Malgré que les hommes, les révolutions, les guerres, les pluies, les vents, les frissons de la terre, tous les destructeurs ensemble coalisés se soient acharnés, les uns brutalement, les autres patiemment, contre l'œuvre hellénique, nul d'entre eux n'a pu venir à bout de broyer ces sanctuaires sur lesquels plane encore la figure terrible ou grandiose des Dieux.

Oui, chacun de ces êtres étonnants est encore là debout, vivant, sur les ruines de la cité morte où, devant son autel, se courbaient pieusement les croyants des siècles évanouis.

Et, aussi, chacun des Héros des âges abolis est encore là, tout armé, aux lieux où son bras triompha, aux monts et aux plaines où les aèdes

ont placé le déroulement de ses grandeurs, de ses cruautés ou de ses misères.

C'est du moins la sensation par quoi je me sens envahir dès le premier instant que j'ai aperçu les lignes pures du pays grec ou grécifié, du pays où l'Hellade d'autrefois vécut cette vie si intense que son rayonnement nous brûle encore à trois mille ans de recul.

Une magie certainement est ici, cette magie devant laquelle Michelet s'inclinait en écrivant le mot : « Profondes religions de l'âme ».

Car, au seuil du domaine où régna cette race d'artistes altissimes, c'est bien vraiment, — il n'est aucun doute à cela, — un de ses plus hauts Dieux qui tient la garde éternelle, le Dieu de puissance qui offrit aux Hellènes la conquête du monde, le Dieu des larges audaces et des grandes entreprises, le Dieu de la mer immense qui sur le dos des vagues écumantes porta la pensée grecque et la gloire de sa sainte splendeur jusqu'aux extrémités du monde, — Neptune souverain.

D'ici, de cette ville d'Amalfi tassée au pied du San Angelo, dans la lumière jeune du matin neuf, par delà ce flot qui bat la grève, c'est bien la demeure d'un Dieu qui apparaît là-bas, tout là-bas entre la mer et la montagne. Et malgré cette distance, la ruine estompée de Pœstum apparaît comme le lieu d'initiation préparé pour l'entrée dans le sanctuaire d'un monde aboli, mais vivant toujours d'une vie surnaturelle...

Et, d'ailleurs, la déchéance de cet Amalfi, la disparition de son port, de ses arsenaux, de ses quais, dont autour de moi, je cherche en vain la trace, ne sont-elles pas les preuves de la puissance du Dieu grec? Oui, je sais bien, la besogne de destruction fut commencée par Roger de Calabre, continuée par les Pisans en 1135 et 1137. Mais les hommes derrière leurs colères assouvies laissent des ruines, quand ce ne serait que par orgueil et pour faire parade de leur victoire... Les Dieux au contraire, bien souvent, s'acharnent jusqu'à ce que la ruine même achève de périr. Et ce fut ici le cas. Deux siècles, Neptune laissa debout les débris d'Amalfi vaincue et démantelée. Puis, en 1345, contre



Grèce, Sicile, Grande-Grèce, dans l'amoncellement de leurs œuvres magnifiques, constituent en fait un seul pays aux ruines grandioses, dans lequel, autour des temples désemparés, planent pour l'éternité les fantômes vivants des Dieux et des Héros (p. 6).

ces murs chancelants il lança l'inondation, balaya la pierre, le ciment, en fit de la poussière, du sable et du galet. Et depuis près de six siècles, sa lame régulière, tantôt douce et tantôt rude au gré des siroccos, passe, repasse, retourne et recommence son éternel déroulement sur ce rivage usé qu'elle s'amuse à polir et à limer comme un parfait ouvrage.

Des races nouvelles ici pourtant avaient cru bâtir : le Dieu grec est chez lui, et veut rester chez lui : il le prouve. Pour aller jusqu'à lui, qui va nous introduire dans son Hellade antique, tâchons donc de retrouver ce cœur passionné dont s'enorgueillissaient naïvement les vieux tailleurs de pierre de la Grèce évanouie...

PREMIÈRE PARTIE

LES DIEUX

I

NEPTUNE DANS PÆSTUM LA ROUSSE

Au pas irrégulier de deux chevaux dépareillés, un grand qui trotte, un petit qui galope — et cela fait tout de même un attelage, — la voiture prise à Amalfi dévale à grand tintamarre de sonnaillles tout au long de la corniche escarpée descendant vers Salerne, et tout ensemble baignée de soleil, fouettée de vent et cinglée d'écume marine. Le ciel est redevenu pur et lumineux, la Méditerranée reste bourbeuse et colère, contraste bizarre qui étonne et séduit.

Quelques tours de roue, et nous débouchons avec fracas sur la *Marina* de cette Salerne qui garde fièrement de sa Faculté de Médecine ancienne le titre de l'*Hippocratique*. Ce sont maintenant des vagues qui nous accueillent, de rudes vagues retentissantes battant durement la pierre des quais, des houles énormes gonflant leur rage, giflant le môle et venant s'épater lourdement en nappes saumâtres sur les dalles où nos chevaux se lancent. Leurs pas inégaux barbotent dans cette eau qui va, vient et revient avec bruits de cataracte mal réglée. Cela sent bon le sel et le goémon, et le grand souffle accouru

de l'ouest éparpille sur la ville une rafale puissante d'odeurs et de relents marins.

Du haut de son siège, notre cocher, le fouet pointé vers cette Méditerranée crêtée d'écumes et battue de lames, nous crie à tue-tête :

— *Banco di sabbia mobile!*

Une vague qui dressait sa voûte, à vingt mètres escalade le parapet, vient s'écrouler contre nos roues et nous explique cette phrase : le sable... le sable mouvant. Ce pauvre port de Salerne, bâti en 1260 par le médecin Jean de Procida, sur ordre du roi Manfred, puis réparé en 1318 par décision du roi Robert, est à chaque instant attaqué par les sables. Neptune se fâche ici, comme à Amalfi. De temps à autre, la mer soulève ces sables qui dorment là dans la baie, elle les roule, les draine, les bouscule, les emporte dans les replis de ses houles et s'amuse à les jeter de tous côtés en paquets de boue fluide. C'est pour cela que la Méditerranée ici est jaune, d'un jaune particulier, un jaune opaque, gras, un jaune qui lui donne une apparence empâtée, une figure sale, et dont on s'étonne. *Ceruleum mare*, disait pourtant Virgile en parlant de cette Tyrrhénienne; et le bel adjectif appelle spontanément les lapis divins de Gustave Moreau, alors que devant nous cette eau boueuse est là qui hurle, gronde, se tord et se débat comme une vouivre en folie. Fantaisie rude de Neptune mécontent, qui secoue les limons et s'amuse, pour passer une colère, à polluer les eaux.

Les sabots de nos deux haridelles clapotent dans cette boue souillée d'écumes; cahin-caha nous parcourons la Marina et, après un pâté de hautes maisons, nous virons brusquement, dans l'effarement d'un troupeau de chèvres qui bêlent, s'effarent et s'éparpillent. Un dernier trottis haletant, et les malheureuses bêtes essoufflées, éreintées, s'arrêtent tête basse et crinière emmêlée : c'est la gare.

Et, le cocher réglé après un copieux échange d'adjectifs sonores, — le train qui arrive de Naples nous reçoit, siffle, puis repart vers le sud

en direction de Battipaglia... Il est 9 heures et quelques minutes... Sur la plaine de Salerne, le sirocco souffle plus chaud, maintenant qu'à son haleine embrasée s'ajoutent les rayons du soleil. Et c'est le trajet banal, l'arrêt à Battipaglia, le changement de train. Laissant là l'express, qui continue sa route vers Reggio de Calabre, il faut maintenant reprendre un train omnibus lent, lourd, cahotant, qui sans se presser part vers San Nicola Varco, Capaccio; enfin un arrêt, une gare minuscule, une bicoque isolée dans la plaine, et au front de ce baraquement un seul mot, très étrange ainsi aperçu : *Pesto*.

Pœstum!...

Il n'y a qu'une minute d'arrêt : on doit sauter à terre vivement, car dans son fracas de ferraille secouée, avec des halètements, des grondements, le train reprend sa route vers Agropoli, jetant au gré du sirocco des volutes de fumée noire que la furie du vent promène au hasard et emporte en les déchiquetant vers les monts Lucaniens.

Maintenant le train a disparu; il a été dévoré par l'éloignement, et sur la plaine le silence retombe. Du moins le silence des hommes, car la nature semble se plaindre et gémir : accouru de la mer qu'on entend gronder et battre la grève, ce sirocco passe avec de longs sifflements, il pleure, il gronde, il se lamente...

Et baissant la tête sous sa rude apostrophe, nous partons tout droit, en direction de masses énormes qui maintenant apparaissent là, toutes proches, dressées dans le paysage âpre et sauvage comme se montreraient des squelettes intacts de géants antédiluviens.

Oui, c'est bien l'impression qui saisit tout de suite. Des bêtes, des bêtes formidables, des monstres pétrifiés et dépouillés de leur chair, un troupeau d'animaux préhistoriques qui aurait été arrêté dans sa marche par quelque cataclysme et qui serait resté là, tous grands fauves foudroyés, puis lentement disséqués par les pluies, les vents, les vermines du ciel et de la terre jusqu'à ce que leurs os demeurent seuls corrodés, brûlés et tout roux dans la lumière étincelante du soleil.

Les temples !

De l'horizon de la mer à la fine ligne dentelée des montagnes, le grand ciel bleu s'étend, voûte embrasée au haut duquel flamboie le soleil de midi. Les rayons s'abattent en pluie serrée sur la mer qui étincelle comme un immense miroir, sur la montagne dont les derniers contreforts viennent mourir à l'est. Et ils semblent se concentrer sur ce triangle marécageux qui appuie ses trois pointes aux hauteurs d'Éboli, à la ville de Salerne et au petit port d'Agropoli. Là un jour, voici vingt-six siècles au moins, naquit la cité; là, durant quinze cents années, elle vécut; là, une nuit de l'an 915, sortis de la mer comme les hordes des djinns de leurs légendes, les Sarrasins la prirent d'assaut, la tuèrent sur place; et là, en un soir de 1080, empressé d'embellir Salerne, sa capitale conquise sur les Grecs depuis cinq années, Robert Guiscard, tout enivré de sa grande aventure, vint en riant dépouiller la morte de ses colonnes et de ses statues.

Mais si âpre au gain, si dur dans sa victoire, et malgré qu'il y mit toute l'avidité froide, tout l'acharnement obstiné de sa race, le Normand ne put rien contre les temples.

Leur masse qui avait défié le temps, dédaigné les Pélasges, les Phéniciens, les Étrusques, méprisé les Romains, les Lombards, les sectateurs de Mahomet, brava les atteintes du fils des Vikings. Et le front vers le ciel, le pied dans la boue, le grand temple continue de confesser à la face du ciel le dieu pour lequel il fut dressé à l'horizon des Abruzzes, Poseidôn, l'Hellène que les Romains appelèrent Neptune, et qui est le maître de la mer.

Nue, désolée, brûlée, couverte de flaques, de marais, d'étangs de fange au milieu desquels se traîne paresseusement le flot bourbeux du Sélé et dans lequel croissent à foison les plantes des eaux de limon et de fièvre, les épaisses plantes grasses qui prennent leur vie dans les masses stagnantes, — la plaine s'étend autour du géant et de ses deux compagnons.

Une enceinte en décomposition les enveloppe de sa ligne militaire effondrée que troue une porte monumentale, la porte de la Sirène, ouverte dans les énormes blocs de travertin formant ce mur, hexagone à 5 kilomètres de tour. Quelques roses grimpantes, bien pâles et bien fades, sont là, qui décorent d'une frêle guirlande ce porche béant. Elles essaient de rappeler les temps voluptueux de la Rome maîtresse du monde. Cette terre, aujourd'hui de misère et de malaria, mais alors de fécondité et de richesse, produisait chaque année deux récoltes de roses disputées à prix d'or par les élégants de la ville éternelle, pour qui les poètes mondains alignaient leurs platitudes académiques : *Pæstani rubeant æmula labia rosis.*

Aujourd'hui, toute grâce est évanouie, tout parfum évaporé; les versificateurs parasites sont retournés à la poussière où dorment leurs patrons si gonflés de gloriole; la ville est morte; l'enceinte est écroulée. Ça et là de grands buffles noirs aux cornes géantes, à la farouche allure de fauves, sommeillent, pesamment vautreés dans la boue, leurs mufles humides aux naseaux luisants posés voluptueusement sur cette fange pestilentielle qui ne produit plus que la fièvre ardente des marais.

Le sirocco souffle; il promène des poussières, éparpille des miasmes et s'enroule comme un fou aux colonnes massives qui semblent grandir à mesure qu'on en approche.

Neptune, la maison de Neptune!... Phistu, avaient prononcé les habitants primitifs; Posidonia, écrivirent les habitants de Sybaris lorsqu'ils s'installèrent en ces lieux; Pæstum, décrétèrent les Romains en 273 avant Jésus-Christ.

Mais sous ces trois noms, ce fut et c'est toujours la cité de Neptune. Car ce temple que voici maintenant si carré, si trapu et si haut à la fois, tout ramassé et tout puissant, avec ses trois marches disjointes entre les interstices desquelles poussent des herbes folles, ses larges dalles, ses colonnes et son fronton un peu ébréché en bas à droite, ce

temple continue bien d'être dans sa mine altière la demeure inviolée du roi des mers.

Le fier souverain des grandes eaux marines, l'époux d'Amphitrite, le maître des troupeaux de l'abîme, le dieu qui ébranle la terre pour lui rendre son titre d'Hellade, Poseidôn est là vraiment, vivant, debout, invisible et présent, dans toute sa majesté de force de la Nature.

Les trente-six colonnes, six sur chaque façade, quatorze sur les côtés, ont beau ne plus soutenir que des architraves nues : avec leurs tailloirs et leurs échine à grande saillie, leur fût massif, leur courbe parabolique si harmonieusement calculée, leurs cannelures, leurs pieds qui entrent directement dans le dallage, elles donnent une impression de force prodigieuse. Leur masse de travertin, d'où le stuc extérieur a disparu, montre à nu la matière dont le ton est devenu fauve.

Et cette coloration étrange attire, retient, fascine le regard. Ce haut temple roux semble dégager de la lumière, comme si tous les soleils qui depuis trois mille ans l'ont calciné de leurs feux, avaient pénétré les pores de la pierre et ressortaient maintenant en flammes courtes d'un foyer intérieur.

De petits oiseaux de proie, des couleuvres, des lézards au dos vert et à la gorge bleue, des scorpions sur les fragments de colonnes renversées, sur les corniches enveloppées de ronces et gisant dans l'herbe parmi les buissons et les épines, chassent ou se chauffent au soleil aussi voluptueusement que font les buffles dans leur bauge. Mais les colonnes debout ont leurs habitants spéciaux, de gros frelons colériques et agressifs qui logent en populeuses colonies dans les trous du travertin et de qui le bourdonnement irrité s'élève dès que l'on frôle une de ces logettes qu'ils se sont aménagées. Gardiens du temple désert, sentinelles vigilantes toujours prêtes à l'attaque : les anciens superstitieux en ces frelons rageurs eussent vu quelque émanation



PCESTUM : Des masses énormes qui apparaissent dans le paysage âpre et sauvage comme se montreraient des squelettes de géants antédiluviens (p. 13).



PCESTUM : Ce temple que voici maintenant si carré, si trapu et si haut à la fois, tout ramassé et tout puissant... (p. 15).

de l'esprit du Dieu, de qui d'ailleurs, tout auprès là-bas sur la grève, la voix gronde dans le fracas des houles brisant sur le sable.

Et le soleil, qui lentement évolue dans le ciel, attache à ces colonnes rousses, à ce morceau de tribune qui reste suspendu au-dessus de la cella comme par miracle, des ombres singulières, non point mauves, ni grises, ni noires, mais bleues, d'un bleu splendide et chaud, bleues d'un bleu de soie chatoyante, bleues d'une outrance étonnante comme le bleu de la mer aux jours de splendeur.

Ce temple de Neptune, on ne s'en arrache point... Là-bas, plus loin cependant, voici que nous attend, dans sa masse un peu courtaude, la grande basilique, nom qui n'est justifié par rien d'assuré. Tout de même il faut aller jusque-là. Et alors on s'étonne : les cinquante colonnes ici sont plûs molles, plus lourdes, plus grosses; le dessin est moins pur, la ligne moins ferme, l'aspect moins élégant. Et la pierre même dit autre chose : un travertin blanchâtre et sourd, et non plus cette splendide pierre rousse et fauve de la demeure de Neptune; le ton est affadi comme la ligne est alanguie. Quelques pas mènent au troisième temple, celui que l'on appelle un peu au hasard, temple de Vesta; plus petit, plus ramassé encore, dorique également, mais si impur, si veule, si indécis, il déçoit davantage. Assez vite, sans se retourner, on revient au chef-d'œuvre, on rentre chez Neptune.

Combien de temps suis-je resté là? Je ne sais, les heures ont passé peut-être sans que j'aie voulu m'en apercevoir, tout entier pris par la sauvagerie de cette masse cyclopéenne. D'abord j'ai marché, allant, venant, revenant, tournant et retournant autour des colonnes; et j'ai vingt fois palpé cette pierre qui semble une sorte de matière vivante, car la main des artistes a dû la modeler, la longuement caresser, ainsi qu'on caresse une statue en travail, pour obtenir l'épiderme vivant.

Enfin las d'errer sous le dur soleil, je viens m'asseoir sur un bloc de ce travertin fauve, bloc tombé du second étage de la cella. Et là tandis qu'autour de moi, indifférents maintenant à ma présence,

calmés et poursuivant leur vie ordinaire, les gros frelons au corselet rayé de jaune et de noir bourdonnent, se posent, repartent, je m'abandonne à un engourdissement plus fort que ma volonté.

Le soleil chauffe d'ardeur, le vent semble baisser et un silence peu à peu se fait, singulier silence d'ailleurs, comme il y en a dans les cathédrales ou dans la haute montagne, un silence qui devient solennel, majestueux, un silence de prière, d'offrande, un silence rituel...

Et ce silence impressionnant, m'enveloppe délicieusement, le dos à une colonne, le visage brûlé par le reflet de cette chaleur solaire que me renvoie durement le sol où elle calcine, depuis des heures, les dalles de travertin roux...

Tout d'un coup, un vacarme subit, énorme.

Une détonation longue et lourde retentit au loin, très loin, comme une sorte de formidable déchirement.

Et aussitôt le sirocco assoupi se réveille en un soudain souffle torride accourant de l'Ouest. Un immense grondement m'enveloppe pareil à la décharge successive de plusieurs centaines de canons, et roule interminablement à travers l'espace.

Je me redresse, rappelé à moi, et je regarde.

Par delà les colonnes du temple qui me cachaient en partie la vue de la Méditerranée, une longue nuée noire, bordée de bourrelets jaunes et bleutés, a surgi de la mer comme une énorme barre, avec une rapidité de fantasmagorie. Au-dessous de cette masse les flots ont aussitôt repris cette couleur noir-violâtre dont ils étaient fardés ce matin; des teintes glauques, des rayures d'un vert sombre, de grandes bandes d'écume jaunâtre ourlent cette nappe qu'agite un bouillonnement frénétique. Venant de l'autre côté de l'horizon, de l'Afrique, de la Libye ancienne, de ces Syrtes où la fureur de la mer voulut jadis essayer d'engloutir Énée, la nuée s'élève avec une vitesse étonnante, celle d'un rideau que des mains invisibles tireraient ainsi qu'un drap

funèbre tendu et déroulé d'un bord à l'autre de l'horizon. Elle envahit déjà la moitié du ciel avec son pesant voile de deuil.

Mais elle est vivante, cette nuée; c'est une bête céleste, un dragon aux replis infinis, un fauve. Car voici que comme un monstre mauvais des légendes arabiques elle ouvre une sorte de gueule affreuse, et d'un coup elle avale le soleil.

Dans la gorge de cette hydre céleste, l'astre s'engloutit. Tel un navire sous la mâchoire d'une lame de fond, il est happé, englouti, et disparaît dans un éclaboussement de rayons vite disloqués et évanouis, ainsi que retombent les gerbes d'eau d'un naufrage. Alors le paysage entier s'assombrit d'un coup : une nuit cendreuse d'éclipse noie les lointains. Et la nuée continue sa course, plus épaisse, déployant un ventre noir maintenant tout strié par les serpents de feu d'éclairs entrecroisés.

A quelques centaines de mètres, la mer au bord de la grève entre en transe. Sa rage se traduit par le redoublement sur le sable des brisants dont les rouleaux se chevauchent les uns les autres, heurtent le rivage de leur furie grandissante, et s'écroulent en masses pesantes avec de grands coups sourds qui semblent des revers de hache taillant à plein billot.

A ces chocs répétés, sous mes pieds, des frissons parcourent le sol, — sol construit de sables et de limons, pétri d'alluvions millénaires, amalgamé de rocailles, de boues, de racines, de ruines pilées, d'eaux stagnantes, bizarre matière toute sonore et vibrante, sol participant à la fois de la mer et de la côte, sol amphibie qui reconnaît son maître et qui tremble... Dans sa majesté sauvage, monte de la Méditerranée bouleversée la colère de Neptune, le Dieu qui ébranle la Terre.

Entre le ciel envahi par les ténèbres, la plaine secouée par le spasme, et la mer toute sombre au long de laquelle danse en large galon vivant l'écume blanche évocatrice de la Thétis grecque aux pieds

d'argent qui courait au bord des flots, le temple, le splendide temple roux semble grandir encore. Cette teinte tragique le pénètre comme l'encre nourrit l'eau-forte; elle épaissit ses colonnes, élargit son fronton, hausse son architrave et peint ses lignes sévères aux tons fauves d'une majesté de cérémonie... Car voici l'heure solennelle : au branle des flots, des vents et des tonnerres exécutant l'hymne triomphal, dans le fracas des tempêtes marines, dans le prosternement de la terre frissonnante, enveloppé de la rafale des vents, dissimulé comme il sied aux yeux mortels par la fantasmagorie surnaturelle des nuées, des brumes et des pluies ruisselantes, invisible et présent, le Dieu réellement entre dans sa maison...

Un éclair, un autre plus proche, un troisième à droite, et puis encore un quatrième à gauche... Dix éclairs... vingt éclairs... La haute mer, déployant l'orage comme un manteau royal, le jette sur la terre, bouleverse la grève, écrase la plaine, fouaille les étangs, rompt ses cataractes sur les marches du temple, fait glisser des nappes d'eau en ruissellements aux flancs des colonnes, et se rue en charge contre le rempart des proches Abruzzes... Une nappe grise aux tons de fer terne, striée de raies obliques, barre la vue, comme un mur d'eau mobile tendu entre le ciel disparu et la terre noyée... Ourlée d'éclairs en haut, d'écumes sales en bas, cette nappe passe sur la mer en écrasant les vagues comme un rouleau, sur la terre en nivelant les mares et les bosses de boue.

Comme si une main surhumaine avait ouvert les portes de leur prison et les avait lâchés sur le monde en punition de quelque sacrilège, les Génies de l'Orage promènent sur la terre et la mer l'horreur de l'ouragan marin.

J'ai pu tout juste me glisser dans un recoin de la cella dont un pan de mur me donne un abri relatif, en compagnie des frelons épeurés. Et recroquevillé de mon mieux sur moi-même, aveuglé, assourdi, je reste là cependant que la tornade de pluie fait résonner comme un

tambour le travertin sonore des colonnes et des dalles, et que le ciel autour et au-dessus de moi s'illumine de lueurs...

Le fracas déchaîné de vingt tonnerres souligne les feux entrecroisés de vingt éclairs qui se combattent dans la pénombre grandissante...

Des minutes très longues passent : sous l'épaisseur de la pluie, l'horizon d'abord a disparu, puis les murs de la cité, puis les ruines éparses, les herbes, les buissons encore plus proches... Bientôt même l'autre extrémité du temple s'efface à son tour : j'ai l'impression d'étouffer dans l'épaisseur d'une cataracte.

Alors un zigzag de feu s'allume juste au-dessus de ma tête; il fend la nuée surbaissée en plafond noir, dessine une ligne fantasque, hésite, puis vise le sol, s'ouvre en trois langues bleutées et, dans un fracas de folie, plante sur la première marche du temple un immense trident de flammes...

L'énorme édifice vacille, la pierre gémit, le sol ondule, une affreuse odeur de soufre empoisonne l'air, et, sentant plier le mur où je m'adosse, je ferme les yeux devant cette triple fourche de feu...

Le Dieu qui se manifeste... le présage à la mode antique... Oui, le trident de Neptune jeté par le Dieu au seuil de sa maison...

— *Tropea...*, signor,... *tropea...*

Une voix joyeuse me rappelle à la réalité, et je me redresse tout étourdi, tout stupéfait aussi en rouvrant les paupières. Car, autour de moi c'est un éblouissement de soleil; le ciel est bleu, la mer ondule joyeusement, le vent est une brise tiède; le temple tout trempé semble vêtu d'argent liquide. Et là-bas, tout là-bas, un paquet de nuages noirs achève de s'écraser contre les têtes des Abruzzes...

Tropea, la *tropea*, c'est l'orage d'été. L'orage subit, irrésistible qui jaillit d'un bord de l'horizon comme une horde de loups en chasse, soulève la mer, coule les barques, inonde la terre, disperse les troupeaux, passe comme une trombe folle dans un échèvement d'éclairs

et dans un étourdissement de tonnerres, puis va s'engloutir de l'autre côté de l'horizon, et rend la place au soleil, au calme, à la sérénité...

Le gardien des ruines, un peu inquiet de mon sort, aussitôt terminé ce galop de furie, est arrivé pour voir ce que j'ai bien pu devenir, où je me suis caché, si je me suis tiré indemne de l'aventure. Rassuré maintenant, il bavarde intarissablement, avec sa verve napolitaine, parlant et mimant tout ensemble des histoires de tropeas dramatiques, des naufrages, des foudroiements, l'accident arrivé jadis à une colonne du temple qui fut brisée et qu'on dut remplacer. Et comme il m'entraîne pour me montrer cette colonne, son regard se pose sur la première marche, et il pâlit un peu :

— *Diavolo!*

Juste devant cette marche, au ras du travertin, dans le sol, trois trous s'ouvrent sur une même ligne, trois trous noirs que bordent en couronne des herbages carbonisés malgré qu'ils soient trempés... Les trois piques du trident...

Réfugié jusque-là sous la porte de la Sirène, un de mes compagnons vient me rejoindre, regarde et dit :

— Ce temple attire la foudre : d'ailleurs rien d'étonnant à cela !

Non, en effet, rien d'étonnant, et j'approuve. Seulement mon camarade et moi nous ne pensons pas à la même idée. Rien d'étonnant : pour lui cela veut dire que la règle physique joue, que ces colonnes debout, isolées dans la plaine, font paratonnerre; pour moi cela signifie quelque chose de plus compliqué et de tout à fait absurde au jugement d'un esprit sain, — la présence réelle de Neptune.

Accident, tropea, foudre, loi de Franklin — évidemment — si l'on veut...

Mais pourquoi pas Poséidon souverain venant dans son sanctuaire déserté, célébrer lui-même les saintes solennités de son culte négligé ?

Nous sommes ici au seuil de la Grèce, et sous les Forces de la Nature les Grecs anciens reconnaissaient leurs dieux qu'ils voyaient vivre et

marcher dans le calme brûlant des midis, dans la douceur des nuits, dans le tremblement de l'orage, dans le bercement de la tempête. Les Forces de la Nature existent toujours : savent-ils au juste s'ils ne sont point des sacrilèges, ceux qui se sont pressés de décréter le Crépuscule des Dieux ?

Pour ces Hellènes de haute noblesse poétique, la foudre a un visage et l'orage une âme...

Cette triple flamme tombée du ciel, les trois trous égaux du coup de trident : ai-je le droit de nier ce que j'ai vu ? Et ce que j'ai vu, ne serait-ce pas Neptune et cette présence réelle ?

Sous la lumière du soleil déclinant, la Méditerranée calmée s'alonguit toute bleue ; la plaine sèche et s'assoupit ; la montagne se veloute d'ombres... Ce site désert n'est-il pas un lieu magique ? L'hermétique ici ne régnerait-il point ?... Dans le crépuscule qui approche, le grand temple roux dressé face au ciel souriant, à la terre mystérieuse, à la mer apaisée, semble un être vivant qui garde son secret...

VULCAIN DANS L'ILE D'OR ET DE FEU

UN pont de navire.

Pont bizarre, et navire étrange.

Car ce navire, sur ce pont, porte un train, des wagons sur des rails, de vrais wagons sur de véritables rails, wagons qu'une locomotive a poussés du quai de Messine sur le bateau porte-train, et qu'une autre locomotive, tout à l'heure, au quai de San Giovanni, viendra extraire pour les rendre à la terre, leur véritable élément. Et tout patauds sur ce pont, entravés de chaînes et de cales, comme on ferait pour des éléphants captifs, ces wagons restent là, gémissants de leurs ressorts, de leurs membrures, chaque fois que le navire, par embardées longues et lourdes, roule d'un bord sur l'autre au commandement d'une houle traversière très lente et très basse.

Au-dessus, un ciel calme de minuit, tout braisillant d'étoiles, avec de-ci, de-là, une lueur plus vive de planète.

Pas de lune, et cependant une superbe lumière diffuse.

Tout autour la mer, très calme elle aussi, se gonfle et se dégonfle en longues ondulations indolentes. La mer aux profondeurs de laquelle virevoltent languissamment des millions de phosphorescences qui traînent de houle en houle et multiplient à l'infini les reflets des astres et les nappes de lumière projetées par les trois villes riveraines, Messine, Villa San-Giovanni et Reggio de Calabre.

A droite et à gauche, dans cette pénombre claire, des silhouettes imprécises de côtes que l'on devine sans les bien distinguer, avec là, ici, et puis encore un peu plus loin, trois feux de phare dont deux sont



PÆSTUM : La masse de travertin, d'où le stuc extérieur a disparu, montre à nu la matière dont le ton est devenu fauve (p. 16).



SÈGESTE : L'apparition, ainsi dressée sur le mamelon chauve, est grande et sévère (p. 30).

fixes, — un rubis et une émeraude, — le troisième tournant, — une topaze toute jaune qui s'allume, s'éteint, se rallume et en un rythme compassé promène en cercle un long pinceau de lumière mince.

C'est le détroit de Messine.

Dans le grand silence de cette nuit splendide et douce du novembre méditerranéen, je quitte la Sicile où je viens de passer trois semaines pour le second degré de cette initiation dont Pœstum la Rousse fut le premier.

Là-bas, au pied de l'Abruzze campanienne, Poséidon, Neptune, Dieu de la Mer, maître respecté de la vieille Hellade marine, divinité protectrice des matelots de Crète, d'Athènes, de Corinthe et de Corcyre, Poséidon qui fit la grandeur de la Grèce maritime, navigatrice, commerçante, exploratrice, — Poséidon m'a donné, au pied de ses autels désertés, la surprise d'une sorte d'office sauvage et grandiose qui semblait la protestation d'un immortel trop longtemps oublié.

Ici, dans l'île d'or et de feu, c'est Héphaïstos, Vulcain, qui vit, Héphaïstos, dieu des ouvriers, maître obéi de la vieille Hellade artiste, divinité protectrice des forgerons, des statuaires, des fondeurs, des médailleurs de cette même Crète, de cette même Athènes, de cette même Corinthe, — Héphaïstos qui fit la grandeur de la Grèce habile aux arts, intellectuelle, élégante, dominatrice par la puissance cérébrale.

Figeant d'autorité les beaux dieux helladiques dans leur discipline stricte de légionnaires et leur froideur correcte de légistes, les Romains ont fait du grand Poséidon, le fonctionnaire amiral divin Neptune, et du grand Héphaïstos, le fonctionnaire forgeron divin Vulcain. Ces Dieux enrégimentés acceptent une telle autocratie à Rome et même encore à Naples, à Pompéi; mais dès qu'on met le pied sur la terre hellénique ou hellénistique, la carrure des déités homériques fait éclater l'étroit vêtement romain, et leur majesté reprend, avec cette véritable présence réelle, toute sa rudesse et toute sa grandeur.

Comme existe et règne Poséidon à Pœstum, Héphestos existe et règne en Sicile.

Oui, il vit ici vraiment le dieu laborieux dont le corps était laid, les mains ingénieuses, et le cerveau sublime. Comme aux jours d'autrefois il travaille et peine, au ventre de l'Etna, dans l'atelier magique foré au sein de la Montagne Ardente. Entouré de ses Cyclopes habiles aux besognes du fer, de l'airain, du cuivre, lui le Maître des Arts nés de la flamme immortelle, il est demeuré terré en son volcan qui fume sous sa blanche calotte de neige. Et il révèle sa présence par les grondements de la forge souterraine, par le panache de flammes qui se tord la nuit au sommet de la cheminée dans le cratère de quatre cents mètres de diamètre ouvert sous la neige, à trois mille et presque trois cents mètres d'altitude. Demeure inouïe, faite d'une gibbosité centrale pétrie de basaltes et de trachytes, et debout au-dessus d'une multitude de petits cônes, qui sont des grands, moyens ou médiocres volcans secondaires. Demeure qui, à sa base, mesure cent quarante-cinq kilomètres de tour, et du sommet de laquelle, lorsqu'ils peuvent y atteindre, les grimpeurs émerveillés aperçoivent la Sicile entière étendue à leurs pieds, la Sicile sur laquelle le soleil levant promène l'ombre gigantesque du volcan, tandis que tout autour la mer bleue sertit d'un anneau d'azur la terre aux trois pointes, l'île Trinacrie, propriété du Dieu du Feu.

Sur ce sol, l'homme existe, circule et travaille autant que le veut bien la grâce hautaine d'Héphestos. Et ceci parce que, lorsque sur leurs galères les Hellènes jadis arrivèrent, ce fut en un esprit d'hommage au dieu qu'ils installèrent tout alentour de la forge divine leurs cités : Ségeste, Sélinonte, Syracuse, Agrigente, Taormine.

Villes splendides et géantes, cités reines aux murs bien appareillés, aux tours harmonieuses, aux temples magnifiques, aux ports somptueux. Cités où l'on sut à miracle, par culte respectueux envers le Dieu maître de l'île, fondre et ciseler le bronze pour les statues, les chars

et les armes, frapper et graver en sa fleur l'argent pour les médailles. Métropoles aux richesses sans nombre qu'Héphaïstos, le Bien Servi et le Bien Honoré, rendit pour cette cause souveraines et opulentes durant des lustres.

Villes aujourd'hui mortes, desquelles la ruine est demeurée si grande et si poignante que l'émotion inouïe de Pœstum ici s'amplifie. Émotion qui, à distance et par le souvenir même des visites passées, vous étreint à la gorge tout ainsi qu'aux heures où l'on se tenait en pèlerin pieux, auprès le lit de parade mortuaire où chacune de ces défunttes repose, étendue sous le grand soleil entre la montagne et la mer, dans le parfum violent des orangers et des citronniers, sous la senteur âpre des mines de soufre et la caresse de la brise chaude qui balaie la mer africaine...

Ici, dans cette Sicile, qui semble une terre de sorcelleries, un pays de visions, une étrange île propice aux démoneries, aux magies, aux pratiques occultes, dans ces champs fauves où, le soir tombé, doivent certes revenir les sibylles en quête de plantes à philtres, on vit réellement hors des temps : Tyr, Sidon sont à leur déclin, Athènes et Corinthe flamboient leur apogée, Carthage se lève à son aube, Rome n'est pas née encore; les plantes des jardins gardent la trace des sandales de Proserpine adolescente; et si le sol montre en longues éraflures les jaunes traînées du soufre, c'est que là sont les sillons dont les roues ardentes du char monté par Pluton ont brûlé la terre lorsque le Dieu des Enfers énamouré enleva la jeune Déesse dont, sous les oliviers, la flûte des satyres accompagnait la danse...

Ici vraiment règne une splendeur sans nom.

Tant de beauté accable et exalte à la fois comme font ces vins trop purs, trop forts et trop chauds que le soleil mûrit aux flancs noirs du volcan.

Toute cette Sicile aux terres jaune clair et cendre a été forgée au feu de l'atelier où règne le forgeron divin.

Feu, flamme, fumée, coulées de lave, glèbes rousses et chaudes, ponces légères, roches cuites, poussières ardentes, le brasier surnaturel est passé là : Dieu Héphestos ont dit les Grecs, grand Diable d'Enfer ont déclaré les Normands, Eblis le Maudit ont murmuré les Sarrasins; phénomènes volcaniques, a répliqué, pour démentir tous ces poètes, la science moderne. Mais elle a parlé dans le désert et pour la satisfaction de la raison pure : ce sont les poètes qui ont dit vrai. C'est la terre d'or et de feu, la terre des Kabires phéniciens, des Cyclopes helléniques, des Démons chrétiens, des Djinns islamiques, tous esprits dont l'existence et la vie peuvent seules expliquer cette île inexplicable et surnaturelle...

Sur le pont du bizarre navire porte-train, tandis que halète sous mes pieds la machine qui peine et tourne, faisant longuement clapoter les hautes roues lentes dans leurs tambours, et tandis que la nuit douce nous caressè, ce sont ces vérités-là qui me reviennent. Et malgré la ténèbre qui nous enveloppe, les visions me reviennent l'une après l'autre, pareillement éclatantes, pareillement lumineuses...

.

Ségeste d'abord.

Ségeste ou le splendide isolement.

Ségeste que l'on atteint de Palerme après des détours par des régions sauvages, nues, désespérées, des régions aux rudesses d'Afrique sur lesquelles, en son nid d'aigle, plane la sarrasine cité d'Alcamo.

Ségeste, la ruine dans le désert, ruine étonnante, mieux conservée peut-être encore que Pœstum, plus dramatique certainement par son recul farouche dans la solitude. Quand on le contemple du haut de Calatifimi, ou du sommet d'Alcamo, ce pays est terrible au regard : la plus âpre contrée de montagnes et de pierres, que les tremblements de terre, cent fois, ont bouleversée, fracassée, retournée. Des ravins

taillés à coups d'éruption fendent les pentes rocheuses. De droite, de gauche, comme si des griffes de fer les avaient arrachés, les blocs roux ont volé au hasard; certains mêmes ont éclaté, jonchant le sol de débris qui semblent des morceaux d'aérolithes concassés. Guère d'eau dans le fort de l'été, et moins encore de verdure; mais aux fontes et aux pluies d'hiver, des torrents qui culbutent et ragent de pierres en pierres. Partout des lits épais de cailloux, des rochers nus avec clivages nets et surfaces planes, comme si la nature même était, elle aussi, en ruines. Et au milieu de ce paysage de catastrophe, un monticule arrondi. Sur ce monticule un temple... C'est tout ce qui reste de Ségeste.

Pour y atteindre, il faut quelques grandes heures d'un chemin de fer qui, de Palerme à Castallamare di Golfo, passe, parmi les cactus, de caps en baies, et de criques en anses, puis après un crochet court entre les hautes montagnes, vous laisse à une halte isolée au bas d'un repli. De là part une route assez *rotabile* comme on dit là-bas, c'est-à-dire acceptant les voitures, qui, durant quelques milliers de mètres de détours, mène au creux d'une vallée entièrement dominée par des monts nus et sévères. Là se traîne parmi des pierres branlantes et des arbustes un maigre filet d'eau, le Caldo, que l'on passe en sautant de caillou en caillou. Pas une maison en vue, et cependant à peine a-t-on mis le pied dans ce gué que, de terre littéralement, sortent des âniers et leurs bêtes que vous ne voyiez pas en arrivant parce qu'ils dormaient entre les osiers, et qui s'offrent à vous hisser vers le temple. Car la montée, par des champs pelés d'abord, puis par un sentier mal indiqué dans le roc, est rude et tourmentée: il y faut plus d'une demi-heure en allant bon train parmi des pierres coupantes qui roulent et sonnent sous le pied.

Mais dès qu'on a quitté la vailleuse, et tourné un premier pan de falaise, tout de suite, sur son mamelon nu que domine le Monte Barbaro, le temple apparaît, — le temple! tout ce qui subsiste,

avec un théâtre, d'une ville qui compta plusieurs cent mille habitants.

L'apparition, ainsi dressée sur le mamelon chauve, ayant pour fond la muraille droite du mont nu, est grande et sévère.

Le haut temple dorique, avec ses trente-six colonnes de tuf calcaire, roussâtres et rongées, paraît petit cependant parmi cet écroulement de rochers dénudés et lisses. Le soleil déjà est passé derrière Monte Barbaro qui devient une masse violacée, et dans l'ombre qui monte du sol comme une eau enlisante, le temple reste rose un peu. Vivement, nous escaladons le dernier remblai parmi des asphodèles et des chaumes brûlés qui cassent en craquant sous nos pieds. Et maintenant devant nous, soudainement grandi, le fier squelette de pierre sec et nu que n'encadrent ni arbres, ni verdure, se dresse très massif, très large, baigné d'air frais, et si calme, si grandiose en ce lieu implacablement désert. Une superbe étrange émane de lui. Conservées à prodige, les colonnes donnent une impression d'éternité solide. Quelques graminées, des fenouils ont poussé leurs racines on ne sait trop comment dans les étroits interstices des blocs si bien appareillés, et donnent de légères chevelures à ces colonnes qu'aucune main n'a cannelées, car la maison divine fut abandonnée avant que d'être venue à terme.

Autour de cette figure architecturale parfaite, aucune vie, sauf ces plantes et des insectes. Le silence.

A qui ces pierres devaient-elles être dédiées? A Déméter-Cérès, mère divine des moissons? A la pure Artémis chasseresse? On ignore. Alentour la ville qui était là, et ici, et plus loin dans ce creux que l'ombre emplît, n'a plus laissé que pierres à côté de pierres : et ceci est l'œuvre de l'Islam quand il vint en Sicile. Car les Athéniens, les Carthaginois, les Romains, qui tour à tour sur ce sol ont jeté leurs gens de guerre, flamme et fer au poing, avaient épargné Ségeste en son cirque de monts, peut-être par respect pour la colonie troyenne

dont elle affirmait prendre son origine. Mais sa population vaincue par Agathocle s'était réduite, avait abandonné les grands travaux joyeux de l'indépendance... Et la morne ville peu à peu s'ossifia, repliée sur elle-même dans le manteau devenu trop vaste de ses murailles grecques... Alors au ix^e siècle, passant par là, les Sarrasins la jetèrent bas d'un choc, laissant seulement le théâtre auquel ils ne purent rien parce que creusé dans le roc, et la carcasse extérieure du temple, qui de ses quatre faces de colonnés et de son socle massif défia leurs entreprises. Il a d'ailleurs, depuis cette heure, tout dédaigné, même les frissons saccadés de cette terre sans cesse remuée d'émotions intérieures... Autour, c'est là mort, le désert, les moissons de l'ortie et de l'épine, les semis de cailloux, le repos éternel...

Le jour baisse, le ciel à l'horizon devient d'un vert tendre, le cirque des monts se violace. L'ombre coule à pleins flots sortant de chaque vallon, sourdant de chaque repli, un lac d'ombre qui s'étale autour du temple encore lumineux d'avoir été pénétré, durant tant de siècles, par tant de feux et tant de soleils, cependant que la brise qui se caresse aux arêtes vives des blocs promène du soubassement à l'architrave la douceur d'un frisson, et apporte les senteurs affadies des sources sulfureuses qui, comme aux temps de Strabon et de Diodore, continuent de jaillir à quelques milliers de pas dans cette glèbe sévère...

Et puis soudain le silence se brise. Une longue sonnaile tintinnabule au loin vers la gauche, une autre plus longue lui répond à droite, puis une autre dans le creux d'ombre, et faisant taches blanches dans tout ce violet épandu, les troupeaux épars, à l'ordre du crépuscule, se mettent en chemin vers des villages invisibles.

Par l'âpre sentier aux cailloux roulants, nous redescendons; et l'angle de la haute falaise, à nouveau contourné, mure derrière nous le grand temple nu dans sa paix solennelle, sous le ciel où paraissent les premières étoiles...

.

Or voici Sélinonte.

Sélinonte ou la malédiction sur la ruine.

Encore un train, un petit train cahotant et pressé qui roule entre les feuilles à griffes et les perches maigres des aloès comme dans une allée de candélabres exotiques, et qui, par une espèce de ruade saccadée, nous jette à une halte tassée au bord de la voie, et puis repart à vive allure sautillante tout ainsi que s'il avait hâte de fuir un lieu maudit.

Et bien vraiment ce lieu-ci, en effet, fut maudit et l'est demeuré.

Ici c'est bien plus terrible qu'à Ségeste où le temple est mort debout : à Sélinonte la ruine n'a pas péri, elle a été pulvérisée; et ses millions de morceaux jonchent en tas un sol que la colère surnaturelle a frappé sans pitié ni merci.

Par des champs roux où l'on piétine à petit bruit sec les tuyaux courts des chaumes rôtis, nous allons, nous errons : car on ne visite pas Sélinonte, on erre à travers une sorte de Camargue faite en pierres taillées par la main des hommes et dispersées par le souffle des Dieux.

Autour de nous, Sélinonte jonche la terre de son cadavre émietté.

Tout ainsi qu'à Ségeste c'est la mort, oui, mais les os du squelette sont jetés au vent comme si des bêtes mauvaises s'étaient acharnées à le déchiqueter.

Une tristesse inexprimable règne ici, la tristesse angoissée des paysages terrassés par la malédiction.

C'est Sodome ou bien Gomorrhe.

Le jour de la colère est venu...

Et sur son promontoire, Sélinonte, jetée au chaos, est un tourbillon de pierres.

Des taches jaunes, des flaques rouges éclaboussent ces blocs en délire : comme si la flamme du destructeur et le sang des victimes s'étaient pétrifiés sur place.

Et dans ce désordre titanique, qui vous poigne le cœur, on ne sait



SÈGESTE : Le fier squelette de pierre sec et nu que n'encadrent ni arbres, ni verdure, se dresse très massif, très large, baigné d'air frais (p. 30).



SÈGESTE : Une superbe étrange émane de lui ; conservées à prodige, les colonnes donnent une impression d'éternité solide (p. 30).

d'abord où s'orienter, ni comment. On va, on cherche, on revient, et l'on démêle enfin l'effroyable vision.

Un promontoire large et plat avec trois temples qui se sont écroulés en tournant sur eux-mêmes, pris tous trois à la fois dans un même vertige de la terre qui les a tordus ensemble et laissés là sur trois tas, chacun à sa place, en bouillie. Ensuite un creux avec un petit fleuve bourbeux qui s'appelle orgueilleusement Gorgo di Cottone et que l'on passe sur un pont bas entre les chandeliers des aloès; un bout de route mène au pied des quais anciens dont la masse domine une grève plate, puis contourne ces quais, et, se glissant entre les raquettes épineuses de cactus énormes, grimpe à l'acropole. Très forte, cette acropole, avec le remblai de ses murs épais, la protection de ses portes bien défendues; et derrière elle, au nord, le monticule où s'élevait la ville elle-même. En bordure au sud, la mer, non plus la Tyrrhénienne, cette fois, mais l'Africaine, celle qui derrière l'horizon caresse les sables chauds de Tripoli, celle aux flots de laquelle se mira Carthage.

Arrivé là, au sommet de cette acropole, sur le socle du temple qui fournit aux chercheurs les métopes conservées au musée de Palerme, on commence de comprendre. On a devant soi la mer; à droite dans l'embouchure du Modione un port que décorait encore un sanctuaire sur un éperon de l'autre côté de ce fleuve; à gauche, dans l'embouchure du Gorgo di Cottone, un autre port, celui que dominaient les trois temples du plateau ras; sous les pieds l'acropole militaire et religieuse; en arrière la ville; et tout autour la plaine.

La mer devant nous est hachée de lames brèves et peinte d'un bleu dur; elle bat à grand fracas les grèves et les pointes, et son vacarme saccadé emplit de bruit la solitude. Vers la terre, la glèbe est faite de champs moissonnés et qui sont demeurés couleur poussière avec des herbes sèches toutes jaunes; des montagnes estompées au loin, très loin ferment l'horizon par leurs grands plans bleutés sous un ciel flambant de soleil, mais un peu trouble. Sur cette étendue

une note jaune dorée domine, que souligne le cobalt cru de la Mer Africaine.

Et du vent passe à longs souffles. Un vent qui, chargé d'un impalpable sable arraché au désert africain, use mécaniquement toutes ces dalles, tous ces blocs depuis vingt-cinq siècles, au point que le tuf jaune est corrodé et taillé par minces lamelles en retrait les unes sur les autres, escaliers minuscules grimpés à la course par d'innombrables lézards jaunes.

De-ci, de-là, la force de la nature essaie de lutter : des fleurs mauves élargissent leurs corolles au ras du sol, des buissons verts forcent leurs racines entre les murs. Mais toutes ces plantes sont épineuses armées de dards, de crochets, de pointes et griffent durement au passage comme si la végétation, elle aussi, était une punition et une vengeresse.

Car partout ici éclate la faiblesse humaine.

Le tremblement de terre, le raz de marée, la foudre ont en ce lieu leur domaine royal; et Sélinonte est l'esclave domptée du sol en colère, de la mer furieuse et du ciel tonnant. Ce sont les soubresauts de l'île qui ont fait tournoyer ces murs; ce sont les assauts de la lame qui ont broyé ces quais; ce sont les carreaux de l'éclair qui ont fendu ces colonnes.

Et Sélinonte qui fut si grande, n'a plus aujourd'hui comme parure que l'immensité de sa chute et l'éclat de sa mort.

Pourtant ces gens de Sélinonte furent un peuple pieux : les temples entassés disent la ferveur de leur culte, et les tambours de colonne encore engagés aux carrières de Campobello-di-Mazzara ou abandonnés sur la route qui descend vers la cité morte, prouvent que cette ferveur n'était point attiédie quand la malédiction les raya du livre de vie. La jalouse Junon, le vindicatif Apollon ici avaient leurs maisons de prière. Et cependant c'est bien la vengeance divine qui est écrite sur ce champ prodigieux.

Sélinonte, — la Ville du Persil pour traduire son nom, — fondée en 650 par Pammilus de Mégara Hyblea, était riche, travailleuse et guer-



SELINONTE : Trois temples qui se sont écroulés en tournant sur eux-mêmes, pris tous trois à la fois dans un même vertige de la terre, qui les a tordus ensemble et laissés là sur trois tas, chacun à sa place, en bouillie (p. 33).



SELINONTE : Et la cité qui fut si grande, n'a plus aujourd'hui comme parure que l'immensité de sa chute et l'éclat de sa mort (p. 34).

rière. Elle refusa l'obédience à Carthage, sa voisine d'en face. Et Carthage la punit : en 409, Hannibal, fils de Giscon, la prit après neuf jours d'assaut qui coûtèrent seize mille tués aux vaincus, et cinq mille femmes furent jetées esclaves aux marchés africains. Sélinonte, obstinément, se releva et refusa de nouveau le vasselage punique : de nouveau en 250, Carthage l'assaillit, la pillà, déporta son peuple, décréta le désert en elle et autour d'elle, puis l'abandonna aux quatre éléments.

Et ce fut la fin. Le fer contre les hommes avait livré et gagné la bataille; la nature contre les pierres acharna ses furies. Destruction totale qui est effrayante dans la perfection de son achèvement et qui apparaît bien comme une de ces vengeances raffinées et complètes à la précision desquelles s'appliquaient si volontiers les Dieux de la Hellade. Duquel, parmi ces Dieux qu'elle honorait si dévotement, Sélinonte avait-elle provoqué imprudemment la colère? On ne sait. Mais devant ce fracassement aussi absolu que le fut celui de Troie, on pense à la cruauté de ces Dieux volontiers jaloux. Nous sommes ici sur la terre redoutable des enchantements et des mystères mauvais. Et le maître de l'île, Héphaïstos-Vulcain, sur cette ruine a mis son sceau; c'est lui qui, aidant Jupiter lanceur de foudre et Neptune animateur de tempête, a terminé l'œuvre du ciel et de la mer. A son ordre, la terre, en transe, a broyé Sélinonte et l'a laissée là, comme en 1908, elle a broyé Messine et l'a laissée sur place.

Immense naufrage terrestre à la furie duquel échappèrent seulement les métopes splendides gardées en refuge au musée de Palerme et dans lesquelles s'évoque l'âme ardente de ceux qui vécurent ici en ces lieux que, pour un crime inconnu, a frappé le plus extraordinaire anathème dont ait jamais été marquée une ville maudite...

.....

A présent Agrigente.

Agrigente ou les ruines d'or.

De Sélinonte à Agrigente, c'est un chemin presque dramatique, une route qui circule à lacets infinis entre la mer et les monts. La terre y est osseuse et sèche, avec des déserts de rocs gris et de poudres jaunes, avec des oasis de verdure. Au flanc des pentes abruptes on aperçoit de-ci de-là un homme, tout petit dans cette immensité, les deux poings fermés sur les mancherons d'une charrue qui, traînée par deux chevaux ardents, égratigne la glèbe et saute de motte en motte. Et puis des agaves, des oliviers, des caroubiers, des pistachiers, des aloès, des amandiers, des cactus, des sumacs pointent par petits flots verts ou gris. Ailleurs ce sont des taillis, lentisques ou chênes-lièges, qui encadrent des eaux stagnantes d'où monte la fièvre. Toute une campagne à deux tons : jaune clair et gris cendre. De lourdes coulées noires de temps à autre crèvent ce sol et s'étalent figées, mais semblant encore molles et chaudes comme au jour où la profondeur de l'île les vomit. Parfois, au croisement de deux valleuses, une tour normande, jadis sentinelle au temps des Guiscard, achève de s'effriter.

Cette désolation est marquée d'une grandeur poignante.

A l'horizon marin traîne la fumée de Pantellaria.

Tandis qu'au zénith un dur soleil brutal décrit sa courbe en calcinant une fois de plus cette terre que dévore à l'intérieur le feu liquide et mouvant dont les soufrières et l'Etna disent à toute minute la force et la fantaisie.

Toujours le royaume de Vulcain.

Et après cent kilomètres de ce chemin, un dernier détour au ras d'une falaise décline nous fait longer un port grouillant de vie, Porto-Empédocle, dont les quais encombrés de milliers de pains rectangulaires — le soufre moulé pour l'expédition — versent à des barques aux flancs peints de rouge et de bleu cette riche marchandise. Le sol est teint de pollen jaune et pavé de plaques de boue jaune qui lèvent en squames crasseux; l'air lui-même est chargé de poussière

comme celui d'un fournil en travail. S'il est destructeur ailleurs, ici du moins Vulcain est bon roi et enrichit son peuple en lui livrant le plus pur froment de ses âcres greniers...

Un train maintenant repart, un train qui tousse, peine, halète et souffle une heure durant pour grimper aux flancs du dôme rocheux où gîte Girgenti, héritière réduite de l'immense Agrigente, — les Grecs anciens disaient Akragas.

Héritière bien réduite même, car la moderne Girgenti se carre tout à l'aise dans ce qui suffisait bien juste à la seule acropole de l'antique Akragas.

Et ce n'est pas une des moindres surprises de l'arrivée, — quand au sortir de la gare on gagne les deux villes, la vivante et la morte, — que de voir la vivante toute entassée de biais sur une pente roide avec ses églises, ses rues, ses maisons, ses casernes, et les ruines de la morte au contraire étendues à l'aise dans les restes d'une enceinte de douze kilomètres de tour où sept temples démantelés disent encore la splendeur d'une cité retournée à la poudre des champs et des olivettes... Diodore pourtant lui donnait deux cent mille habitants.

Où sont ses monuments publics, son port, ses fabriques de vases peints, son lac de sept stades sur lequel nageaient des cygnes indolents? Où sont toutes les merveilles d'art, toutes les commodités de vie raffinée qui valaient à ses citoyens un de ces paroxysmes de vanité desquels justement se froissaient les Dieux grecs, volontiers jaloux et aisément agressifs lorsqu'ils étaient de la sorte piqués... Akragas en fit la cruelle expérience, comme Troie, comme Sélinonte. Son sort fut aussi cruel, aussi sanglant. Ses citoyens d'ailleurs allèrent d'eux-mêmes au-devant de leur misère quand, assiégés en 588 par les soudards carthaginois d'Hamilcar et d'Himilcon, ils se montrèrent veules à tel point qu'à ceux de qui la paresse consentait à monter la garde, un décret dut interdire, sous peine capitale, d'apporter aux remparts plus d'un matelas, d'une couverture et de deux traversins pour y tenir

sentinelle ! On a vraiment médité des Sybarites : à Akragas, ces rois de la mollesse eussent été de petits garçons.

Akragas a péri d'avoir été trop belle. Après sept mois de siège, n'ayant plus ni blé ni eau, leurs mercenaires débauchés, les habitants, une belle nuit, sautèrent par-dessus les murs et s'enfuirent. Himilcon prit la ville le lendemain matin et la détruisit. Timoléon la rebâtit en 340. Les Romains la prirent et la pillèrent en 262. Elle se releva de nouveau. Les Carthaginois de Carthalon, alors, vinrent la saccager... Ainsi les guerres puniques passaient et repassaient sur elle avec la brutalité de lames de fond sur un navire à la côte. Enfin lasse, découragée, Akragas la Grecque devenue la Romaine Agrigente accepta sa défaite et sa diminution. Se resserrant peu à peu sur elle-même, elle vécut chichement durant la République, l'Empire et le règne de Byzance. En 827 les Sarrasins s'y installèrent ; et comme le nid d'aigle était bon, Roger I^{er} les en chassa pour s'y loger en 1086. Et, depuis cet an 1100, elle se contenta de cette vie modeste sur le piton rocheux où elle est devenue la chrétienne Girgenti...

Sur la route poudrée d'un épais pulvérin de tuf, — comme si les milliers d'édifices qui s'élevaient ici avaient fabriqué de leurs moellons cette poussière, — je descends de la ville islamique et chrétienne vers la cité païenne.

Les Dieux, à Akragas, ont agi autrement qu'à Sélinonte. Leur destruction fut plus capricieuse, ici totale, là partielle, ailleurs à peine esquissée. Ils ont parfois respecté leur demeure : le temple de la Concorde est presque intact. Ou bien ils l'ont entamée bizarrement : le temple de Junon Lacinienne est tout ébréché. Ou bien encore ils l'ont abattue presque doucement : la façade du temple de Jupiter Olympien s'est couchée sur le sol avec ses cariatides derrière elle. Par contre, plus d'édifices civils : les arbres poussent aux lieux des rues, des places, des fontaines et des maisons. Le rempart lui-même, au bord duquel se dressaient les temples, est fort extraordinaire : c'est une muraille



AGRIGENTE : Junon Lacinienne tout en
colonnes aiguës au bastion d'angle à l'est (p. 39).



AGRIGENTE : Toute une floraison de colonnes entières ou rompues,
de bases intactes ou brisées, d'architraves entières ou tombées (p. 39).

de laquelle la base est naturelle, faite d'un roc rude, d'un tuf à aspérités, tandis que le sommet a été bâti de pierres taillées; elle est toute concassée, mordue de trous, coupée de fentes; et des morceaux tombent dans les champs qui descendent par-dessous en pente douce et s'en vont par longue inclinaison retrouver au loin les lits unis du Drago et du San-Biaggio, puis la grève et les galets de la mer.

Au rebord du plateau qu'ourle et borde cette muraille, les temples se dressent, usés, troués, taraudés et bien roux dans le soleil : Junon Lacinienne, tout en colonnes aiguës au bastion d'angle à l'est, puis la Concorde, carrée, massive, ensuite Hercule, Jupiter, Castor et Pollux, Vulcain, une sorte de garde sacrée, de protection mystique montée par des édifices consacrés. Toute une floraison de colonnes entières ou rompues, de bases intactes ou brisées, d'architraves intactes ou tombées, de soubassements étalés, de morceaux disparates, — le tout dominé au loin par la ville moderne et par l'échine nue de la Rupe Atenea, le rocher de Minerve.

Là-dessus tombe une lumière drue, un flamboiement de soleil qui crible d'une terrible pluie de feu la terre, les oliviers, les pins, les chênes-lièges, les colonnes debout, les tambours de pierre roulés les uns sur les autres, les chemins noyés de poussière, les champs desséchés, le long rempart nu, les cactus aux raquettes ridées par la sécheresse, la vieille église normande de San-Nicolo, les jardins installés de-ci de-là.

Une terrible lumière qui fait rayonner d'une réverbération redoutable tout le sauvage pays dont s'encadre la ville morte : creux arides, ravines taillées à plein roc, montagnes qui voient alterner, dans leurs flancs rayés de jaune et de noir, les veines de soufre pur et les coulées de lave refroidie, vraie terre d'enfer, tourmentée, dramatique, inquiétante. Des esprits mauvais doivent rôder par là, démons inférieurs des légendes grecques ou phéniciennes, génies malfaisants des contes arabes, petits serviteurs de Vulcain ou d'Eblis, souvent en délicatesse

avec leurs maîtres, tourmenteurs maléficients des bêtes et des gens, et qui s'incarnent certainement dans ces acariâtres frelons corsetés aux couleurs du pays, jaune et noir, logeant en colonies méchantes au temple de Junon Lacinienne, et dans ces vipères agressives rampant aux cailloux ronds des vieux murs éboulés.

Dans ce cadre, dans cette lumière, Agrigente ne donne point l'apparence d'une cité foudroyée par la malédiction comme fait Sélinonte : elle représente la ville tuée parce que son heure était venue et qu'il fallait mourir.

Après avoir longtemps erré des colonnes de Junon aux colonnes de Castor, des murs de la Concorde à ceux d'Hercule, j'ai voulu gravir la Rupe Atenea. J'ai monté, dans toute la flamme ardente d'un midi, le sentier qui égratigne la crête aiguë de cette longue échine de pierre tourmentée. L'ascension est dure. On gagne d'abord par un raccourci entre des champs la petite église de San-Biagio; puis on tourne court au ras d'un roc qui tombe en porte-à-faux, et l'on s'élève en dominant une ravine creuse et aride. Au sommet de cette arête — trois cent cinquante et un mètres exactement, — la vision est grandiose. Tout s'est amplifié dans le cercle tourmenté de l'horizon qui recule et s'estompe. A dos, c'est un vrai val d'enfer qui dessine une immense courbe, des trous sinistres, des monts tourmentés et nus, rocs et pointes, quelque chose qui ressemble à une mer en furie pétrifiée : un silence d'espaces planétaires pèse sur toute l'immensité de cette désolation d'où monte l'âcre senteur des solfatares en travail. En face, la mer toute plate et qui renvoie contre le soleil une nappe de feu. Entre ces deux déserts, celui du soufre et celui de l'eau, les trois villes : la païenne, la musulmane et la chrétienne, s'étendent à l'aise.

Du sommet de la Girgenti moderne, la ville vivante, puis la ville morte semblent couler le long d'une pente molle que brise net, au rebord du mur antique long de deux mille pas, la herse démantelée des sept temples roux.



AGRIGENTE : Au rebord du plateau qu'ourle et borde cette muraille, les temples se dressent usés, troués, taraudés et bien roux dans le soleil (p. 39).



AGRIGENTE : La Concorde, carrée, massive (p. 39).

Le soleil, escaladant le plus haut du ciel, darde une aveuglante flamme fixe; la roche brûle; la poussière, chauffée exhale une odeur d'encens; les grands pins sombres autour de San-Nicolo haussent avec volupté la tache noire de leur large couronne; et le feuillage pâle des oliviers met sur la terre jaune la douceur d'une brume d'argent. Comme une supplication des hommes disparus, les colonnes fauves des sept basiliques, amenuisées par l'éloignement, dressent des dentelures enluminées au crêt du vieux rempart, que le brasier de midi calcine en holocauste. Et sous le silence solennel de cet angelus païen, la majesté d'Akragas se déploie dans la lumière...

.....

Maintenant Syracuse.

Syracuse ou la désolation.

Par des champs, des vaux, des crêtes, des ravins qu'a corrodés jusqu'aux pierres le souffle de feu venu de l'Etna aux étapes du travail de Vulcain, nous avons quitté Agrigente, roulé durant des heures parmi des terres atroces, et somptueusement stériles. Puis brusquement sur un à-coup à droite, quittant les soufrières, nous sommes entre la mer et les rizeries noyées d'eaux claires. C'est la côte indulgente de la Mer Ionienne, terre à blé, à maïs, à vignes que ces rizières coupent de leurs étendues monotones auxquelles répondent de l'autre côté de la voie les autres étendues monotones des marais salants.

Nous filons droit au sud. Une masse s'estompe d'abord, puis se précise, une ville marine assise au fin bout d'un mince promontoire. C'est Syracuse.

Comme Girgenti, Syracuse n'est plus qu'une réduction de la cité antique, et tient à l'aise dans cette île d'Ortygie, simple quartier de la métropole autrefois. Elle est logée dans un coin parmi l'immensité du champ de ruines.

Immensité dont la proportion déconcerte et déçoit.

C'est un désert qu'enveloppe une muraille déployée sur vingt-huit kilomètres de tour, une presque île nue où partout la roche âpre perce de ses côtes squelettiques une terre maigre et qu'on dirait semée, par le hasard du vent, en poussière dans les creux minuscules de ces os de pierre. Six mille cinq cents mètres dans un sens, six mille mètres dans l'autre, voilà cette presque île épaisse et ronde que termine la fine aiguille d'Ortygie, île longue de mille pas et large de quinze cents, où gîte la ville moderne autour de son église, faite d'un vieux temple dorique, et du trou ombragé où murmure la fontaine Aréthuse.

Je me suis longuement penché sur cette margelle que garde une grille dominant les bosquets de papyrus : l'onde est claire dans laquelle passent gravement des théories de poissons et sur laquelle processionne une bande de cygnes ; elle est claire, mais elle n'a plus rien de virginal ni de divin. C'est une source comme une autre avec cette seule différence qu'un mur, un maigre mur étroit sépare cette eau douce de toute la masse d'eau salée qui dort et soupire auprès. Aréthuse ! le plus ingénu des mythes d'autrefois, le plus frais, le plus délicat... Aréthuse, la vierge pure qui fuit éperdument le désir d'Alphée, et se jette à la mer plutôt que de céder, puis, par permission des Dieux attendris, plonge impolluée sous l'onde salée d'Ionie et s'en vient ressortir fraîche et riante aux murs de Syracuse... Tant de grâce, tant de symbole, tant de poésie, jadis, — et maintenant cette conque profonde entre d'affreuses maisons modernes et des bateaux à vapeur trépidants et hurlants...

J'ai fui : au trot de deux chevaux maigres traînant une voiture octogénaire, j'ai gagné la campagne. Singulière campagne, vaste et sans grandeur cependant, campagne qu'a bouleversée un ravage sans dignité, étendue faite surtout de rocs gris et noirs qu'on imagine avoir été limés patiemment sur les surfaces planes, aiguisés de frais aux pointes, campagne âpre et revêche qui semble un dos de râpe géante.



AGRIGENTE : Là-dessus tombe une terrible lumière qui fait rayonner d'une réverbération redoutable tout le sauvage pays dont s'encadre la ville morte (p. 39).



AGRIGENTE : Les colonnes fauves des sept basiliques dressent des dentelures enluminées au crêt du vieux rempart (p. 41).

La vieille ville de Théocrite et d'Archimède a partout mis son sceau en taillant, à plein roc, les étranges latomies, un théâtre où tiendrait à l'aise la population de l'actuelle Syracuse, un amphithéâtre, une Voie des Tombeaux où, dans le caillou vif, les roues des chars par millions et millions de passages ont creusé d'étonnantes ornières profondes de un demi-mètre. Puis de loin en loin un morceau antique, un débris, un vieil angle de construction qui jalonne la route jusqu'à ce qu'enfin on arrive, tout au bout, à la masse régulière, froide et sévère des bastions du fort l'Euryèle, d'où l'on domine à trente mètres de haut.

Alors, de là, on comprend Syracuse. C'est une tombe vide.

Le grand ciel bleu plane en voûte sur une étendue de champs verts, que barre au loin la masse neigeuse et fumante de l'Etna, sur la mer. Entre ces champs et cette mer, les remparts en décomposition entourent de leur barrière disloquée le lieu où fut la cité que Cicéron divisait en quatre villes distinctes et où se pressaient cinq cent mille habitants gouvernés par mille sénateurs. Aujourd'hui, le silence et le désert règnent; au loin un couple de bœufs, peinant durement, conduit par zigzags et crochets une charrue entre les arêtes du sol à fond de roche, cherchant un peu de terre et cahotant dans le socle de caillou. Les rages successives des Athéniens de 413, des Romains de 212, des Francs de 278, des Sarrasins de 878 n'ont plus laissé dans cette cage de remparts démantelés que les âpres récoltes du chardon et du cactus.

Il est certes en Sicile des paysages plus beaux, des ruines plus dramatiques, des écroulements plus poignants : il n'en est peut-être pas de plus désespérés qu'en Syracuse. Cette mise au ras du sol, cette perfection dans le nivellement, ce retour à l'indifférence détachée de la Nature, et en même temps cette sécheresse, cette aigre aridité, cette brutalité morne dans l'inculte, cette insensibilité excessive dans l'incurable, tout dit sans paroles : « Tu n'étais que poussière et tu es retournée à la poussière. »

Une âme, du moins, palpite-t-elle quelque part?

Non, pas même.

C'est le règne du néant.

Ici les Dieux n'ont pas pris le souci de lancer la foudre.

Ils ont laissé périr, sans plus...

Tout périr, jusqu'aux fantômes...

Et Syracuse n'existe plus, simplement.

.....

Enfin, étape dernière, Taormine.

Taormine ou la place de sûreté intellectuelle de la Sicile grecque.

Car Taormine a position et figure de forteresse armée.

Nous sommes partis des lieux mornes où fut Syracuse; entre la mer tout unie et la campagne toute plate, le train s'est élancé. Il a passé Magnisi et sa madrague ouverte, insidieuse aux thons de passage, Mégara et ses ruines basses, Agosta qui vit périr Ruyter, Lentini et son lac, Bicocca... A droite les eaux calmes d'Ionie, à gauche la campagne qui, retrouvant une terre meuble, verdit ou jaunit suivant la plantation. Il double Catane, et le voici qui s'engage à ras de la grève, sur une étroite et tortueuse corniche basse, tandis que de l'autre bord, grandit, élargit, monte la masse immense de l'Etna. Le cône géant met là son pied dans la mer et sa tête commence de nous masquer une moitié du ciel, tandis que de son flanc les longs torrents des laves anciens lancent jusque dans l'eau bleue les jetées rugueuses de leurs boues pétrifiées et noires : pointes méchantes aux blocs faits de râpes, d'aiguilles, de scies, de lames, tout un arsenal d'agression qui a la couleur du bronze recuit. Des noms sonnent, Aci-Reale, Aci-Castello; des roches isolées en mer apparaissent, qui sont les sept îlots des Cyclopes...

Quelques lacets, quelques circuits, un arrêt sur une plaque tour-

nante qui sonne longuement : c'est la gare de Taormine. Et de cette gare, plantée au pied d'un cône de déblais, une route en lacets nous fait grimper à cent soixante mètres, le long d'un terrible à-pic, sur un plan de terrain : la cité de Taormine.

Elle est accrochée là, étrangement, la bizarre petite ville byzantine et musulmane, ayant en dessous d'elle en porte à faux la grève et la voie où le train passe, qui semble un jouet mécanique un peu bruyant, et au-dessus d'elle, à près de sept cents mètres, le castel Mola et ses tours sarrasines, le Monte Venere à neuf cents, et en arrière l'Etna, à plus de trois mille mètres. Il y a comme un défi dans l'idée d'avoir mis une ville, avec ses maisons, ses fontaines, ses églises, ses palais à créneaux, là sur ce palier, d'où il semble que la moindre émotion du sol la verserait dans le vide...

Mais justement l'étrange de cette position non pareille a séduit les Grecs et leur a donné l'originalité de creuser en ce lieu vertigineux un théâtre qui eût pour murailles un volcan et dix pitons, pour décor cent lieues carrées de mer sous la nappe du soleil. Une salle et une scène à ne jouer qu'Eschyle : *Prométhée enchaîné* est seul à cette taille.

Une solennité d'office plane sur cet immense déploiement de rocs, de pointes, de laves, de falaises et d'eaux étincelantes.

Un air plus pur, plus léger, un air qui sent à la fois le varech et le mélèze, l'iode et l'olive, circule; et la brise chaude qui monte de la grève toute chargée d'or en poussière, et la brise fraîche qui descend de l'alpe volcanique toute humectée de gouttelettes en brume, viennent tournoyer pour se mêler en jouant dans la conque de pierre où sonnèrent jadis les durs vers retentissants du dompteur des Erinnyes.

Elle est splendide cette vasque, large de plus de cent mètres et taillée à force dans l'arête étroite d'un cap maigre, d'où l'on domine l'Isola Bella, et qui la contient bien juste dans le peu d'épaisseur de sa crête faite en sommet de toit. Partout l'à-pic : à-pic de dos à deux cents mètres en contre-bas dans la mer qui vient du détroit de

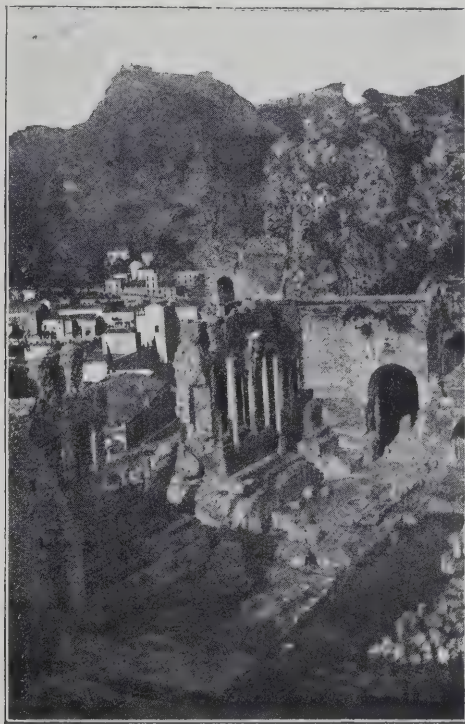
Messine; à-pic de flanc gauche à deux cents mètres aussi dans une petite grève circulaire où l'eau est bleu sombre; à-pic en face où la cascade des orangers tombe en cataracte de deux cents mètres encore dans la mer qui va vers Syracuse et vers Corfou; à-pic enfin au flanc droit, mais dans l'autre sens, vers le ciel par les trois cents mètres de rocaille hérissée de cactus qui grimpe d'un jet dans le ciel vers Castel-Mola et ses murs crénelés posés en couronne obsidionale.

Les Romains ont essayé d'arranger cette merveille : ils ont barré d'un mur qui fait de l'ombre, un mur à petit appareil et à floraison de colonnes ternes, la découverte de la scène sur le volcan et sur les eaux d'Ionie, un mur pauvre, triste et gêné d'être là... Sans doute trop de coups d'aile avaient pris habitude de s'employer ici; et leurs battements éperdus, accoutumés des libres espaces, ne pouvant souffrir cet esclavage, ont fait crouler sur elle-même la balourde muraille. Comme à Jéricho le son des clairons de Josué dispersa les remparts, les vers d'Eschyle et de ses pairs, bien plutôt que le tremblement de terre, ont taillé d'estoc ce bête entassement : le fond a éclaté comme une grenade mûre, jetant aux quatre vents les pierres et les colonnes, livrant brèche au soleil, au vent, aux parfums... Puis l'herbe et la ronce ont tapissé la vasque si parfaite; et toute murmurante, la brise de mer recherche aux échos du théâtre vide les dernières sonorités de ces vers où Eschyle le Victorieux mit toute la flamme pure dont brûlait le cœur de l'Hellade ancienne...

Là-haut, dans le ciel, un moment le volcan a disparu; roulant et redoublant des masses fuligineuses, un orage qui grimpait en rampant tout le long de ses flancs, soudain l'a coiffé. Sous ce raz de marée subit, l'Etna a disparu comme coupé à mi-hauteur. Dans ce chaos quelque chose s'est passé, quelque chose de terrible, avec des lueurs, des grondements, des tournoiements de vapeur, une bataille livrée par le ciel à la montagne, puis bientôt perdue par le ciel. Car la nuée, aux repliements de bête apocalyptique, soudain s'est ouverte, fendue par le



TAORMINE : Un théâtre qui a pour murailles un volcan et dix pitons, pour décor cent lieues carrées de mer sous la nappe du soleil ; une salle et une scène à ne jouer qu'Eschyle : *Prométhée enchaîné* est seul à cette taille (p. 45).



TAORMINE : A pic vers le ciel par les trois cents mètres de rocaïlle hérissée de cactus qui grimpe d'un jet dans le ciel vers Castel-Mola et ses murs crénelés posés en couronne obsidionale (p. 46).

cratère comme par un glaive; elle a roulé en débris de droite, de gauche, et le mont vainqueur a paru dans la trouée : mais maintenant il est blanc, entièrement blanc, d'un blanc étincelant, le sang de la nuée vaincue ayant ruisselé sur ses épaules en manteau merveilleux de fraîche jeune neige.

Et puis tout de suite, c'est le soir qui vient dans le ciel éclairci. A grandes nappes de mauve, de gris, de bleu d'abord clair, puis plus profond, le crépuscule peint une rapide et prestigieuse aquarelle qui flamboie en auréole au sommet du volcan et se dépense en demi-teintes dans les creux...

Fugitive fresque qui déjà s'efface : et l'ombre nous envahit, une ombre de velours aux larges plis comme un manteau de reine, piquée en clous d'argent de planètes et d'étoiles, une ombre chaude et calme, toute solennelle, une ombre de sanctuaire... Tout bruit s'éteint, chants d'oiseaux, crissements de cigales : et c'est un silence respectueux comme si dans cette obscurité recueillie, toute cette pointe de terre attendait quelque chose... Or voici le moment du mystère... Là-bas, l'Etna dans cette ombre dessine une ombre un peu plus forte avec des lignes blanchâtres : de cette vague blancheur, dans ce silence imposant, une flamme a jailli, une haute, forte, large, puissante flamme, une éblouissante flamme jaune d'or qui monte toute droite et s'éploie dans le ciel, éteignant les étoiles... Quelques secondes cette flamme s'étale, elle darde deux ou trois langues à plusieurs centaines de mètres dans le ciel, puis tout aussi subitement elle disparaît... Et sur le velours noir les feux d'argent bleuté dessinent à nouveau le ballet éternel des constellations...

.
Un long coup de sirène éclate à mes oreilles en beuglements d'airain et me fait sursauter, tandis qu'à petits coups précautionneux une cloche sonne. Quelques cris, deux appels, un commandement. Puis des bruits clapotants d'eaux entrechoquées disent la marche en

arrière en même temps qu'une senteur plus âcre de salure marine emplit l'air frais de la nuit.

Je regarde autour de moi. Là-bas, les feux du rubis fixe et de la topaze tournante ont diminué dans l'éloignement : restés en Sicile, ils sont maintenant tout petits, tout faibles, tandis que juste au-dessus de ma tête l'émeraude a grossi et flambe de toute sa haute flamme verte dans sa cage de verre.

Un choc de bois qui heurte la pierre d'un quai. Le bateau gémit. Les wagons enchaînés secouent leur ferraille. La sirène glapit. Un sifflet répond. Et de l'ombre une locomotive émerge qui souffle bruyamment, puis pose deux roues contre notre pont afin d'y venir accrocher son train.

C'est Villa San-Giovanni, la terre de Calabre, le fin bout de l'Italie Grande Grèce, la première étape terminée, cependant que d'autres trains, d'autres bateaux vont maintenant par Brindisi et le canal d'Otrante, nous conduire, initiés, vers la Grèce véritable assise aux eaux d'Ionie et d'Égée.

JUPITER DANS LA SÉRÉNITÉ D'OLYMPIE

DE l'autre côté de la Mer Ionienne.

Un train sans gare. Car la gare est une boutique au milieu des autres boutiques alignées le long d'une rue de Patras. Ce train est là au beau milieu de cette rue qui est en même temps un quai, ou plutôt ce quai de chemin de fer sert à la fois de quai et de rue. Pas la moindre barrière; des chèvres se promènent sur la voie, barbiche au vent; des marchands ambulants sont accroupis entre les rails; des hommes en fustanelle, des douaniers de qui les souliers se terminent par de gros pompons bleu foncé, vont et viennent.

Un petit coup de trompette aigre et court; un vacarme de ferrailles mises en branle dans une secousse à tout démolir, un glissement cahotant : nous sommes partis pour Olympie.

C'est un train qui est venu d'Athènes, ce matin, à 6 heures et demie, et qui, de la capitale, longeant tout le golfe de Corinthe doit arriver à Olympie vers 9 heures et demie du soir, — un trajet de quinze heures. Heureusement que je le prends seulement durant son arrêt de sept minutes à Patras et que je ferai uniquement dans ce train-brouette les cent vingt kilomètres séparant Patras d'Olympie.

Nous mettons quatre heures pour gagner Pyrgos; et la voie serpente par Monodendri, Kato-Akhaïa, Manolas, Lékhœna, Gastouni, Amalias, Pyrgos..., des vallées, des collines basses, par moment beaucoup de fertilité : voici des chênes, puis le fleuve Pénée, des vignobles, des routes en lacet, des cubes blancs, au loin, qui sont des monastères, enfin Pyrgos, faisant figure de forte ville, avec ses maisons en briques

non cuites et sa végétation de citronniers, de mûriers, d'oliviers, au milieu de sa plaine marécageuse.

Le train repart : voici des défilés rocheux, des croupes dénudées, des contreforts rocailleux, la vallée du Kladéos, le piton de Drouva, celui de Kronos, enfin le contrefort de Koukoura qui resserre le lit de l'Alphée, barre la vallée et domine toute la plaine de l'Élide étendue entre le mont Pholoé et le golfe de Kyparissia. Une brève, trop brève apparition imprécise, un panorama très vaste, mais établi par plans durs, car le soir est venu pendant que le train roulait pesamment, un soir, tout fait de pourpre sombre et de violets foncés, et qui soudain s'est écourté dans une agression rapide et brutale. Le soleil, qui descendait majestueusement dans l'Ouest, à ce moment, en effet, est attaqué, du haut du ciel, par l'écroulement en avalanche d'une sorte d'alpe aérienne, faite de nuages terreux dont les blocs soufrés croulent les uns sur les autres, en une chute étrange. Bousculé par ces masses sombres, l'astre semble rouler sur lui-même; il est précipité au ras de l'horizon, se découronne de ses rayons; son or pur passe au rouge de fer en forge, et, par une chute rapide, il tombe à la Mer Ionienne, qui tout aussitôt l'engloutit dans ses eaux ensanglantées. Tandis qu'immédiatement, comme par un désespoir funèbre, le paysage d'Olympie s'enveloppe dans les vapeurs traînantes et les voiles gris cendrés d'un crépuscule qui tout à la fois pleut du ciel et monte des marais de l'Alphée... Puis, terre, mer, fleuve, plaine, monts et ciel, tout ensemble, s'ensevelissent dans une nuit que le vent des hauteurs traverse de longs gémissements...

En ce pays où régna le roi Zeus, les puissances invisibles ont-elles voulu, par une étrange fantasmagorie, nous jouer, dans les espaces du ciel, le mirage ressuscité de cette suprême bataille où, à coups de montagnes, les Dieux écrasèrent les Titans ?...

Dans la nuit sans étoiles, sous une voûte de nuages, tout a disparu, et le vent seul continue de traîner, dans ce noir, sa plainte monotone...

Et la fanfare des moustiques en chasse s'unit à ce long sifflement, pour me faire passer une nuit blanche dans ma chambre d'hôtel...

Alors, c'est le jour. Et avec lui le soleil reparaît vainqueur, dans un ciel dégagé de nuages et tout purgé. Sous ce soleil étincelant, je me précipite au dehors, les membres las de fatigue, le front bossué de piqûres et brûlant de fièvre offert avec délices à la brise fraîche du beau jour qui se lève.

Olympie s'étale devant moi.

Au fond, une ligne de hauteurs vert sombre, coupées de terrasses nues qui ont la couleur forte de la terre de Sienne. Vers le milieu, une grande coupure divise ces hauteurs en deux massifs qui passent un peu l'un devant l'autre. Au pied de cette ligne, une plaine dans laquelle serpente un énorme lit de fleuve, et, dans le creux de ce lit, se traîne l'eau de ce fleuve, le cours de l'Alphée, lequel, en ce moment, ne remplit pas même le tiers de cette vaste conque. Sur l'Alphée, à angle droit, arrive son affluent Kladéos, qui a profondément raviné et fouillé une sorte de souille dans laquelle, pour l'instant, coule un tout petit filet clair. Dans l'angle formé par ces deux cours d'eau s'étend ce que je suis venu chercher ici : l'enceinte sacrée d'Olympie avec, comme fond, la colline Kronion toute couverte d'arbres vert tendre tirant sur le jaune. Pour le quatrième côté, c'est la plaine qui continue et se déploie en molles ondulations.

Tout de suite, je me lance à travers ce champ de fouilles, mon plan à la main pour m'y plus aisément reconnaître; et je me perds tout de suite très complètement.

Car, hélas ! l'enceinte sacrée n'est plus qu'un chaos très confus de ruines toutes abattues au ras du sol, une série d'amas formés par les fondations des monuments sur lesquelles parfois subsistent encore une ou deux assises de pierre. Tout cela formidablement embrouillé. De plus, partout, des herbes folles qui ondulent à la brise, comme ferait l'eau d'un lac et qui montent jusqu'à la ceinture. De-ci, de-là, des

arbres dont les racines ont écarté socles et dallages et qui poussent de leur mieux. Se reconnaître là dedans est peu aisé et décevant... J'aime mieux ne pas chercher plus avant.

A quoi bon d'ailleurs !

Curiosité archéologique ? Qu'importe que cette base ait été celle du Métroon ? Celle-là de l'Héraion ? ces autres des Trésors de Mégare, de Sélinonte, de Géla, de Métaponte ? Qu'importe que ces murs soient ceux de l'exèdre d'Hérode Atticus, du Portique d'Écho, du Pélopieon, de la Palestre, du Léonidaion ? L'autel de Zeus était ici ? Le Philippiéon, tout rond, était là ? Ceci était le Bouleuthérion ? Cela, le Trésor de Sicyone ?

Soit !

Mais, à l'heure présente, sous le ciel bleu, ce ne sont plus que des ruines, des ruines, des ruines... Et la ruine la plus froide qui soit au monde, la ruine qui a été exhumée, grattée, brossée, auscultée, mesurée, tripotée et interrogée. Elle dormait bien mollement dans la brousse, car simple cadre linéaire de pierre sans aucune beauté plastique, sans aucune ligne aérienne, sans rien de pur qui se profilât dans la lumière caressante du ciel, elle avait le sentiment d'être aussi morne et aussi froide qu'un plan d'architecte fait de crayon sur du calque... Des hommes sont venus avec des serpes, des niveaux d'eau, des mètres, des mires et des pics ; lisant tout haut, avec un accent barbare, de vieux textes grecs, ils ont dépouillé cette ruine linéaire comme on dépouille un os de gigot... Et toute passée à la lime, ils l'ont présentée là bien propre, bien nette, bien nue, ravis d'avoir ainsi rétabli sur le sol défriché une sorte de plan en relief, grandeur nature...

Alors, ils sont partis, et la Nature, laissée seule, a recommencé la tâche à sa manière. Elle a caché ce qu'ils avaient dévoilé. Elle a enseveli ce pauvre squelette nu, mis ainsi sur la terre tout dépouillé... Elle l'a vêtu de ses herbes folles et drapé de sa végétation.

Au hasard, dans cette ébauche de forêt vierge, j'ai marché, mon

plan replié dans ma poche. J'ai butté contre des angles que je ne voyais pas, j'ai franchi des tronçons qui traînaient, et tourné autour de masses aux coins émoussés. Enfin, quelques marches, trois exactement, gradins de pierre coquillère sur lesquels je me hisse et qui donnent accès à une plate-forme longue d'une soixantaine de mètres, large d'une trentaine. Cela, je devine, sans avoir besoin de tirer mon plan : c'est le Saint des Saints, le Grand Temple de Zeus Olympien.

Sur cette plate-forme, je vais, puis reviens. Rien : il n'y a plus rien. Ici, la fameuse statue d'or et d'ivoire ? les boucliers d'or ? les ornements peints ? les tapisseries rares ? la nef aux obscurités mystérieuses ? l'horreur sacrée ?... Oui, peut-être, je le veux bien, puisque ceux qui jadis ont vu, l'ont dit... Mais quel effort il faut réclamer à l'imagination pour essayer de se figurer tout cela, quand on est debout sur cette table nue, au ras de laquelle quelques colonnes sont tombées, envoyant leurs tambours rouler de biais les uns sur les autres comme glisseraient les pièces de cent sous d'une pile culbutée !... Le soleil brille, il fait chaud, très chaud, une brise tiède passe, les herbes ondulent, l'eau de l'Alphée luit : c'est un paysage de campagne que bossuent des ruines en tas noyées dans de la brousse.

Olympie... Les Dieux..., les Héros..., les Jeux..., les spectateurs..., l'athlétisme grec..., plus rien de tout cela ne subsiste, et rien n'apparaît, dans cette plaine morne, qui soit capable d'évoquer une scène, une heure, une minute de tout cela... C'est plat, calme et quelconque. Ni tragique ni grandiose.

Je m'assieds, je regarde, je réfléchis, je déplie à nouveau mon plan marqué de noir, de rouge, de bleu et semé de noms qui sonnent comme des fanfares. Allons, voyons : l'Altis, le stade, les terrasses avec les statues, — celles des neuf héros troyens, celle de Télémaque, celle de la Niké, d'Enomaos, de Ptolémée, d'Arsinoé, des Femmes d'Élide, et celles des vainqueurs des Jeux, des Olympionikes. Pourtant, elles

étaient là, elles se dressaient, magnifiques, en des points que l'on a découverts, marqués : c'étaient des chefs-d'œuvre. Pausanias les a vues... Oui, mais moi, je ne les vois pas, et malgré ma volonté tendue, malgré tout ce que l'on m'a dit d'elles, de leurs lignes, de leurs beautés diverses, j'ai beau m'ingénier, je ne peux pas les replacer ici, je ne peux pas me les figurer dans ce cadre-là...

La désillusion est complète. J'attendais du grandiose, du solennel, et je trouve un paysage moyen, des cailloux trop propres dans une prairie abandonnée et calme.

Calme. Au fait, j'ai peut-être trouvé : c'est l'adjectif qui convient ici, et sans doute le paysage qui sied : calme. Mais oui, ce site de fêtes solennelles, de fêtes officielles, partant un peu guindées, un peu convenues, ce site-là n'avait nulle nécessité d'être tragique, ni grandiose. Au contraire, il ne lui devait point messeoir d'être un peu... un peu... eh bien, oui, lâchons le mot, un peu « pompier ». On ne venait pas ici chercher la sauvage grandeur de Pœstum, ni les oracles formidables de Dodone ou de Delphes. On venait, au contraire, chez un Dieu serein, tranquille, un Dieu « arrivé », parce que tout-puissant, maître de tout, jamais plus menacé dans la paisible possession de sa situation et se reposant, sans aucune arrière-pensée, dans la paix impossible à troubler de son beau sanctuaire. A ce Dieu, il n'était point besoin d'un cadre épique. Pour éveiller cette idée de majesté dans le repos, il lui fallait, au contraire, un paysage non dramatique : et celui-ci justement est serein, de cette sérénité un peu froide, voulue et distante qui est celle de Versailles. Sérénité : c'est bien ici le seul mot qui convient et aussi la seule chose qui convenait à ce Dieu planant très haut. Il règne : et plus personne, ni Divinité, ni Démon, ne discute son règne. Un caractère particulier de calme, de repos paraît ici. C'est l'impression d'une oasis, d'un lieu où l'on se repose en des réunions fraternelles, dans une pensée de paix internationale. Ce paysage simple, d'une gravité aimable, convient au Dieu suprême. C'est un

ensemble apaisant, doux, un peu triste, avec, sur ce panorama, la mélancolie particulière aux lieux déchus.

Machinalement, j'ai repris mon chemin, je vais, je viens au hasard, me laissant guider par une sente à peine tracée ici, par l'appel d'un mur roux, là, — par une excavation, plus loin, — toujours insoucieux d'identifier ce tas de pierres plutôt que cet autre, mais saisi maintenant par ce caractère de grandeur que j'ai senti, compris et que, à présent, j'apprécie, qui me séduit même peu à peu dans cette solitude absolue où je suis. La simplicité solennelle de ces lieux n'aurait-elle point précisément inspiré cette sérénité supérieure donnée par Phidias à sa statue de Zeus? Or, voici que je me suis rapproché de la colline de Drouva au-dessus de la rive droite de l'Alphée où, à mi-côte, un petit édifice bas et sans style, tout neutre comme il convient, est sans doute ce musée où les Allemands, fouilleurs du sanctuaire, ont mis à l'abri leurs découvertes?

D'ordinaire, je n'aime pas ces musées élevés ainsi sur les champs de fouilles, espèces de grands sarcophages mornes où les marbres, les bronzes, les poteries, les terres cuites, ont l'air de s'ennuyer si misérablement. Je ne connais rien de plus triste que ces embaumements sous vitrine ou sur piédestal, avec étiquettes explicatives... Hélas! le mal est nécessaire : mais combien il serait plus émouvant que ces statues, — je parle du moins des grandes, — pussent rester debout au lieu où, jadis, on crut les dresser pour l'éternité! Les petites œuvres courraient danger évidemment, tenteraient le malhonnête ou le vandale; mais les hautaines statues feraient un tel effet...

Impossible. La froide cage du musée est là qui recueille en ses rotondes glacées les belles pierres vivantes dans lesquelles ceux d'autrefois ont mis le sang le plus chaud de leur cœur et la flamme la plus haute de leur âme... En prison, le génie!

Et voici franchi le seuil, puis un petit vestibule carré, une porte... et je ne peux retenir une exclamation... Ici, règnent la violence et la

lutte. Et le contraste est presque terrible entre le calme paysage étendu là au dehors, et la tempête rugissante ici...

Devant moi, une grande et froide salle, éclairée par en haut : là au fond, la *Victoire* de Péonios de Mendée, touchant du pied la terre, prend son vol; et la *Course de Pélops* fait face dans un imposant tête à tête au *Combat des Centaures et des Lapithes*.

C'est un lieu solennel sur lequel plane on ne sait quelle auguste majesté.

D'une part, rigides et graves, se tiennent Zeus, Pélops, Œnomaos, Stéropé, Hippodamie avec leurs chars et leurs coursiers au repos : géants de marbre debout, pensifs, et dans l'attitude fixe de qui semble passer l'épouvante du drame qui va se jouer entre eux. Étrange histoire, primitive et sauvage que celle-là : ce roi Œnomaos et sa femme Stéropé qui ont cette fille unique, Hippodamie, et qui ne veulent pas la marier malgré son âge nubile et sa beauté, et qui ont inventé cette joute inégale ordonnée par le roi sûr de la constante victoire, grâce à sa paire de juments unique. Joute mortelle qui doit toujours se terminer par la mort du vaincu, et à la fin de laquelle, treize fois déjà, Œnomaos a exécuté treize prétendants. Le jeune Pélops est venu, tranquille; lui va vaincre, il le sait, car il a soudoyé le cocher d'Œnomaos, ce Myrtilos, accroupi contre le char du maître que l'esclave va trahir et envoyer à la mort. C'est l'instant suprême : groupés autour du Dieu Zeus, le roi, la reine, la vierge et le héros se recueillent et prient... Tout à l'heure, ils partiront. Pour l'instant, ils prient, chacun dans le secret de son âme : et le sculpteur a saisi cette seconde inouïe.

D'autre part, une rage furieuse, une folie démoniaque jettent les uns sur les autres dans l'enlacement sauvage d'une lutte sans merci, Lapithes et Centaures, au-dessus de qui Apollon étend sa droite redoutable. Et cela, ce n'est pas la guerre, non, c'est pire : c'est la rixe brutale et inattendue, les convives mi-bêtes et mi-hommes, sous le coup de folie du rut et du vin attaquant leurs hôtes à la table même

du festin. Un enchevêtrement de torsos, de têtes, de bras, de croupes, de jambes, de sabots; des poings, des haches, des massues, des épées; des corps de femmes ployant sous l'étreinte des brutes, des glaives trouant des poitrines. Une mêlée frénétique et tournoyante. Vraiment de ces marbres, on voit jaillir les cervelles et couler le sang...

A gauche, la menace qui précède la tempête, le recueillement de la ruse grave et réfléchie.

A droite, l'ivresse qui soulève la folie, la rage de la lutte subite et sans merci.

A gauche, l'effort cérébral commandant l'effort physique.

A droite, l'appétit bestial déchaînant la ruée bestiale.

Et puis, ce qui est très grand et très beau, c'est qu'il n'y a ici aucune de ces restaurations balourdes, aucune de ces restitutions imbéciles par quoi trop souvent des mains sacrilèges ont profané la profondeur d'une pensée et la pureté d'une œuvre.

Le Louvre, le Vatican sont encombrés de ces produits baroques dont l'aspect fantaisiste déroute et indigné. Les statues sont innombrables qui furent les victimes innocentes de ces étranges aventures où les cardinaux de Pie VI eurent une part prépondérante de responsabilité. Les *Muses* restaurées en *Filles de Lycomède* de Berlin, la *Nio-bide* restaurée en *Psyché* du Capitole ont fait triste école; et les Dieux comme les Héros venus de l'île d'Égine à Munich, sont encore stupéfaits d'avoir senti la main du Danois Thorwaldsen torturer leurs corps mutilés qu'un Grec inspiré avait tiré voici vingt-cinq siècles du beau marbre sonore de sa lumineuse Hellade...

Ici, rien : ni plâtre, ni marbre. Les personnages sont debout à leur place, et les morceaux qui manquent sont remplacés par des barres de fer. Rien ne vient troubler la splendeur de l'apparition; aucune main moderne n'a osé se glisser; l'hommage pieux est complet, écrasant, et une immense émotion vous étreint la poitrine. Un vide n'est point laid : il n'est laid que lorsqu'on le bouche, parce que c'est alors

seulement qu'on le voit. Ceci n'est point un paradoxe : la pensée du créateur fut si forte qu'un morceau tout entier peut manquer sans qu'on s'en aperçoive; son génie a passé, et, malgré le vide, dans l'air complice, son œuvre continue éternellement le geste qu'il a fixé voici deux mille ans en un marbre qui n'existe plus. Nous voyons s'ouvrir ces bras dont il manque la moitié, et palpiter la vie généreuse en ces torses profondément hachés. L'art antique était si vrai qu'on ne souffre pas de le voir mutilé : avec lui, combler un vide, pour un œil d'artiste c'est blesser un chef-d'œuvre.

Ici, donc, voilà l'éloquence sublime du vide, la pieuse froideur de la barre de fer.

Remerciez soient ceux qui, en ce musée d'Olympie, ont respecté ces saintes blessures, ces plaies vives. Ne se permettant point d'y toucher, ils n'ont pas fait envoler de ces chefs-d'œuvre la fleur miraculeuse de leur splendeur, l'âme exquise et chantante, l'âme farouche et craintive, l'âme de magie et de génie qui, — par les mains d'un Péonios ou d'un Alcamène l'Ancien, on ne sait et, somme toute; peu importe, — jadis les créa dans toute la ferveur d'un immense amour.

Ils réfléchissent, dans cette tension qui précède les grands orages, Œnomaos et Pélops; elle songe sans laisser deviner sa pensée, la vierge Hippodamie; il calcule, le traître cocher Myrtilos; ils débordent d'ivresse, les Centaures; ils combattent pour le salut des femmes et l'honneur de la race, les Lapithes. Partout ici la lutte, la guerre, l'amour, la bestialité, la violence. Et au-dessus de cette tourmente, elle va s'envoler, la Victoire de qui on croit vraiment sentir le battement d'ailes, cependant que tout auprès, aux douze métopes tombées du grand temple, Hercule douze fois triomphe dans douze combats contre les Monstres dont il libéra la Grèce.

Tout ce déchaînement de furies, tout ce sang qui coule, voilà une opposition étrange au calme mélancolique du paysage, au cadre solennel de la statue chryséléphantine disparue.



OLYMPIE : Une rage furieuse, une folie démoniaque jettent les uns sur les autres dans l'enlacement sauvage d'une lutte sans merci, Lapithes et Centaures au-dessus de qui Apollon étend sa droite redoutable... Un enchevêtrement de torsos, de têtes, de bras, de croupes, de jambes, de sabots, de femme ployant sous l'étreinte des brutes... (p. 56-57).

Aussi lorsque, tout frissonnant sous tant de sauvagerie, je pénètre dans le cabinet où sourit à l'enfant Dionysos, l'*Hermès* de Praxitèle, je suis déçu, — mais d'une affreuse déception : — c'est joli cette sculpture, c'est élégant, soigné, mignard, délicat, exquis à vrai dire, ... et pas du tout à sa place. Tant de grâce, un peu équivoque à côté de tant de rudesse, m'inquiète. Auprès de ces brutes sublimes, cet *Hermès* est trop délicat. Tellement délicat que ce marbre délicieux me gêne, car lui-même paraît gêné. Malgré qu'il soit isolé soigneusement, mis à part, il n'est pas à sa place; et il semble le sentir. Il se fait souriant, menu, maniéré. Il paraît se contourner avec mièvrerie. Et derrière toute cette délicatesse, tout ce charme câlin, — fort injustement, je l'avoue, je vois se profiler la silhouette affadie de l'Apollon du Belvédère...

Je voudrais revenir sur cette mauvaise impression. Je m'arrête. J'insiste.

Un bruit de pas, des voix...

Qui donc trouble la solitude de cette maison dramatique ?

Je me recule de biais, une draperie se soulève, et un couple paraît.

Ah ! oui, je reconnais : ils étaient dans le train hier et je les ai aperçus à l'hôtel ce matin. Lui, gros, lourd, important, affairé, pontifiant. Elle, grosse aussi, mais docile, effarée et tournoyante. Lui parle, elle écoute. Lui a un guide à couverture rouge, un autre à couverture bleue, un autre encore à couverture verte; et il se trompe, inlassablement, les confond, les contrôle l'un par l'autre, perd les pages, s'embrouille dans les plans, lit tout haut, retrouve le fil même quand ce n'est pas cela du tout. Elle porte en bandoulière la lorgnette à droite, l'appareil de photographie à gauche, et elle va, vient, vire au gré de lui, qui ordonne, commande et décrit.

Cé matin, dans la salle à manger de l'hôtel, en déployant sa serviette et deux cartes, entre une tartine et une tasse de thé, il a proclamé, l'index levé :

« — Ici, ma bonne, nous recevons le choc grec... ! »

En trombe, ils entrent dans ce petit salon; et lui, guide rouge ouvert à la main gauche, index droit marquant une page dans le guide vert replié, il lance à pleine voix :

« — Ça, c'est l'*Ernest* de Praxitèle !... »

Un frisson n'a-t-il point ridé l'épiderme du marbre trop joli ?

Je ne sais, car j'ai fui...

Et me voici revenu dans la salle des Frontons... Je ne saurais plus en sortir pour aller voir le reste, les vitrines de bronzes, de petits marbres. Car, ici, la scène est si grande, la vision si redoutable, l'angoisse si poignante dans le solennel silence revenu après le départ des deux phénomènes, que, sous le jour blanc qui descend du vitrail, je sens passer les fantômes légers de ces rudes sculpteurs du Péloponèse, de ces tailleurs d'images de qui le génie austère et la maîtrise sauvage firent jaillir du marbre ces êtres de lutte, de violence et de proie devant lesquels nos fronts s'inclinent, comme aux jours de fête, dans l'enceinte d'Olympie, pour rendre hommage à leurs créateurs, se courbaient les fronts des hommes d'autrefois...

APOLLON DANS LE MYSTÈRE DE DELPHES

Nous sommes partis de Patras par une mer d'huile et une chaleur assez forte, à grands cliquetis d'une machine qui tourne avec un fracas étrange : le vapeur grec *Pylaros* nous entraîne à la surface du golfe de Corinthe, plus étincelant et plus lisse qu'une cuve de vif argent.

Bon bateau, d'ailleurs, et qui soutient honnêtement une vitesse régulière.

Il arrivait de Missolonghi assise là-bas sur la côte nord du golfe dans une lagune sans profondeur, inaccessible aux vapeurs dont le service est assuré par des barques, et, après nous avoir embarqués à Patras sur la côte sud, il est reparti de toute sa force de route. Car ce petit courrier est pressé, étant attendu sur les deux rives du golfe qu'il touche alternativement par zigzags incessants de Missolonghi à Patras, de Patras à Naupacte, de Naupacte à Ægion, d'Ægion à Vitrinitsa. C'est une série de lignes brisées qui nous conduisent sans fatigue d'une rive à l'autre, tantôt nous font toucher au Péloponèse, tantôt nous ramènent aux contreforts de la Grèce continentale et de l'antique Étolie que conquièrent nos ancêtres gaulois.

Un moment les rives se rapprochent en un goulet qui porte le nom ambitieux de Petites Dardanelles entre les promontoires Rhion et Antirhion que coiffent, comme des casques usagés sur des panoplies inutiles, le Château de Roumélie et le Château de Morée. Vieilles et démantelées forteresses vénitiennes de qui les noms sonnent clair au fond des mémoires, auprès de celui de Byron.

Ce goulet franchi, le golfe s'élargit, s'épanouit comme une mer intérieure.

Et sur cette mer immobile, le *Pylaros* avance sans que bougent autour de lui ni le ciel sans un nuage, ni la mer sans une ride.

Partout une apothéose de lumière. Inclinant peu à peu vers l'ouest, le soleil prodigue les couleurs, des mauves, des violets, des roses d'une délicatesse infinie sur les côtes, un or liquide étincelant sur la mer. Dans l'eau par centaines flottent des méduses, de grasses, fortes et épaisses méduses dont les coupelles gluantes ondulent doucement au ras de cette eau lisse.

Il fait si étouffant en cette fin de jour qu'à deux pas de moi couché à plat pont, un palikare, qui a trop chaud, par un geste nonchalant retire la lourde fustanelle enroulée autour de sa taille et reste là étendu, ronflant, uniquement vêtu d'un maillot collant et de hautes guêtres en laine blanche.

Tout autour de nous, les passagers orientaux restent accroupis dans leur ordinaire gravité et dans leur calme parfait, tandis que les passagers européens, prostrés, s'épongent et gémissent, et cependant que monté sur une manière de cheval mécanique, ou plutôt sur l'épave mutilée et grinçante d'un cheval mécanique, un jeune enfant, espoir de la libre Hellade, impitoyablement passe et repasse en écrasant chaussures jaunes ou noires d'Europe, et rouges papoutsias de Grèce.

Le *Pylaros* tousse, gronde, marche, le soleil baisse et il devient tout pourpre maintenant : le ciel est d'un bleu léger comme frotté de pastel; quelques brumes violettes traînent sur les montagnes mauves, et de temps à autre un petit zéphyr passe qui fait friser doucement la surface du golfe, et qui promène sur ce pont surchauffé un rapide souffle d'air frais.

Il paraît d'ailleurs que nous arriverons fort tard à Itéa, le port de Delphes, entre 9 et 10 heures du soir : cela nous laisse le loisir de dîner à bord lentement, tranquillement, copieusement. Et quand



DELPHES : Sur le flanc de ces roches le soleil inonde et frappe cinq étages de fouilles, une voie sacrée pavée à grandes dalles, des soubassements de temples, de trésors, des grands murs en monolithes polygonaux (p. 65).

nous remontons sur le pont, le changement est complet : un ciel clouté d'étoiles, une lune étincelante comme si elle était en argent poli, et une mer qui reflète cette lune en une traînée sans fin allant jusqu'à la limite de l'horizon.

Quant à cette masse noire qui se dresse à bâbord et qui a l'air faite d'une seule pièce, bien qu'elle soit en vingt plans séparés que la nuit a soudés les uns aux autres, c'est la Phocide, le pays de Delphes...

Dans le grand silence nocturne, un hurlement furieux de bête, une manière de rugissement me fait sursauter : c'est le *Pylaros* qui annonce aux gens d'Itéa son approche. Encore quelques tours d'hélice, un ralentissement, un coup de barre, puis la machine arrête sa toux, et sur le rivage tout proche des toits apparaissent, un quai sur lequel des ombres remuent, ombres de bêtes, ombres de gens : Itéa.

Et c'est l'ordinaire accostage des ports où le navire ne peut pas atteindre le quai, le transbordement dans la barque au flanc du navire, le clapotis des avirons, la manœuvre compliquée, enfin l'arrivée à terre et le débarquement sur une espèce de terre-plein en boue, pierre, cailloux et pilotis.

Sous la lune, un grand gaillard s'approche, traînant un cheval par la bride, et nous salue comme s'il nous connaissait depuis vingt ans : c'est le guide à qui on a détaillé notre signalement, et qui nous attend avec un mulet pour chacun de nous et un âne pour nos bagages.

Un quart d'heure après, tandis qu'au loin sur le golfe le *Pylaros* s'éloigne avec un fracas régulier de machine qui va s'assourdissant, nous partons en file indienne dans le silence de la campagne et la fraîcheur de la nuit...

Étrange randonnée qui dure près de trois heures, sous l'éblouissante clarté tombant de la lune toute blanche, toute fantômale, projetant sur le sol nos ombres en silhouettes dures. D'abord la grande route de Salona; puis un sentier qui s'enfonce dans un bois de vieux oliviers, ce même bois consacré à Apollon qui, jadis aux temps héroï-

ques de l'Hellade, déchaîna contre les Locriens, coupables de l'avoir cultivé malgré le sacrilège, la Guerre Sacrée au nom d'Apollon frustré dans une de ses propriétés foncières. Sortant à la fois de ce bois religieux et de la vallée de Salona-Amphissa, nous commençons de grimper vers le plateau sur lequel dorment les ruines de Delphes. De distance en distance nous traversons des villages endormis où seuls nous accueillent les abois furieux de chiens qu'il est prudent de ne pas laisser approcher de trop près. Auprès de chaque village, entre les ifs tout noirs et tout pointus, dort le cimetière avec la lueur de ces petites lampes que la piété villageoise allume sur la tombe des nouveaux décédés : et je connais peu de choses qui soient aussi impressionnantes dans cette nuit lunaire que ces lueurs scintillant ainsi dans la montagne, seules choses vivantes entre le sommeil des villages et l'immobilité des tombeaux...

Nous grimpons toujours, montant à grands coups de rein de nos mulets qui forcent et ahanent plus durement à mesure que l'étape s'avance et que la côte se dessine de plus en plus raide.

Enfin voici une crête : nous laissons un moment souffler nos montures ; à droite, un trou noir, une sorte de longue fosse obscure dans laquelle moutonne un fond de verdure serrée ; à gauche, une muraille toute droite, toute haute ; entre les deux, devant nous, un plateau étroit, incliné : c'est Delphes entre la muraille du Parnasse et la vallée du Pleistos...

Sur ce plateau étroit, que la lune inonde, s'achève notre grimpée : et à l'entrée d'un espace nu, voici un jeu de taches claires et de taches sombres, — les fouilles. Sous la froide clarté lunaire, une petite maison basse nous reçoit pour la fin de la nuit...

Et maintenant, trente heures écoulées depuis lors, je suis assis sur le bord de la route qui va d'Amphissa à Arakhova, en passant au long des fouilles de Delphes. Au-dessus de ma tête, un chêne qui, dit le tenancier du petit khani voisin, a vu Agamemnon ! Son âge

vénérable lui a permis de voir bien des gens et beaucoup de choses, c'est évident; Agamemnon vivait voici 3.700 ans : je ne suis pas assez renseigné sur la longévité normale des chênes pour deviner l'acte de naissance de celui-ci. Mais n'aurait-il point vu les Atrides, que certainement, sous ses branches sont passés et se sont abrités du soleil bien des hommes qui ne sont plus que poussière depuis des âges et des âges...

Il a vu Agamemnon ! Peut-être : mais cette montagne qui dresse là devant moi sa muraille rousse, cette fontaine Castalie qui coule à deux pas de moi, sûrement ont vu les Hellènes anciens, et ce paysage étrange ruisselle d'histoire et de légende.

Ah ! ici ce n'est plus le calme serein et un peu triste d'Olympie. C'est quelque chose de tourmenté et de sauvage. Cela sent le lieu dangereux, le coupe-gorge assaini, nettoyé, mais de qui le cadre est resté pour jeter un peu de terreur salubre dans ces cœurs de poètes, dans ces âmes de visionnaires qui furent les cœurs et les âmes des Grecs d'autrefois.

Imaginez une plaine en entonnoir remplie d'oliviers serrés les uns contre les autres; au fond une grimpée nue et raide; au bout de la grimpée une gorge. C'est cette plaine, cette grimpée et cette gorge que nous avons gravies dans la nuit lunaire : porte, accès, entrée pour qui vient de la mer. Quand on est là à cette halte, on a sous les pieds le trou énorme aperçu en arrivant, cette étrange vallée du Pleistos qui semble une sorte de forêt vierge sauvage avec le moutonnement de ses oliviers. En face, sous la brutale lumière du soleil deux sommets énormes, nus, droits, dont les flancs sont bleus, d'un bleu merveilleux tout veiné de rouge. A gauche, un haut sommet, que domine en arrière un sommet plus haut encore. Ces deux sommets sont les Roches Phétriades, les Brillantes; et sur le flanc de ces Brillantes, le soleil inonde et frappe cinq étages de fouilles, une Voie Sacrée pavée à grandes dalles et montant à quarante-cinq degrés, des

soubassements de temples, de trésors, des grands murs en monolithes polygonaux couverts d'inscriptions et un peu plus loin un musée, — l'inévitable musée.

Ici dans ce cadre sauvage, un matin des temps légendaires, errant l'arc en main et les rayons au front, Apollon, dieu de la Lumière, maître du Soleil, se trouva en la présence du serpent Python et l'attaqua. Le monstre, dont c'était le repaire, fut vaincu et périt. Le Dieu trouva le site à son gré, s'y installa lui, son oracle et sa prêtresse. Et depuis lors entre ces falaises rousses, sous l'aplomb des soleils d'été, la Grèce entière vint pieusement consulter cette femme dont les vapeurs méphitiques d'un souterrain volcanique, — quelque *mofete* sans doute, — entretenaient le délire prophétique. Des hommes, des rois, des villes, des nations ont joué leur avenir et leur vie sur une phrase obscure tombée des lèvres de l'Inspirée. Et la Pythie devineresse est vraiment la Sorcière du monde antique, aussi effarante que les sorcières de Germanie, d'Écosse, de Bretagne, et aussi redoutée.

Devant moi j'ai un livre, — oh ! un livre qui n'a rien de classique : la *Bible de l'Humanité* qu'a écrite Michelet, — et tout haut, pour moi-même, je me lis des phrases au passage dans un chapitre qui s'intitule « Apollon — Lumière — Harmonie » :

« Delphes, on le sait, est le centre du monde, le point milieu. Jupiter, pour s'en assurer, des pôles un jour lança deux aigles qui justement se rencontrèrent aux cimes du Parnasse. Tout ce pays d'âpres rochers, de précipices, de grottes obscures, habitées de génies inconnus de la terre est, — entre les contrées humaines de Thessalie, de Béotie, — un monde à part, un sanctuaire sauvage que se sont réservé les dieux... Ces combats du jour et de l'aube rappellent au passant qu'il est dans les lieux mémorables où le beau Dieu du Jour à l'arc d'argent vainquit le dragon des ténèbres Python dont l'inférieure haleine répandait la nuit et la mort. Apollon siège encore au lieu de sa victoire sur les rochers qui en furent les témoins, lieu fatidique, austère, dont l'aspect

seul élève, illumine, purifie l'esprit. Un lieu moins grand que grandiose... »

Le livre est retombé sur mes genoux.

Michelet n'a jamais, que je sache, mis le pied en Grèce. Il dit, lui-même, qu'il écrivit sa description de Delphes en se guidant sur Pausanias. Et cependant ces pages sont d'un tel ton, la vision est d'une telle âpreté, l'évocation est si absolue, si bouleversante que certaines phrases quand on les lit ici, devant ce paysage, font glisser des frissons dans les moëlle.

D'autres pourraient passer dix ans, vingt ans ici; ils pourraient accumuler l'érudition la plus absolue, la plus précise, la plus merveilleuse : je doute que jamais aucun d'eux puisse évoquer l'âme de Delphes comme a fait cet homme qui n'y a jamais passé dix secondes... C'est du miracle.

« Un lieu moins grand que grandiose. »

Expression parfaite.

Car en vérité ce paysage est plus difficile que tourmenté.

Un sanctuaire dramatique, mais sans plus.

Le caractère d'ascension continue depuis la mer jusqu'à la Voie Sacrée, puis dans Delphes même les cinq terrasses se surplombant l'une l'autre accentuent cette impression. C'est bien la demeure d'un Dieu dont la personne matérielle difficile à aborder montre l'âme malaisément accessible. Et voilà une image physique, un symbole palpable de l'Oracle en lui-même, obscur, tourmenté, parfois brutal, à d'autres moments ironique, ou alors se déroband, refusant de répondre.

Et ces bases de statues si serrées les unes contre les autres, ces socles de Trésors multipliés, ces inscriptions, ces ex-votos disent bien la reconnaissance de la Grèce renseignée, dirigée par l'Oracle divin; — mais ils disent aussi que cette reconnaissance est peu tranquille, encore inquiète d'un avenir souvent mal ou incomplètement dévoilé.

Vraiment, avec son clair génie de France il traduisit d'inspiration et par un étincellement de mots, la phrase ici gravée sur ces pans de roche nues sans le secours d'aucun alphabet, notre Racine, lorsqu'aux lèvres de Clytemnestre il fit monter l'âpre cri de douleur et de rage :

Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?

La Hellade entière, six siècles durant, a vécu dans l'angoisse de cette interrogation. Et c'est avec un tremblement constant que ses processions de suppliants venaient par la montée roide jusqu'à ce Dieu, perpétuelle menace pour tous par sa science de l'avenir et l'ambiguïté singulière de sa parole.

D'ailleurs ici tout est ambigu et incertain dans l'expression de la gratitude des cités et des particuliers. Les statues canéphores qui supportent le fronton du Trésor de Cnide en pinçant de deux doigts leur tunique légère ont un sourire inquiétant de double entente. Un sphinx est là, ses griffes mordant le chapiteau d'une colonne, — le sphinx, la bête questionneuse de qui la question peut être un arrêt de mort. Et les molles danseuses, qui virent en cadence autour d'une sorte de gerbe de pierre, disent par leurs gestes le mystère des nombres sacrés et la décevante alternative des explications en labyrinthe.

Ce Dieu blond à l'arc d'argent est, au fond, un terrible dupeur qui n'a de ses dupes aucune pitié : il parle quand il lui convient, mais sa phrase s'interprète, et quand elle est comprise à faux, l'erreur vient du consultant, jamais de l'oracle.

C'est tout cela qui est dit sans paroles par ce double sommet du Parnasse, par ces terrasses de fouilles, par ce plateau taillé d'oblique sous le flanc à pic du mont, par ces vallées en descente rapide, par toute cette nature rude, âpre, sur laquelle tombent en grêle les rayons brillants du soleil, flèches de feu coupées de-ci de-là par le vol concentrique des éperviers planant au libre azur.

Certes jamais mystère plus dramatique, plus poignant ne se présente dans l'éblouissement trompeur de plus de lumière.

Jamais plus d'obscurités ne jaillirent de plus de clarté.

Ici est le Royaume des Forces les plus sombres de l'Esprit dans l'étincellement ironique du soleil triomphant.

Le Soleil-Dieu de qui la marche apparente, aux routes du ciel, est par elle-même un défi à la science exacte, un mensonge créé pour abuser les yeux, un audacieux retournement de la Vérité. Symbole ardent de cette étrange Divinité à la fois véridique et fourbe, de cette Divinité reine de l'Hermétisme, du compliqué Dieu-Prophète qui, sans jamais dire en effet tout ce qu'il semble dire, pose aux humains torturés de doute l'éternelle question : quels sont les secrets de l'Avenir?

Apollon-trompeur dans un décor formidable organisé par lui : voilà Delphes.

Mais Apollon, au vrai, ne serait-il trompeur que parce que le cerveau et le cœur des hommes ne sont point assez forts pour pénétrer l'Hermétisme?

Il se pourrait, — répond le site de Delphes...

MINERVE DANS L'HARMONIE D'ATHÈNES

LE bateau est reparti d'Itéa.

Derrière nous, dans le lointain s'effacent les cimes du Parnasse et tout ce haut site de Phocide qu'ont tant de fois, par tremblements de terre ou par guerres, bouleversé la nature et les hommes, — la « rocheuse Pytho toujours ceinte d'éclairs ».

Le golfe s'étend, calme, souriant, avec des rives un peu molles qui serpentent et ondulent, ayant vers la grande terre le soutien de montagnes en arrière-plan, vers le Péloponnèse l'élargissement de la plaine Vokha qui va jusqu'à Corinthe.

Voici Corinthe, une escale : au premier plan la ville moderne dont j'aperçois les rues larges et droites. Et tandis que nous embarquons des raisins secs, de l'huile et des céréales, je regarde au-dessus de cette bourgade sans couleur les contreforts des monts Oneia tout rudes, tout chauves, et le sommet du mont Skona qui domine la tête moins haute de l'Acro-Corinthe dont le rocher roux se détache sur le ciel bleu.

• Mais la sirène donne deux coups brefs et déjà le bateau repart, très lentement, sur la mer parfaitement lisse et sous un soleil de plomb qui fait fondre le goudron entre les planches du pont. Pas un souffle d'air, pas la plus légère brise de vent. La température monte et devient torride. Une sensation d'étouffement au moment où l'avant se présente entre les deux jetées de Poseidonia, devant l'isthme de qui la masse barre l'horizon. Enfin, dans cette masse, brusquement devant nous, s'ouvre une fente invisible jusqu'alors, une faille étroite qui

semble faite d'un furieux coup de hache et qui tranche net l'épaisseur des terres par deux traits obliques à quarante-cinq degrés aboutissant ensemble à une petite rigole d'eau.

C'est le Canal de Corinthe.

Et comme lentement, le navire entre dans ce Canal, soudain de ces hautes murailles tombe sur nous une ombre délicieuse, une fraîcheur pénétrante et douce, ni humide, ni saisissante, la meilleure fraîcheur que j'aie jamais respirée, je crois bien, et sous laquelle il nous semble revivre.

L'étrange travail, pas bien joli certes, mais si pratique ! Ce canal, qui en sa partie centrale passe à quatre-vingts mètres au fond de sa tranchée, a une singulière figure géométrique vraiment ; et le navire qui se glisse dans la rigole étroite semble toujours menacé par l'écroulement possible des parois lisses taillées presque à pic en pleine terre grasse et rougeâtre. Un mètre à droite, un mètre à gauche, voilà tout l'espace qui reste entre nos flancs et les rebords de la tranchée : un petit croiseur français est passé là récemment à la profonde surprise des Grecs, car ses arbres porte-hélices débordants rasaient littéralement les rives. Au-dessus de nous, mince comme un fil, le pont du chemin de fer est tendu comme une petite rigide ligne noire, et un peu plus loin un second fil, le pont de la route...

Et puis, voilà qu'il faut sortir de la fraîche tranchée : dehors, c'est le golfe d'Égine, l'eau lisse sous le soleil brûlant...

Quelques tours d'hélice, le port et les jetées d'Isthmia, et nous rentrons dans la fournaise.

Mais le bateau file maintenant à grande allure, et sa vitesse donne un peu d'air.

Alors, sur notre flanc de bâbord la côte qui se déploie, le petit port de Kalamaki, les roches rouges et branlantes qui gardent le souvenir du brigand Sciron, coupeur de routes exécuté par Thésée, — la silhouette en arrière-plan des Monts Géraniens, les maisons de Mégare

et puis des noms de plus en plus retentissants, à droite Trézène, Égine, à gauche la baie de Salamine, avec la pointe rocheuse de l'île que coiffe un petit phare.

Bientôt, un coup de barre; le navire vient sur bâbord; — et devant nous s'étale la plaine de l'Attique, au premier plan, le Pirée, Phalère, en arrière-plan des monts aux lignes pures et nettes, Hymette, Pentélique, et en milieu une plate-forme haute et étroite avec de petites taches claires et régulières : l'Acropole d'Athènes...

L'Acropole, c'est le premier mot qui vient aux lèvres, c'est la première chose que l'on veut voir dès qu'au lendemain matin on se réveille dans le gîte trouvé à Athènes.

Le reste n'existe pas : l'Acropole seule compte.

Je n'ai pas voulu de guide, je n'ai pas voulu d'ami avec moi, je n'ai même pas regardé un plan, et je refuse la voiture dont le cocher s'élance au-devant de moi.

C'est à pied, seul, au hasard que j'entends aborder l'Acropole.

Et comme de ma fenêtre j'aperçois le coin lointain d'une masse rousse qui se détache là-bas sur le ciel, je prends un repère approximatif et je pars.

Je ne dirai pas : droit devant moi, car j'ai rarement fait autant de détours et aussi inattendus, mais tout à fait séduisants et pittoresques.

Je quitte la grande place au dallage de marbre sur laquelle la science pédante de l'architecte viennois Hansen a élevé ces affreuses bâtisses clinquantes, lourdes, massives, dorées sur tranche qui s'appellent l'Université, la Bibliothèque et l'Académie. Quelle rage a eue cet homme de faire du temple antique ! Souhaitez-vous des portiques, des stylobates, des architraves, des métopes, des triglyphes, des colonnes, des cannelures, des bronzes, des frises, des marches, des

chapiteaux, de la polychromie? En voilà, autant que vous en voudrez, et plus que vous n'en voudrez! Et tout cela est neuf, propre, luisant, ciré, frotté, verni, paré, brossé, navrant de brio, désolant de virtuosité. C'est si précis, si savant, si exact, si régulier, qu'une nausée me prend à regarder ces marbres éblouissants sous le miroitement du soleil. Cette savantasserie semble une pièce montée... Non, vraiment, il faut laisser l'antiquité à l'antiquité, c'est-à-dire à la ruine. Ces reconstitutions sont macabres et gênantes comme des figures de cire; et de toute cette exactitude, et de toute cette propreté se dégagent la même gêne, et presque la même odeur que donne une vitrine de muséum avec ses animaux empaillés...

Je veux fuir au plus vite cette place funèbre de netteté qui trop vraiment caricature ce que je suis venu chercher ici : l'âme hellénique.

Des rues devant moi s'offrent qui se coupent à angle roide : je les prends, au hasard, mais tâchant de suivre une ligne aussi droite que possible et fuyant d'instinct les voies qui me paraissent trop européanisées. Que m'importe la masse carrée du ministère des Finances à laquelle je me heurte au bout de la rue de Koré, au joli nom prometteur cependant! J'oblique par la longue et droite rue du Stade, mais je la trouve trop correcte, trop moderne : à défaut de l'antique véritable que je vais chercher là-bas vers cette Acropole cachée par toutes les maisons accumulées, je veux au moins un peu d'exotisme. En trouverai-je en passant par là? par cette petite rue oblique? J'aperçois une coupole rougeâtre, me semble-t-il?

Aussitôt, je marche à cette coupole : « Haghios Georgios », me répond-on quand je me renseigne; mais la silhouette toute proche de la Chambre des Députés me fait fuir à nouveau. Et cette fois, je me perds, c'est-à-dire que je tiens toujours à peu près ma direction, mais en dessinant des crochets qui me jettent d'une rue dans une place, d'une place dans une rue : de temps en temps je me renseigne, pas trop, juste assez pour être sûr de ne pas tourner le dos à mon but.

A nouveau une église que l'on me dit être Sainte-Irène et qui, toute neuve, me déçoit encore une fois. Édifices civils, édifices religieux, tout est donc neuf en ce pays antique? et les noms seuls des rues seraient-ils anciens? En voici une : rue d'Éole. Je la suis à tout hasard un moment. Puis je tombe en un carrefour, des ruines antiques et modernes mélangées : sans avoir jamais passé par ici, je me retrouve grâce au petit édifice que j'aperçois un peu plus loin. Ce sont les ruines de l'Athènes d'Hadrien, car le petit édifice est cette Tour des Vents octogone et de marbre blanc, l'ancienne Horloge d'Athènes que je reconnais sans avoir jamais vu d'elle autre chose que ses photographies, avec ses figures ailées volant sur les panneaux supérieurs des huit faces.

Allons, je suis toujours dans la bonne direction. J'avance; quelques coups d'œil sur les rues transversales qui deviennent plus rudes, plus âpres, plus sauvages d'aspect, avec des maisons à l'allure turque, des gens en fustanelles qui passent, des éventaires de marchands de fruits ou de victuailles. Et maintenant, entre ces maisons couleur de terre, une rue monte, au bout de laquelle je vois un pan de colline très raide que domine un mur...

« Mia pandara! mia pandara! » me quête un chœur de gamins dépenaillés à qui je jette quelques sous.

Vite, forçant la marche, et chassant un grand chien maigre qui s'en vient me gronder aux chausses, j'escalade ce bout de rue, et je me trouve au pied de l'Acropole... enfin!

Il paraît que je suis arrivé par où l'on ne doit point se présenter : on me dira cela plus tard, un autre jour, dans un salon d'Athènes, et avec un peu de dédain caché sous un étonnement poli. Comment, je suis venu ainsi, à pied, à rebours, par les quartiers populaires? au lieu de passer, comme tout le monde, par le vrai chemin, le grand tour, la rue de Denys-l'Aéropagite... les voies larges, propres, — européennes enfin!...

Oui, mais voilà, c'est que justement, je ne suis pas comme tout le monde : j'ai horreur du convenu, du régulier, de ce qui se fait d'habitude. Et cette arrivée « par le mauvais côté » me remplit de satisfaction.

Assez rude d'ailleurs, cette arrivée : la pente du « mauvais côté » est fort raide; et je longe, en la parcourant de biais, le revers très oblique, juste en dessous d'une muraille rocheuse perpendiculaire dont les aiguilles supérieures enchâssent le pied d'un mur en pierres taillées celui-là, — mur bizarre, irrégulier dans lequel on aperçoit de tout, des dalles énormes, des tambours de colonnes rompus, des morceaux d'entablement, un mur fait de débris, de pièces et de morceaux. Cela aussi, je connais de réputation, et je reconnais : c'est le mur que, hâtivement, sous la menace de l'invasion étrangère, Thémistocle construisit en utilisant tout ce qu'il trouvait, le brut et le taillé, la ruine et le morceau neuf, — un mur de guerre fait par des gens de guerre avec l'unique désir de bâtir vite, haut, épais et solide.

Au bas de cet étrange mur, duquel la crête me masque tout le reste et tire une ligne dure au ras du ciel bleu sans rien laisser émerger par-dessus, — je continue ma route en suivant la falaise, les longues roches, et enfin je débouche sur une sorte de terre-plein.

Devant moi, accroupi comme une bête bizarre, avec la robe grise d'un mastodonte antédiluvien, un massif rocheux, creusé de marches, taraudé de trous, d'entailles, de cavités : l'Aréopage, siège fruste du tribunal devant lequel, pour mieux chanter son amour sans pareil pour sa patrie, Eschyle traîna Oreste meurtrier de sa mère, comme si sur cette roche nue, sous la forme humaine et mortelle des Athéniens, eût siégé en personne la Justice divine et immortelle. Jamais plus grande audace de nationalisme éperdu ne fut essayée au théâtre et sous une forme plus haute, ni plus dramatique : je la comprends cette audace, je l'admire, je l'approuve, comme l'approuvait non seulement Athènes juge et partie, mais bien la Grèce entière, — lorsque, me

retournant, je vois alors devant moi l'Acropole qui, ainsi abordée, se révèle à mes yeux d'un coup, d'un bloc, dans toute sa splendeur, sans préparation aucune, sans vision lointaine se formant peu à peu, dans l'approche.

J'ai l'apparition telle que je la voulais, intacte, complète dans le flamboiement d'une révélation soudaine, tout comme si, entre elle et moi, un rideau s'était levé, — d'un coup...

Et c'est bien ainsi qu'il faut l'aborder...

Ma course errante, mon accès « par le mauvais côté » avaient raison.

Car maintenant je puis m'avancer tout droit vers la masse qui se dresse devant moi, en pleine façade puissante, Propylées en premier plan, Victoire Aptère isolée sur son bastion à droite, Erechthéion en retrait à gauche, et, dominant ces lignes, ces plans, ces masses, ces ombres, le haut front triangulaire du Panthéon qui brille dans le ciel bleu.

C'est bien la vision que j'attendais, que j'espérais, que j'escomptais. C'est celle que je voulais avoir dans son calme et sa pureté, sous le torrent de feu du soleil.

Dans sa grandeur aussi.

Grandeur, comprise au sens de grandiose; car l'Acropole n'est point grande matériellement.

Et ce n'est pas sa taille qui émeut et bouleverse; — c'est son ordonnance, sa proportion, cette parfaite et délicate mesure qui saisissent jusqu'au fond du cœur.

Harmonie, il n'est point d'autre mot.

Mais au fait, pour les Hellènes anciens, l'Harmonie n'était-elle pas une Déesse? et même celle sans la volonté constante de qui l'Univers se fût soudain immobilisé?

Aussi bien la Déesse Harmonie fut la plus forte des déités que, si fins, si élégants, si poètes dans leur conception des sciences exactes, les Grecs aperçurent lorsqu'ils entreprirent de scruter les rouages de



ATHÈNES : Sous le grand soleil flamboyant, dans la chaude lumière du ciel athénien, l'Acropole s'enlève à cent cinquante mètres de hauteur et semble un jet de lave soudain pétrifié au sortir de quelque volcan, projetant vers le ciel impassible un ex-voto géant (p. 77).



ATHÈNES : Un immense ciel bleu, d'un bleu solide et foncé qui donne l'impression d'une voûte métallique au sommet de laquelle flambe un terrible soleil ardent qui accroche à chaque ruine ou à chaque pointe de rocher la tache lentement mobile d'ombres effarantes (p. 80).

la mécanique universelle. Ils la virent assise au centre du Monde, immobile, attentive, souriante et veillant au dur fonctionnement du Grand Tout si artistement agencé... Et, devant elle, ils prosternèrent leur art à côté de leur science...

Un mot, qu'un jour m'a dit Rodin, me revient en mémoire : « Les Anciens se sont bornés aux grandes ombres données par les grands plans. »

Jamais, jusqu'aujourd'hui, je n'avais bien compris la vérité de cela.

Mais maintenant je comprends, parce que je sens...

Sous le grand soleil flamboyant, dans la chaude lumière du ciel athénien, l'Acropole s'enlève à cent cinquante mètres de hauteur, dominant la plaine poudreuse de l'Attique qu'encadrent les profils adoucis de son calme horizon. La lourde et forte masse rocheuse, aux flancs abrupts, tourmentés, creusés de cavernes saintes, de ravines aux ombres brutales, semble un formidable jet de lave soudain pétrifié au sortir de quelque volcan, et projetant vers le ciel impassible l'*ex-voto* géant qu'au nom du peuple d'Athènes dressèrent pour Pallas la Vierge les génies fraternels d'Ictinos, de Mnésiclès et de Phidias. Magnifiques et croulants, baignant dans l'air surchauffé qui dore et ronge leur marbre pentélique, Propylées, Parthénon, Erechthéion sont là, éventrés par la foudre et les bombes, violés par les vandales, vides de leurs fidèles, mais, malgré l'usure du temps et la rage des hommes, continuant sous le ciel, supposé, lui aussi, vide de ses Dieux, la prière immortelle à la Vierge sublimie fille de Zeus, pour qui furent consacrés leurs murs effondrés, leurs colonnes mutilées et leurs frontons rompus...

Tout en regardant, je monte d'un pas que je voudrais plus rapide,

parce que j'ai hâte déjà d'être là-haut, d'aller, de venir, de voir ici, de regarder là, — de jouir en un mot. J'ai hâte de goûter cet enivrement que je me promets de si longue date et duquel je me fais une fête depuis des semaines et des mois.

Mais la montée est rude, d'autant que quittant la route en lacets, j'ai préféré un petit sentier qui grimpe au rampant du talus et se hisse parmi les feuilles rigides des aloès.

Alors je ralentis par force : devant moi, la masse des Propylées grandit, grossit, élargit, ferme bientôt tout le paysage et me domine.

Un temps d'arrêt; puis, enfin, j'escalade les marches de marbre, je franchis le portail central... Je suis sur l'Acropole...

Et alors, pendant un temps dont je n'apprécie pas la durée, je ne sais ni ce que je fais, ni ce que je pense.

Glissant sur ce roc brut qui sert de surhumain piédestal à ces ruines, heurtant du pied des débris sans nombre, j'erre au hasard. Je vais au Parthénon, je passe à l'Erechthéion, je reviens à la Victoire Aptère, je tourne sur moi-même, voulant tout voir et tout de suite, voulant tout sentir et tout de suite, en réalité ne voyant plus rien, ne sentant plus rien...

Oui, je me trouve tellement pris, saisi, emporté par un tourbillon fait de souvenirs trop nombreux et de sensations trop vives, que je suis tout désorienté. Je ne sais plus ni où aller, ni que regarder. Mes idées s'enchevêtrent, se gênent. Je me dis : « Je suis sur l'Acropole »... Et je suis tout surpris de sentir que je ne ressens rien de plus extraordinaire que cela. Je m'attendais à une fièvre subite battant dans mes artères : et rien, non vraiment rien du tout... Alors, je m'indigne de ne rien ressentir; pour un peu, je me dirais des sottises. Voyons, voyons, ce n'est pas possible... Allons! à moi les grands mots purs de Renan, les vers éclatants de Lamartine... Eh bien! non, je suis parfaitement calme, et je reste calme, malgré tous mes efforts pour cesser de l'être...

Enfin, la gorge sèche, le corps lassé, sous la brûlure des rayons du

soleil, je m'arrête : mon regard s'attarde aux cariatides de l'Erechthéion, passe à la façade du Parthénon, se pose aux cinq portes des Propylées, se fixe au temple de la Victoire Aptère. Et c'est celui-ci tout petit, si mignon, si raffiné dans sa taille menue, un peu précieux même, qui subitement me révèle la raison de mon manque d'émoi.

Je le regarde longuement : j'ai compris. Ce n'est pas l'émotion qui me fait défaut... C'est la qualité de cette émotion qui est si forte, si ardente, si puissante que sa force, sa puissance et son ardeur me dépassent. Un chimiste dirait, avec un grand mot pesant, que je suis en état de sursaturation... !

Alors, sur un fragment de colonne, je m'assieds, parce que je sens que moi qui me grondais d'être si calme, j'ai besoin de me calmer justement, ce qui me prouve à quel point je suis agité, trop agité pour me rendre compte de la violence de ce bouleversement... Je regarde, et en regardant, je me repose le cerveau plus encore que le corps... Et je saisis la vérité. En fait ici, sur cette Acropole, il existe une série de choses différentes et combinées à la fois : il y a l'ensemble, il y a les détails, il y a les lignes, il y a les couleurs, il y a la vue. Et au premier aspect, tout cela fait un mélange inouï et terrible. On veut tout saisir, et comme chaque chose accroche le regard, les sensations se précipitent, se bousculent, se gênent, se contrarient, si bien qu'on n'y est plus du tout, et qu'une manière d'ivresse vous saisit, vous enveloppe, vous terrasse...

Enfin, lentement, un peu d'ordre se fait avec un peu de calme.

Ce qui me frappe maintenant surtout, c'est la couleur, oh ! une couleur extraordinaire. Tous ces pans de murs, toutes ces colonnes, c'est du marbre, rien que du marbre, du marbre qui a peut-être été blanc, mais qui ne l'est plus, heureusement ! car, lorsqu'il était blanc, ce devait être beaucoup moins beau. Ce marbre, il est devenu maintenant de toutes les couleurs. Oui, ici joue toute la gamme des tons, depuis le blanc pur jusqu'à cette teinte rousse qui fait la gloire de

Pœstum : à vrai dire, cette dernière teinte n'existe pas ici, la gamme s'arrête un peu au-dessous... Et ces teintes sont soutenues par des ombres dont aucune n'est noire, mais bien la plupart violettes, d'un violet extraordinaire, invraisemblable, impossible, d'un violet qu'on défendrait à un peintre s'il avait l'audace de le fournir.

Au fond, ici, où je suis, en ce moment que le plateau de marbre brut, vêtu de marbres travaillés, est désert, — l'Acropole donne la sensation d'être une forteresse plutôt qu'un sanctuaire; avec, tout autour d'elle, un paysage splendide. La divinité ne m'apparaît pas encore clairement. J'ai l'impression militaire plus que religieuse. Oui, un réduit central. D'un côté, j'ai la mer avec les trois ports bien découpés, Pirée, Munychie, Phalère, et au loin la côte du Péloponnèse toute bleue, sur un seul plan. De l'autre côté, j'ai la ville, — Athènes moderne, hélas ! un damier — aux îlots de laquelle j'aperçois ces affreuses bâtisses carrées ou rectangulaires qui veulent ressusciter l'antique et qui le caricaturent. Par delà cette ville, l'horizon se déploie, le mont Hymette tout teint de roses passés et de violets doux, avec autour un cercle immense de montagnes pelées, nues, arides, couvertes d'une espèce de brousse sèche. Et par là-dessus tout cela, un profond ciel bleu, d'un bleu solide et foncé qui donne l'impression d'une voûte métallique au sommet de laquelle flambe un terrible soleil ardent qui accroche à chaque ruine ou à chaque pointe de rocher la tache lentement mobile d'ombres effarantes.

Couleur et lumière. Une couleur inouïe de force et de matière sous une lumière fixe et dure. Les grands fûts de colonnes, dans cette lumière, semblent jouir comme font les félins au soleil; et le jaune clair mordoré de leur marbre est pailleté de mille parcelles brillantes comme de petits éclats d'acier...

Tout cela est net, vigoureux, éclatant.

Je sens ici la cité forte, la ville souveraine, — une dominatrice. Je suis dans une aire de victorieux inlassablement ivres de leur vic-



ATHENES : Le temple de la Victoire
 Apère tout petit, si mignon, si raffiné dans sa
 taille menue, un peu précieux même (p. 79).



ATHENES : Les teintes sont soutenues par des ombres dont aucune n'est
 noire, mais bien la plupart violettes, d'un violet extraordinaire, invraisemblable,
 d'un violet qu'on refuserait à un peintre s'il avait l'audace de le fournir (p. 80).

toire. Et, s'il est une Déesse ici, ce ne peut être qu'une Déesse éternellement armée, une Déesse montant la garde guerrière sous le casque, l'armure et le bouclier des vierges fortes... D'ailleurs, c'est bien cela. Phidias a vu Athéna en Déesse Militaire, debout dans la gloire du triomphe. Il s'est complu à la ciseler ainsi avec de l'or, de l'ivoire; il lui avait mis à la main une lance aiguë toute fraîche aiguisée; et, dans la pénombre du temple, sous la visière du haut casque d'or, les yeux de pierre précieuse brillaient d'une lueur dure et fixe comme deux étoiles froides...

Mais où est-elle, cette Déesse redoutable?... J'ai rencontré Neptune à son autel de Pœstum et Vulcain dans sa terre de Sicile; j'ai contemplé Zeus dans son calme manoir d'Olympie, et j'ai senti passer dans les roches de Delphes l'âme ardente d'Apollon errant parmi les ruines. Ne verrai-je point Athéna sur son Acropole comme Renan l'y a vue...?

Pourtant, cette roche âpre est sienne, et rien que sienne derrière la clôture des Propylées aux cinq portails. Ce Parthénon coupé en deux fut sa demeure. Cet Erechthéion était le couvent de ses petites servantes, vierges comme elle. Cette Victoire Aptère servait de Trésor à conserver des trophées.

Elle. Il n'était qu'Elle ici. D'ailleurs, la jalouse n'eut point supporté d'autre auprès de sa personne. Si elle admit la source salée de Poséidon, c'est par orgueil et, parce que victorieuse de son camarade, elle entendit montrer à tous un souvenir vivant du combat gagné par elle sur le Dieu de la mer.

Et très certainement, ici, dans la cella éventrée du Parthénon d'où sa statue d'or et d'ivoire a disparu, ou là, devant le doux sourire des six cariatides de l'Erechthéion, la Déesse va se montrer. Elle est trop orgueilleuse pour se cacher longtemps à qui vient l'adorer...

Caressant de la main le moelleux épiderme de ces colonnes veloutées au toucher, je me glisse dans le Parthénon, cherchant de l'œil, à travers les entre-colonnements. Quelque fantôme enfin ne va-t-il pas

m'apparaître?... Nous serions en Europe que je devrais attendre le crépuscule, car aux revenants d'Occident il faut les demi-teintes, la douceur des soirs, le mystère des nuits... Mais les Dieux grecs aiment la chaleur, la lumière, le vif soleil, et c'est au grand jour qu'ils se montrent... Je veux voir Athéna... et cette ardente nappe d'or qui tombe du zénith est certainement la meilleure, la plus pure et la plus forte des incantations magiques....

Au plus haut du ciel, le soleil tourne lentement. Un petit souffle frais passe d'abord léger, puis plus fort, plus soutenu.

Un bruit, un beau son pur de cloche qui vibre à dix pas de moi...

Je me retourne brusquement.

Hélas ! le charme est rompu.

Ce souffle régulier qui rafraîchit l'air, c'est le vent du nord, le Boréas qui se lève, s'accroît et, avec lui, la chaleur baisse, livrant l'Acropole, jusqu'alors déserte, à l'invasion des hommes.

J'avais l'impression grisante d'être seul en ce lieu sacré.

Ma solitude a pris fin.

Ce son de cloche qui maintenant roule, très clair, très gai, ce sont les marteaux d'une quinzaine d'ouvriers qui le tirent de blocs de marbre neuf prêts à être posés par eux en rapiécages utiles, mais laids, dans ce beau Parthénon ruineux qui s'effrite : avec la fraîcheur de Boréas, ces quinze hommes, qui dormaient là quelque part derrière un mur et que je n'avais pas vus, se sont levés et sont venus derrière moi.

Et puis, surgit là-bas un peintre qui s'installe à côté d'une touffe d'asphodèles avec pinchart, chevalet de campagne, toile, boîte à couleurs, parasol, et qui s'apprête à « attraper le motif », comme s'il était à Barbizon.

Là-dessus apparaissent des marins, cinq ou six, qui parlent très haut, gesticulant : ce sont des Italiens d'un stationnaire. Derrière eux, une caravane d'Anglais, tenant chacun un Bædeker en toile rouge et



ATHÈNES : Ce marbre, il est devenu maintenant de toutes les couleurs. Ici joue toute la gamme des tons depuis le blanc pur jusqu'à la teinte rousse qui fait la gloire de Pœstum (p. 79).



ATHÈNES : Par delà cette ville, l'horizon se déploie, le mont Hymette tout teint de roses passés et de violets doux, avec autour un cercle immense de montagnes pelées, nues, arides, couvertes d'une espèce de brousse sèche (p. 80).

un appareil de photographie; et chacun commence, son livre à la main, à chercher caillou à caillou tout ce que signale le bouquin.

Et enfin rieuses, papoteuses, jabotantes, quatre jeunes femmes surgissent qu'accompagnent deux messieurs, un jeune et un vieux, galants, empressés comme il sied, — car elles sont charmantes ces quatre jeunes femmes. Quatre Parisiennes vêtues et chapeautées à miracle, jolies ou pire, prenant des poses, jetant de petits cris, faisant des mines au Parthénon, jusqu'à ce que le vieux monsieur les entraîne et mette les quatre poupées élégantes en rivalité avec les six graves Athéniennes de marbre qui portent le dais de l'Erechthéion... Alors, c'est un pépiement, un tournoi de caquetage et de rires sans fin...

Au lieu de l'harmonie si haute, si pure que donnait la solitude, cette harmonie qui faisait de l'Acropole une mesure musicale parfaite, voici la dissonance.

Athéna, qui peut-être allait venir, a reculé.

Et moi, j'ai fui.

Mis en déroute, j'ai reculé vers ce haut bastion carré, sorte de redoute par quoi se termine l'Acropole au-dessus d'une muraille à pic scellée dans le rebord du rocher sauvage dominant les ruines de l'Olympiéion et les jardins du Zappéion.

Et alors là, à l'angle sud-est du Parthénon, enterré à demi dans le sol, tout ainsi que honteuse de montrer sa terne construction parmi tant de ruines éclatantes, j'aperçois la petite bâtisse d'une laideur si neutre, si discrète, la petite bâtisse du musée à laquelle, je dois l'avouer, je ne pensais plus du tout.

Le voilà, le refuge...

A grands pas, je contourne l'angle du Parthénon, je dégringole quelques marches, et je m'enfonce sous la porte sombre avec une ran-

cœur contre ces gens de qui la venue m'oblige à quitter une si belle attente, la venue d'une Déesse...

De nouveau dans la solitude, j'avance plus lentement, sans me presser...

Car, s'il faut le redire encore, je n'aime pas les musées...

Un musée, c'est toujours un peu une nécropole, ou plutôt un amphithéâtre où sont étalées à vif de pauvres choses, d'autant plus à plaindre qu'elles sont plus belles. Un musée, cela tient de la morgue et de la table de dissection. Les chefs-d'œuvre qu'on y cadenasse s'y ennuiant. Connaissez-vous aspect plus lugubre que ces tableaux accrochés en rang au mur, en pendant, tout comme les momies des Cappucini de Palerme, et de chacun desquels, les trois quarts du temps, sujet, dessin, couleur, jurent avec la qualité du voisin? Connaissez-vous vision plus funèbre que ces cercueils de verre dénommés vitrines dans lesquels sur des planchettes de cristal de petits bronzes, des ivoires, des terres cuites sont là, plantés comme des papillons sur des épingles? Le tableau qui veut l'isolement, la statue qui réclame la libre caresse de l'air sont écrasés par les camarades et asphyxiés par le couvercle des voûtes... Mal nécessaire évidemment que les musées : car, sans eux, que deviendraient les œuvres? mais tristesse tout de même. Et de cette tristesse, pour en connaître la qualité, il suffit de vivre un peu dans une collection particulière, où chaque œuvre a ses aises...

Or les musées des champs de fouilles en particulier, ressemblent douloureusement à ces dépôts lamentables dans lesquels, pour les identifications, on réunit les épaves des grandes catastrophes...

Ce musée-ci, c'est donc le dépôt de la catastrophe où périt l'Acropole...

J'entre, sans enthousiasme.

Et tout aussitôt, un frisson me parcourt.

Non pas le frisson purement physique de la fraîcheur qui règne,

fraîcheur agréable d'ailleurs, en ce lieu clos, bas, un peu sombre; mais ce frisson qui secoue lorsqu'on se trouve soudain en présence d'un spectacle supérieur.

Je suis venu ici contraint et forcé. Je suis entré d'un pas indifférent et comme par acquit de conscience. Je suis arrivé, étourdi par le grand air, grisé par la lumière, la chaleur, et, avec cette intention, purement animale, de trouver ici, en ce lieu mi-souterrain, l'ombre et le silence...

Et je me vois précipité dans un monde à la fois irréel, fabuleux et charmeur, un monde étrange de qui les êtres ensemble effrayants et délicieux font entendre une extraordinaire harmonie à côté de la formidable symphonie de marbre qui, là-haut, à la surface du rocher, au grand air libre, célèbre si magnifiquement la gloire d'Athènes et de sa Déesse...

Et tout étreint par une singulière angoisse, dans cette discrète et savoureuse pénombre, ce que je vois ressusciter vivante, c'est une autre Acropole, la primitive Acropole des premiers Athéniens avec le singulier troupeau de ses monstres terribles au bon regard loyal, et le troublant sourire ingénu et raffiné de ses femmes élégantes et délicates...

Des monstres, des femmes.

Une fois, — vers 1886, — on eut l'idée de fouiller les parties de l'Acropole où un peu de terre accumulée voilait le roc brut et semblait avoir été mise là par les vents ou les hommes en manière de comblement mécanique ou de nivellement commode. Et voici que, sous la pioche, sortant de cette terre vinrent au jour d'étranges débris, des tufs, des marbres, — rudes, frustes et roides, mais vêtus de vives couleurs, dont les unes avaient été dégradées et les autres transformées par l'usure du temps, par la chimie de la terre... C'était l'Athènes des VII^e, VI^e et haut V^e siècles qui sortait de sa tombe!

L'histoire abolie se réveillait vivante.

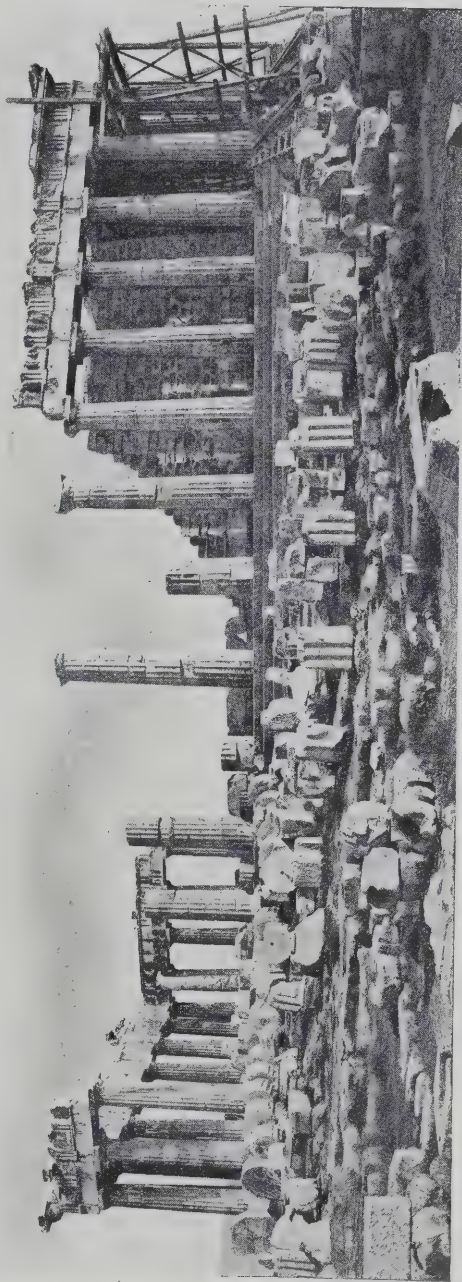
Et quelle histoire!

Jadis, à l'aurore des temps helléniques, quand se fondait la cité athénienne, sur la roche âpre où Pallas-Athéna, âme vivante de la ville nouvelle, avait manifesté sa divine présence, où verdoyait l'olivier sacré, où coulait la source salée, un temple s'était élevé, un sévère temple dorique drapé de couleurs éclatantes et décoré de frontons sculptés, couverts, eux aussi de ces couleurs qui nous apparaissent dures et brutales, mais qu'il faut en pensée replacer sous l'effroyable lumière ruisselant du ciel hellénique, sous cette lumière vivante qui mange les plans et dévore les lignes. Autour du temple, en hommage durable, des fidèles avaient dressé tout un peuple de fines statues, — sphinx au sourire ambigu, jeunes femmes au sourire plus ambigu encore, cavaliers au galop : et toutes ces statues, — des marbres, des tufs, — étaient peintes de ces mêmes violentes couleurs, lesquelles se devaient si splendidement harmoniser avec les ocres chantants et les bleus profonds du rocher s'enlevant eux-mêmes d'un tel accent sur les fonds dégradés de l'Hymette.

Puis un jour était venu, jour néfaste et tragique, jour de honte et de terreur : comme un torrent auquel nulle barrière ne peut être opposée, la horde immense des Perses s'était ruée sur la Grèce. Le fracas d'armes des Thermopyles avait annoncé le retour furieux des fils des vaincus à Marathon. Entraînés par Thémistocle, qui prit sur lui de déchiffrer à son gré de stratège un obscur oracle de Delphes, les Athéniens s'étaient, pour le combat suprême, concentrés à Salamine, abandonnant la ville même; et l'armée perse avait passé en furieuse lame de fond sur Athènes aux trois quarts déserte.

Abominable assaut. Faute d'hommes, la pierre, le bois et le marbre avaient payé. Dans un tourbillon de flamme et de poussière, l'Acropole tomba au champ d'honneur. Temples, statues, ex-votos, tout s'effondra, brisé, violé, pillé. Et quand, au soir de Salamine, les Athéniens vainqueurs rentrèrent chez eux, un long cri de rage s'était élevé.

Puis alors, par un sentiment qui leur fera honneur éternel dans les



ATHÈNES : Les grands fûts de colonnes, dans cette lumière, semblent jour comme font les félins au soleil ; et le jaune clair mordoré de leur marbre est pailleté de mille parcelles brillantes comme de petits éclats d'acier (p. 80).

siècles des siècles, ces Athéniens encore souillés de sang et de sueur voulurent, en célébrant leur Déesse victorieuse en laquelle se confondaient à la fois la religion et la patrie, respecter ces pauvres débris du sanctuaire pollué. Des mains pieuses, doucement, au lieu même de leur mort, côte à côte, couchèrent dans la terre ces images mutilées, ces statues blessées, ces icônes sauvagement amputées; et sur le sol nivelé de cette tombe fraîche, prenant pour piédestal de leur gloire future le sépulcre tout frais de leur passé mort, les Athéniens élevèrent le grand hymne de marbre, aujourd'hui mutilé à son tour, mais encore debout sous le soleil. Sous l'Acropole neuve de Phidias, interprète de la Victoire, dormait l'autre Acropole, l'Acropole vaincue, l'Acropole morte pour la patrie et qu'ainsi avait accueillie en son sein « la Terre maternelle et douce aux anciens dieux ».

Soudain rappelés au jour, ces débris, — deux mille cinq cents ans passés au sépulcre, — ont reparu à la grande lumière pour un bref instant, car le musée dans sa pénombre fraîche a accueilli ces vaincus tombés dans la bataille, ces pauvres « navrés », — comme dit le pittoresque français des vieilles chansons de gestes, — qui, tels nos paladins à nous, par leurs multiples blessures « braient et crient Dieu merci ». Et dans l'asile de paix, — cette fois si heureux, si pitoyable — du musée, tandis qu'au dehors l'Acropole secondaire chante son hymne au clair soleil, à l'abri des voûtes silencieuses l'Acropole primitive, jadis abattue par le fer et le feu, continue, elle aussi, sa prière, brisée, douloureuse, mais d'autant plus éloquente et d'autant plus poignante.

Étreint par une émotion que je ne cherche pas à dominer, je vais de salle en salle, assourdissant le pas comme il sied en un lieu sacré; et autour de moi le silence demeure profond, impressionnant.

Les voilà ressuscités, ces disparus d'il y a vingt-cinq siècles !

Ici, sur une large base, un taureau de tuf, aux flancs peints d'un bleu devenu vert, s'abat au choc de deux lions de qui les griffes font ruisseler sur ses fanons le beau sang rouge.

Sur un fronton, Hercule abat l'Hydre de Lerne; sur un autre, il terrasse Triton.

Là, quel être étrange ! Long de près de trois mètres, un monstre se déploie, dressant trois têtes d'hommes sur trois torses humains, trois têtes aux gros yeux verts, aux grosses lèvres rouges, aux fortes barbes azurées, aux cheveux réguliers d'un bleu éclatant, au bon regard honnête, au paisible sourire presque affectueux. Et ce triple torse, taillé à grands pans dans trois blocs de tuf splendide à gros grains est soulevé par deux ailes à fortes pennes et rampe sur les anneaux multicolores d'une longue queue effilée du bout et toute peinte de bleu et de vermillon. C'est le père des ouragans, le démon de la tourmente, le maître de la tempête, le redoutable Typhon qui ébranle le monde... L'homme inconnu qui, de la froide matière, tira cette créature vivante, était un grand maître.

Plus loin, se tord un débris de serpent géant qu'eût aimé Barye avec son corps annelé et vert, sa gueule ouverte, crocs à l'air, ses yeux fixes et rouges piqués du petit trou de la prunelle : on ne peut regarder cette incarnation de la colère bestiale sans un petit frisson, mélangé d'admiration pour l'art, de répulsion pour la brute.

Ailleurs, sur un fronton de marbre en lambeaux, Athéna terrasse un géant, — lequel est bien une des plus magnifiques bêtes humaines que j'aie jamais vues. Et en désordre, suivent des sphinx aux pattes brisées, des figurines en morceaux, des têtes martelées, des torses de cavaliers aux costumes éclatants, chevauchant des débris de rouges coursiers...

Tout cela cassé, brisé, mutilé, en lambeaux. La rage des Perses a frappé follement, brisant, broyant, meurtrissant à tort et à travers : ces marbres et ces tufs, fracassés en tombant sur le roc, ont été achevés comme on eût achevé des blessés, et l'on sent qu'ici a passé le coup de folie pourpre des destructions sauvages...

Dans un coin, un pauvre petit adorant, dans le cou brisé duquel

on a eu la fâcheuse idée d'introduire un paquet de plâtre qui le gâche, reste cependant bien touchant dans son attitude un peu gauche et gourmée : il est engoncé et tant soit peu gêné par son beau manteau de cérémonie, mais il se redresse afin de rester calme, pieux et timide, comme il convient à l'homme qui se présente aux Dieux; et son bon regard loyal exprime toute sa confiance en la justice sincère de la requête qu'il adresse à la divinité.

Une gentille hydriophore fait face à ce bon homme; elle est toute bariolée de couleurs éclatantes et présente le même aspect d'honnêteté fruste et naïve, avec ses lourdes nattes tombantes, ses vêtements de fête qui lui font la taille carrée, et aussi ce même sourire naïf, — le sourire doux et confiant de l'horifique Typhon, — qui fleurit aux yeux et aux lèvres des monstres et des femmes...

De toutes les femmes, — car voici la Salle des Femmes; une salle entière au centre de laquelle je viens m'asseoir sur un divan de crin. Debout, dans des cages de verre, elles sont là une dizaine, de tailles variées et de blessures diverses, avec leurs riches parures, leurs modèles exquis, leurs corps amoureuxment taillés par des mains expertes en la connaissance des belles formes. Se regardant les unes les autres en une impressionnante assemblée, elles se dressent pieds joints, la main gauche relevant le pan du vêtement bariolé, la droite tendant l'offrande à la déesse. Identiques d'attitude, différentes d'expression, un fin sourire au coin des lèvres, une lueur malicieuse et pudique au fond de leurs prunelles peintes, elles vivent vraiment, et leurs poitrines palpitent quoiqu'elles paraissent figures de rêve plutôt que statues de marbre. La brutalité perse, de la hache, du cimeterre et de la masse a mutilé leurs corps délicats; le temps a usé leurs riches couleurs, transformé les bleus en des verts étranges, atténué la pourpre de leurs lèvres, l'ocre roux de leurs cheveux et les ornements éclatants de leurs robes de fête... Elles vivent, et ces taches rouges que je vois, de-ci, de-là, c'est le sang de leurs veines qui coule depuis vingt-cinq siècles.

Oui, je sais, de savants archéologues ont disserté à perte de graves traités sur ces belles personnes; ils ont entassé des mots qui ne signifient pas grand'chose; ils ont disséqué ces pauvres blessées comme on dissèque une pièce anatomique... Mais toute cette gymnastique d'érudition comparée, malgré sa lourdeur, ne vaut que poids de plume devant ces divines créatures de qui le sourire, aussi mystérieux que celui de Joconde, semble railler ce massif appareil de haute science. Les balances de précision dont usent les doctes ne pèsent point l'impondérable; — or c'est l'impondérable qui compte seul ici. Le reste est affaire de dictionnaires, — nourriture indigeste dont il faut user modérément comme gâteaux de plomb, et quand besoin urgent en est seulement.

Une seule chose, vraiment, importe : pour célébrer leur Athéna, leur vierge armée, maîtresse de raison pure, les Athéniens primitifs avaient trouvé la grâce souveraine de ces femmes. Et cette assemblée est belle, parce qu'elle est belle : tout le reste demeure verbiage.

Parées et majestueuses, dans ce grand silence, ces femmes poursuivent leur vie, et cette vie est un rêve. Jadis de pieux Athéniens les dressèrent aux pieds de leur Déesse, afin que, adoratrices, nuit et jour, elles fissent en leur nom le sacrifice et la prière : fidèles à ce devoir, depuis vingt-cinq siècles elles l'accomplissent. La guerre, la ruine, le massacre, la nuit du sépulcre, l'oubli, les religions nouvelles, ont passé sur elles : revenues au jour parmi nous, sereines et calmes elles continuent la prière d'autrefois, comme malgré les mutilations perses elles la continuaient dans la terre athénienne. Et lorsqu'on les regarde bien, en leurs fixes yeux de pierre, on voit couler le flot mouvant des souvenirs, souvenirs des clairs levers d'aurore sur l'Acropole en fête, souvenirs des majestueuses processions aux grandes fêtes, souvenir de la splendeur idéale des merveilleuses nuits étoilées sous l'étincelant ciel d'Attique, souvenir du service d'honneur qu'elles montaient autour de la Déesse-Vierge, debout dans son sanctuaire



Photo « Alinari ».

ACROPOLE D'ATHÈNES : Un fin sourire au coin des lèvres, une lueur malicieuse et pudique au fond de leurs prunelles peintes, elles vivent vraiment. La brutalité perse, de la hache, du cimeterre et de la masse a mutilé leurs corps délicats ; le temps a usé leurs riches couleurs, transformé les bleus en des verts étranges, atténué la pourpre de leurs lèvres, l'ocre roux de leurs cheveux et les ornements éclatants de leurs robes de fête (p. 89).

premier bien gardé par les replis des serpents et des monstres. Mais, par moment, en ces yeux rieurs, monte une angoisse : tandis qu'au milieu de ce cercle charmant danse la gaie vision des jours de joie et de fête, voici qu'apparaît le terrible fantôme de la journée maudite, de la journée fatale où, contre la ville d'Athéna, fer et flamme au poing, se rua la horde de Xerxès. Et, dans l'ombre qui grandit, c'est cette vision-là qui les étreint, les effare, les épouvante, comme si soudain allait revenir cette heure de tortures, cette heure de sang et de carnage, cette apothéose d'incendie et de massacre où s'abîma la primitive Acropole d'Athènes...

Si je disais que je trouve cette assemblée plus poignante que le roc même de l'Acropole et que la ruine auguste de Phidias!... Oui, j'oserais le dire parce que le roc, c'est l'autel offert par la nature tout taillé, parce que Erechthéion, malgré ses six filles splendides, Parthénon, Victoire Aptère, c'est justement de la ruine trop propre, trop nettoyée, — et que celles-ci, au contraire, tout éclaboussées de sang, sont la vie même... Un peu de silence, un peu de mystère : et je sens que ces jeunes filles, que ces jeunes femmes dont les corps palpitent sous le lin et la soie, vont briser cette froideur factice du marbre, vont descendre de leurs socles, parler, rire, prier, marcher, se cacher peut-être en souvenir des Perses maudits, cependant que des salles voisines monte le froissement des anneaux que Typhon et Triton tordent aux frontons de leurs temples brisés, et que les grands serpents d'azur déploient et reploient leurs corps visqueux en longs enlacements parmi d'éternels sifflements de colère...

Hélas ! c'est vrai, j'ai bien entendu quelque bruit ; mais ce bruit est celui que mène au dallage le clapotis de hauts talons féminins, ce bruit est celui que fait aux voûtes le caquetage pressé d'alertes voix

féminines... Ma solitude est envahie : ce sont les quatre Parisiennes, qui viennent, froufrouantes et ravies, se comparer aux Athéniennes de marbre peint, après s'être comparées aux vierges de l'Erechthéion!...

Et je fuis à nouveau, cependant que, dans le cadre des portes, aux silhouettes charmantes des Françaises s'ajoutent presque aussitôt celles des marins italiens et de la cohorte anglaise...

Je ne puis admettre avec mes belles rêveuses que le tête-à-tête dans le silence... Un dernier regard échangé avec elles et je les laisse, tandis que leur sourire moqueur souligne déjà quelques sottises que leur grâce inspire en trois langues différentes...

Par les cinq à six marches, je remonte au jour, sur l'Acropole.

Et je retiens mal une exclamation.

Le plateau est noir de monde... une invasion.

Car par les portes des Propylées un flot monte, comme il s'en voit aux portes d'exposition, les jours de vernissage.

Je regarde, horrifié...; mes yeux font le tour du plateau, gagnent machinalement au loin la ligne d'horizon, et soudain je comprends.

C'est vrai, j'avais oublié.... Là-bas, devant Phalère, cette silhouette, c'est un navire de croisière, un bâtiment américain *Le Celtic* qui « fait la Grèce » ayant à bord 800 touristes; il est arrivé, ce midi, sur rade... On m'avait prévenu; et ceci, c'est la visite avec explications!...

Je gagne le rebord du rempart : au bas des Propylées, deux cents voitures sont là arrêtées ou arrivantes. De ces deux cents voitures, sortent les huit cents Américains qui montent en rang par sept ou huit de front, tous mélangés, vieux, jeunes, hommes, femmes, enfants, séparés en petits pelotons; à la tête de chaque peloton, un guide, avec un petit drapeau américain; et chaque touriste au veston, au corsage porte un drapeau américain épinglé.

Et tout ce monde-là grimpe en ordre, sans prononcer une syllabe. Une foule française parlerait; eux, ne disent pas un mot. On n'entend



ATHÈNES : D'énormes nuages noirs, qui roulent en masses épaisses, se chassent les uns les autres, se pressent, se bousculent et sous l'adroit modelage du vent du nord construisent une prodigieuse architecture céleste aux parements jaunâtres, tandis que devant le mont Hymette se tire un large et épais rideau de vapeurs (p. 94).

que le piétinement régulier des semelles battant les marches de marbre, un immense piétinement, sonore et bref tout ensemble, comme en ferait entendre un régiment montant à l'assaut. C'est un fleuve humain qui grimpe en silence... Essayer de descendre ? Inutile : pas un d'eux ne s'arrêterait, ni ne s'effacerait pour un empire...

Et, à chaque minute, un rang nouveau rejoint les rangs déjà alignés sur le roc.

A peine arrivé, chacun tire du petit sac en bandoulière l'appareil photographique et se met en batterie, à droite, à gauche, devant, derrière... clac ! clac ! clac ! — on dirait mille cigognes claquant du bec — ; chacun se précipite sur les touffes d'asphodèles qui poussent dans les creux et les arrache à poignées : souvenirs.

Mais, bientôt, un commandement passe ; chaque guide aligne chaque peloton, de manière à former un demi-cercle large en face du Parthénon, et, quand ce demi-cercle est bien et régulièrement dessiné, le chef des guides escalade prestement les trois degrés de la façade ouest, se plante fort exactement au milieu des huit colonnes du péristyle, quatre à sa droite, quatre à sa gauche, et d'une voix perchée qui part et monte comme une fusée, il commence :

« — The Acropolis is the largest and the beautiful... »

Les Propylées étaient dégagées : j'en ai profité pour reculer hors de portée de cette explication. Mais, me retournant encore une fois avant de descendre, je suis resté sur place, immobilisé par la surprise.

Cette invasion a-t-elle excité la colère de la Déesse Vierge ?

Oui, certainement, car, durant que je ne regardais point le ciel, un prodige éclatant s'est manifesté. Ce ciel jusqu'alors d'une si merveilleuse pureté il n'y a pas une demi-heure, se couvre maintenant de nuages ; sous le souffle accru et aigri soudain, d'énormes et menaçants nuages noirs, qui roulent en masses épaisses, se chassent les uns les autres, se pressent, se bousculent et, sous l'adroit modelage du vent

du nord, construisent une prodigieuse architecture céleste aux parements jaunâtres, tandis que devant le mont Hymette se tire un large et épais rideau de vapeurs.

En dix minutes, cette masse noire a envahi tout le Nord, tout l'Est; une houle de nuées déferle contre le soleil et l'engloutit, puis se rabat sur l'Ouest comme un brisant. Et une lueur s'enflamme au fond du ciel, un immense éclair qui dessine une oblique de feu là-bas vers le mont Pentélique, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre furieux qui roule, gronde, se répercute. A ce signal, une pluie torrentielle, une pluie folle, un déluge s'abat sur la campagne, sur Athènes, sur l'Acropole... Les huit cents Américains tourbillonnent, partent en déroute de tous côtés, se cachent, se logent, se terrent, disparaissent tant bien que mal... : sur ce roc nu, au milieu de ces colonnes, les abris sont rares, sauf le musée... Et la pluie roule en nappes, pluie d'orage qui fouette de biais, rugit, bondit et rebondit.... J'ai pu me glisser dans une cachette commode où je suis à l'abri et de laquelle je contemple le spectacle étrange de cette Acropole ruisselante, vidée par l'orage qui semble l'inonder d'une eau lustrale inépuisable...

Cela dure une bonne heure et même un peu davantage, pendant laquelle la colère de la Déesse balaie le roc, fouette la pierre nue, soufflette les ruines de pluie comme pour les purifier..

Puis l'édifice des nuées s'écroule sur lui-même ainsi qu'un château de cartes, se disloque, se disperse, s'effiloche... Et le soleil reparaît, plus bas vers l'ouest, venant jouer en caresses avec les gouttes d'eau qui coulent sur les marbres et brillent en mille feux de diamants.

De leurs gîtes, les Américains surgissent subitement tous ensemble, de tous les côtés à la fois, et la conférence reprend, car ils n'ont pas compris le prodige...

J'ai continué ma descente et, grimpant ensuite de l'autre côté, à la tribune de la Pnyx taillée dans la roche, j'ai attendu le départ, j'ai



ATHÈNES : Les six graves Athéniennes de marbre qui portent le dais de l'Erechthéion (p. 83).



ATHÈNES : Dans le soir venant il est splendide ce roc, si simple, si fort avec le dentèlement de sa couronne de ruines écrêtées (p. 95).

vu descendre la fourmilière, j'ai vu les huit cents Américains remonter dans leurs deux cents voitures, et ce cortège partir au grand trot par la route de Denys l'Aréopagite vers Athènes...

Je suis de nouveau seul avec l'Acropole délivrée.

Avec l'Acropole dont la Déesse a su se faire voir juste aux lieux et aux moments que je ne la cherchais plus : — dans ce cercle de femmes plus belles qu'une assemblée d'immortelles sous la garde de leurs monstres puissants et bons ; — et puis aussi, ensuite, dans le coup de fureur qui a soudain dégagé le roc de toute cette foule banale errante à sa surface...

Dans le soir venant, rapide, il est splendide ce roc, si simple, si fort avec le dentèlement de sa couronne de ruines écrêtées.

Le dos tourné à la mer sur laquelle bleuit la tache d'Égine et du Péloponnèse, le dos tourné au jour qui baisse, tandis que le soleil descend dans l'ouest parmi les nuages qui lui font une gloire, je contemple le jeu dernier des rayons sur l'âpre pyramide. C'est un jet de lumière dorée qui la frappe à plein, l'enveloppe, la baigne sous une caresse oblique devenant peu à peu horizontale... Sur les à-plats, des ors agonisent ; dans les creux des roux se foncent ; à droite et à gauche, des violets se creusent et des mauves s'étalent.

Puis l'or liquide se nuance de rais de cuivre et bientôt passe à la teinte pourprée... Un coup d'œil derrière moi : le soleil a touché l'horizon du Péloponnèse, ligne de cobalt profond maintenant... Il semble hésiter : enfin roulant sur lui-même, il coule à pic et disparaît... Je me retourne un peu ébloui : l'Acropole, ainsi qu'un grand autel dressé devant moi ruisselle de pourpre comme si mille victimes venaient d'y être égorgées et l'inondaient de tout le sang de leurs veines...

Et dans la lumière verdâtre qui noie les lointains, ce sang peu à peu devient noir...

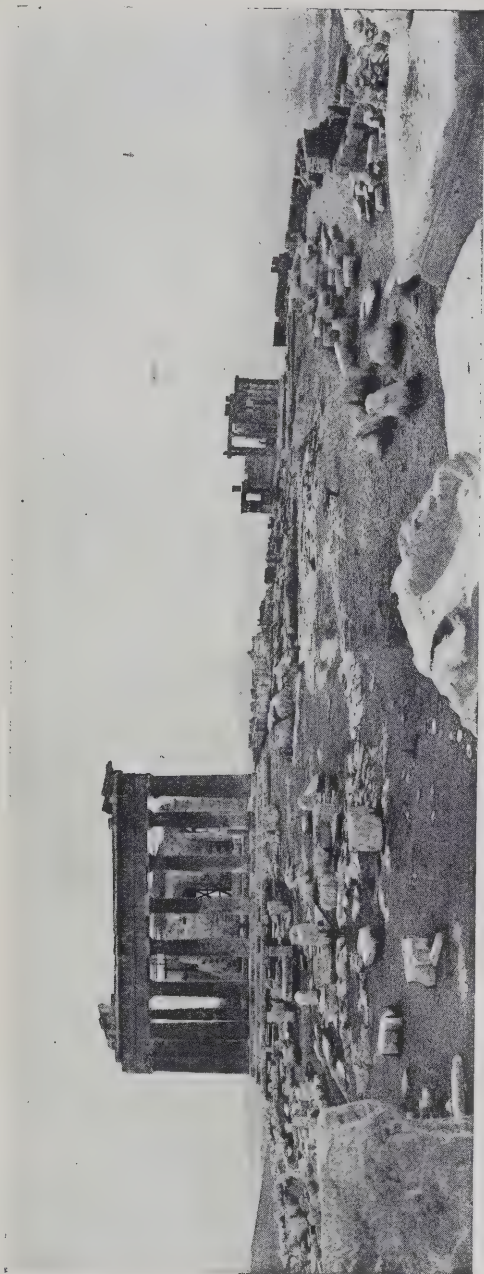
Quelques minutes encore : le ciel fonce ; plusieurs étoiles se piquent

dans l'est; une douceur tombe sur la campagne, le vent s'arrête, des parfums un peu rudes traînent dans la fraîcheur...

Tout s'assombrit encore par degrés, comme si de la cendre légère pleuvait dans l'air.

Enfin tout se fixe pour la célébration solennelle du sommeil de la terre.

Et bientôt, découpant ses rudes profils sur le lointain léger du mont Hymette doré par les derniers reflets du rapide crépuscule, l'Acropole solitaire et déserte, plus tragique maintenant sous la nuit commençante, dresse sous le ciel clair sa prière infinie...



ATHÈNES : L'Acropole solitaire et déserte, plus tragique maintenant
dans la nuit commençante, dresse sous le ciel clair sa prière infinie (p. 96).

ATHÉNA DANS LA SÉCHERESSE DE SUNIUM

C'EST très curieux vraiment cette plaine de l'Attique : un panorama sec, aride, cultivé par endroits seulement, et dans ces endroits-là la terre est rouge comme sanglante, creusée en longs sillons profonds et réguliers qui contiennent des pieds de vigne par séries, des oliviers, pas très serrés les uns contre les autres, avec leur feuillage au vert décoloré et leurs petites feuilles menues. Partout où se montre une élévation quelconque, la terre crève, comme s'il n'y en avait pas assez; elle s'interrompt et le caillou se montre, tantôt tout sec, tantôt, au contraire, velu d'une espèce de mousse rude.

Comme cadre, de hautes et sévères montagnes nues avec de larges croupes arrondies, nues aussi, et peintes d'une nuance verte et grise qui provient du mélange de la brousse et de la pierre.

Le train fait un tour immense, et lent, très lent, il laisse le Parnès à gauche, longe le pied du Pentélique qui porte en plein flanc à quatre ou cinq endroits, de larges blessures d'un blanc éclatant, — les carrières de marbre d'autrefois vidées, exsangues... Tous les monuments de l'Acropole sont sortis de ces grands trous blafards qui creusent comme des chancres le ventre du mont abandonné.

Entre Pentélique et Hymette voici une gorge; et le train dessine une série de crochets, de tournants; il passe entre de petits pâturages maigres avec des moutons épars et aussi des maisons basses qui semblent des cahutes de la préhistoire.

Enfin la voie tourne, monte, vire, et des noms chantants se succèdent : Khalandri, Liopési, Koropi, Markopoulo.. Le train en soufflant

monte toujours : Kalyvia, Kératéa, au milieu d'une petite plaine... Des détours, encore des détours... Et enfin Daskalio. Ici commence la région des minerais du mont Laurium, et nous avançons parmi des amoncellements de scories, des cheminées qui fument, un paysage encrassé de poussière non plus blanche comme en Attique, mais gris de plomb. Car c'est ici le pays du plomb.

Il ressemble étonnamment à la Sicile des soufrières comme aspect; seulement la couleur est autre : au lieu que là-bas tout est de ce jaune clair sale particulier au soufre, ici tout est de la teinte terne spéciale au plomb. Et puis alors que là-bas la senteur du soufre prend à la gorge, ici, au contraire le vent ne promène nulle odeur. L'impression est à la fois semblable et différente, triste aussi comme celle du centre sicilien, mais d'une tristesse autre...

Et à travers cette tristesse nous atteignons Ergastiria, un pays de cheminées, de petites maisons basses et misérables, où tout a la couleur du plomb, la terre, les murs, les maisons, les quais, et même les bateaux et la mer sur laquelle la seule note blanche est celle que donne un petit croiseur grec mouillé à l'entrée du port. L'impression est encore accentuée par le ciel qui, justement à l'instant que nous mettons pied à terre, roule de gros nuages bas, gris et lourds, dont les rebords blancs répondent aux moutons blancs parsemant la mer toute noire... Oui, vraiment le pays du plomb...

Mais nous avons à peine le temps de regarder, car des cochers se jettent sur nous : comme ils sont trois et que nous avons besoin d'une seule voiture pour gagner le temple de Sunium, nous mettons nos précieuses personnes aux enchères... descendantes, forme assez nouvelle de voyage. Le premier dit : « 25 drachmes ! » ; le second : « 23 drachmes », et le troisième : « 20 drachmes » ! Alors cela se suit régulièrement avec accompagnement de quelques aménités entre les enchérisseurs à rebours : 18 ! 17 ! 15 ! 14 ! 13 ! et enfin 10 drachmes !... A dix drachmes on s'arrête parce que cela ne peut raisonnablement

pas aller plus bas : il y a sept kilomètres à faire par un chemin impossible, « et autant pour revenir » nous fait remarquer le cocher vainqueur du tournoi.

Sur quoi, nous partons. Ah ! quel trajet ! Une voiture impossible traînée par des chevaux squelettiques, et pour toute route une piste à travers brousse et cailloux. Je suis sûr que pas un instant la pauvre carriole n'est demeurée horizontale sur ses quatre roues. Nous marchons au pas, cramponnés à la caisse du véhicule qui n'a quitté brutalement l'angle de 45° à droite que pour prendre plus brutalement encore l'angle de 45° à gauche... Seulement le paysage compense les cahots.

Un paysage pelé, râpé, dénudé à souhait. De loin en loin un pauvre petit arbre, haut d'un mètre et tordu par le vent de mer, une brousse roussie et, à chaque détour de la falaise proche, des criques remplies de barques. De tous les côtés de cette côte découpée en mille pointes et mille anses, la mer. A l'horizon, des îles par douzaines. Et enfin, après une heure un quart de cette marche de tangage et de roulis, un haut cap qui se dresse devant nous en un suprême raidillon, et sur le dernier escarpement quelques colonnes blanches se détachant sur la mer noire et le ciel noir.

Le temple est en ruine au haut du promontoire...

Les chevaux s'arrêtent rendus et baissent la tête en soufflant : ils n'iront pas là-haut, les pauvres malheureux. Et c'est à pied en escaladant des débris de rempart que nous grimpons jusqu'à cette plate-forme où, en avant-garde, toujours casque en tête et lance au poing, face à cette mer que conquéraient ses fils, Athéna la Guerrière surveillait à la fois les flots jusqu'à l'horizon, les mines d'argent et de plomb creusées à ses pieds, et la cité glorieuse là-bas dans son repli de plaine.

Car c'est bien un poste de guette que celui-là.

Une vue merveilleuse, une vue splendide : des îles partout semées dans cette mer, le Péloponnèse à l'horizon, de tous côtés des rochers tourmentés, des criques, des bateaux... voilà ce qu'on découvre quand on est appuyé à l'une des neuf colonnes du temple, neuf colonnes étranges d'ailleurs. Alors qu'en ce pays tout le marbre taillé est patiné d'un délicat jaune clair et léger, doré en même temps, ces colonnes-ci sont blanches. D'un blanc éclatant, d'un blanc cru que je trouve gênant. Par terre un écroulement confus de ce même marbre blanc, des architraves en morceaux, des bouts, des fragments, des débris et de la poussière même. Tout cela est rongé, délité, creusé par le vent de mer en une série de couches concentriques plus ou moins entamées, tout à fait comme les couches des coquilles d'huîtres : c'est extrêmement curieux.

Ce qui est moins curieux, ce sont les centaines d'inscriptions qui couvrent ces malheureuses colonnes et leurs marches : je relève des dates creusées au canif dans le marbre, certaines fort anciennes : 1814, 1815, 1823... Ce stupide vandalisme est aussi vieux que l'humanité, hélas!...

Une sensation inattendue : ce coin ressemble à la Bretagne surtout avec cette combinaison de soleil et de nuages, avec cette mer toute frisée et de plusieurs couleurs comme on l'a dans l'Iroise.

Tout ce pays d'ailleurs est tragique, avec ses lignes simples, sa couleur, son allure générale.

C'est une terre dure, rébarbative, austère, une terre qui porte encore sur elle, sur ses rocs nus, sur ses amas de scories, dans les lignes sombres de sa face ridée l'empreinte farouche d'autrefois, du temps où la riche, la victorieuse, la belle Athènes tenait courbé sur cette glèbe terrible un troupeau d'esclaves acharnés au labeur. Fers aux pieds pour la plupart, traînant la chaîne parce qu'ils étaient les pires des esclaves athéniens, les plus rebelles, les plus insoumis, ceux que

domptait mal la courbache maniée sans pitié, ces hommes condamnés aux mines et traités en forçats, fouillaient, retournaient, violentaient cette montagne du Ripari, cherchant pour l'Athènes de Phidias « la source d'argent, trésor que fournit la terre », suivant le dire élégant de Sophocle. Par des puits, par des galeries malsaines, ces gens trouaient et taraudaient le sol, suivant, perdant, retrouvant les filons de plomb argentifère qui s'y déroberent en gîtes irréguliers. Et des fours, jour et nuit allumés, cuisaient leur récolte, la fondaient en lingots desquels le Trésor attique tirait ensuite par milliers ces belles drachmes d'argent épaisses et grasses où la chouette aux yeux ronds marquait de sa figure de proie le revers, tandis qu'à la face, la Déesse casquée, de profil, avec son menton volontaire, sa bouche mince et son œil long fendu, ciselait son sourire inquiétant.

Elle est lugubre à parcourir ainsi du regard cette manière de Sibérie de l'Athènes ancienne avec ses monceaux de scories dressés dans sa peu saine atmosphère. Et ce grand temple si blanc, si froid, si sec, semble une espèce de squelette décharné, veillant sur le pays de la souffrance, du labeur et de la mort...

L'impression s'accroît, se fait plus forte, plus âpre lorsque, à bord d'une barque qui franchit d'un coup de reins le ressac de la crique, nous partons, rentrant à Athènes par mer. Sous sa haute voile, l'embarcation s'incline, appuie sa joue sur l'eau toujours noire reflétant le ciel plus sombre, et nous laissons derrière nous un long sillage d'argent.

Noir et blanc, — plomb et argent, — les deux notes sont ici seules et tranchées, — si différentes du reste de cette Grèce bleue et rousse.

On dirait d'un pays autre, d'une terre frappée de quelque malédiction.

Le ciel s'est mis d'accord avec la côte, la mer reproduit le ciel : eau foncée, ni verte comme l'Océan, ni bleue comme la Méditerranée, mais d'une sorte de teinte neutre et opaque avec l'ourlet mobile et fuyant

de ses petits brisants blancs tout courts et tout brefs qui se lèvent, tombent, se cassent en une sèche rage aigre...

Cette mer tout au long des criques et des pointes est garnie d'une dentelle blanche allant et venant par ondulations, la même dentelle dans laquelle ces délicieux poètes que furent les marins grecs voyaient courir Thétis aux pieds d'argent...

La côte monte et descend, se découpe, se creuse, s'avance, tout âpre et revêche : taillée en dents de scie elle déchire par mille couteaux de roche le flanc des houles crêtées d'écume. Derrière la côte, le pays ondule entre le cap Colonnes et le port de Daskalio, tout sombre et rude, et triste.

Or, dominant terre et mer, sur leur promontoire les neuf colonnes blafardes dressent un fantôme spectral...

Grand largue sous le vent qui siffle, notre barque file vers le Pirée en longeant tout le littoral nord du golfe Saronique, — vers le Pirée : c'est-à-dire vers Athènes, vers l'Acropole, vers la lumière, la grâce, la beauté, le soleil, — vers le visage souriant d'Athènes, qui ici, loin des visiteurs ordinaires, à l'écart des regards trop curieux, des réceptions mondaines, de la vie artistique, montre son profil sévère de maîtresse dure, obéie, de maîtresse sans pitié ni remords, commandant son peuple d'esclaves sur lesquels plane, malgré la ruine et l'usure du temps, le grand anathème du haut temple blanc sur le promontoire desséché...

DEUXIÈME PARTIE

LES HÉROS

I

LE SOLEIL DE STYMPHALE

.....
Enfin le Soleil vit, à travers ces nuées,
Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu...

Au plus haut du ciel bleu, il est là le soleil, comme il était là à l'heure prodigieuse de cet autrefois mystérieux où, debout sur cette même « berge fangeuse », au milieu de roseaux tout pareils, l' « Archer superbe » achevait de nettoyer à coups de flèches ce même « ciel bleu » alors empuanti de rapaces.

Oui, tout est là, et rien n'a changé, — ou du moins si peu changé!

Car le lac s'étend ici et, s'il n'est plus « lugubre », si ses eaux ne clapotent plus comme, par la vertu de leur âme enthousiaste, l'ont vu Hérédia et Gustave Moreau, c'est que, justement, Hercule a purgé de ses affreux occupants la vallée merveilleuse où dort, douce et brillante, la nappe d'eau de Stymphele.

Tout à l'heure, quand au dernier détour de la sente qui vient de Vasiliko, l'antique Sicyone, un village jaune sur une motte de terre

jaune, je suis arrivé à la lèvre dernière d'une lande assez rase au bord d'un immense cirque vert, mon guide s'est retourné et, arrêtant son cheval, la main tendue, il a dit :

— Stympalos !

L'apparition ainsi est brusque, saisissante au sortir de notre longue traversée de montagnes pelées, de cols dénudés, sous un soleil de feu, avec nos chevaux trébuchants sur les cailloux et péniblement abreuvés au passage par une petite citerne amaigrie au fond de laquelle dormaient quelques seaux d'eau tiède...

Sur ce rebord de montagne, je m'arrête, ravi.

Sous nos pieds, une longue vallée creuse, cernée par une crête ovale de pics chauves, de pitons dénudés dont les flancs dévalent en pente raide vers un centre commun. Et le centre est cette vallée riche, verdoyante et calme, avec sa large nappe d'eau, — une oasis au creux profond d'une chaîne désertique.

Stymphale, où combattit Hércule.

Oui, j'ai eu cette idée, — un peu bien romantique peut-être, mais au vrai ces Grecs anciens étaient des romantiques, et il faut les voir, les comprendre, les aimer en romantiques, — j'ai eu cette idée qu'après avoir fait le pèlerinage des Sanctuaires, il fallait faire le voyage des Travaux d'Hercule.

C'est-à-dire passer aux lieux principaux où le Héros, tombeur de monstres et nettoyeur de repaires, avait promené sa fantaisie aventurière.

Les Dieux, que la Grèce antique vit si nettement errer, jouer, se combattre ou s'aimer dans le ciel battu d'orages, dans le soleil qui brille, dans le vent qui passe, dans la terre qui tremble ou dans la mer qui gronde, sont certes émouvants. Mais chaque fois que leur existence

traverse une crise, on est trop sûr qu'ils en sortiront vainqueurs, puisqu'ils sont les Dieux. Ils triomphent en se jouant, par un signe des sourcils, par un revers de la main. Au fond, les Dieux grecs ne se sont jamais donné un mal véritable que contre les Géants : et ce jour-là, ils ont eu peur, et l'ont laissé voir. Aussi depuis lors ont-ils, en toute occasion, pris leurs précautions... Au lieu qu'Hercule fut, pour commencer, un homme. Il peina, souffrit male mort et ne fut dieu que plus tard, par récompense, et après avoir vingt fois gagné sa divinité. Il fut même dieu malgré que quelques Dieux de naissance, vexés et jaloux en bons Dieux grecs, ne le voulussent point. Et ainsi Hercule est une manière de parvenu héroïque, un paladin, un pourfendeur qui a de rudes qualités, pas mal de défauts, la main lourde, beaucoup de chance, — un chevalier errant qui a réussi et de qui la belle aventure, bien des siècles après, aura pour contre-partie celle de l'illustre hidalgo Don Quichotte de la Manche...

Les Grecs aimèrent du fond de leur cœur cet Hercule qui avait délivré le reste des hommes d'un certain nombre de terreurs par quoi le pauvre peuple s'était vu tympanisé et foulé aux heures troubles des origines.

Pour l'aimer comme eux, il faut le connaître. Où le rencontrer aujourd'hui? sinon aux lieux où il passa, l'arc au flanc, la massue à l'épaule, ébranlant la terre de son pas solide, regardant les êtres et les choses de ce clair regard dont Gustave Moreau a retrouvé l'eau pure dans les bleus ardents de sa palette.

Et c'est pourquoi sur une carte de Grèce étalée toute large, j'ai cherché du doigt la route qu'il a marquée, le Héros; — et j'ai piqué quelques noms au passage : la chaîne de l'Erymanthe où il força le sanglier, Stymphale où il dispersa les oiseaux au bec et aux ongles d'airain, Némée où il étouffa le lion, Lerne, où il abattit l'hydre...

J'ai voulu passer par ces lieux, contempler les paysages qui virent l'héroïque randonnée...

J'ai tenté de trouver sur les pistes des monts et dans le gravier des gorges la marque légère des pieds fourchus d'airain dont le galop inlassé, toute une année durant, entraîna le chasseur derrière la biche aux cornes d'or venue tomber haletante en dernières foulées aux revers du mont Cérynée.

J'ai longé l'Érymanthe et ses sommets sauvages au milieu desquels le solitaire énorme entraîna le Héros jusqu'à la minute que la brute dut plier devant l'homme.

Et me voici sur la crête qui domine Stymphale.

Par un sentier qui serpente en une longue dégringolade au flanc de la montagne, nous descendons en file à pied, tenant nos chevaux par la bride, ayant la pente lisse au ras de la sente, une pente qui peu à peu, à mesure que nous approchons du fond, se feutre d'herbe. Il faut une demi-heure pour arriver au bas.

Alors en selle de nouveau, et nous voilà partis, allant droit au lac, traversant lentement la vallée dans toute sa longueur, franchissant de-ci de-là des rigoles creusées de main d'homme et bien entretenues, dans lesquelles court une eau fraîche que hument nos chevaux, contournant des champs d'un maïs qui nous monte jusqu'à la ceinture.

Autrefois, le lac s'étendait plus avant dans les terres toutes marécageuses : on a repoussé le lac, et de cette terre grasse on a fait des prés verts où l'eau ruisselle et féconde... Hercule serait-il ici tout simplement l'ingénieur légendaire qui sur le monstre Boue et sur les bêtes Miasmes a conquis les premiers champs et vaincu la première fièvre ?

Il se pourrait...

Mais voici l'Acropole, ou du moins un rocher noirâtre qui émerge de la plaine verte et s'étale comme le dos d'un animal préhistorique.

Laissant au bas du creux les chevaux, qui s'en donnent aussitôt à cœur-joie, à table dans l'herbe et dans l'eau, nous grimpons ce roc qui porta jadis la ville ou ses sanctuaires aujourd'hui disparus.

De là-haut, — quelques mètres, — le spectacle change. Autour de nous, la plaine verte qui ondule à la brise; de-ci de-là une hutte, un troupeau; tout en rond le cirque, vert aussi, des montagnes aux têtes nues, et à nos pieds ce qui reste du lac, miroir éblouissant sous le soleil.

Tout d'abord un grand silence, un calme absolu dans la lourde chaleur.

Puis quelque part, dans les roseaux un coup de feu... un second; d'un autre bouquet de plantes aquatiques, un troisième coup part : et les échos aussitôt de rouler interminablement, mais tout de suite couverts par les mille clameurs d'oiseaux qui soudain s'élèvent en foule avec un grand bruit soyeux d'ailes battant l'air, — les oiseaux de Stymphale !

Et des roseaux émergent les tireurs, deux bergers à l'affût qui crient, s'interpellent, nous montrent l'un à l'autre, tandis que dans la plaine un galop roule, un petit galop court, ramassé, celui d'un poney qui porte sur son dos un vieillard à grande barbe blanche, fusil en travers de la selle et drapé dans le manteau à trois pièces en poil de chèvre des pasteurs du Péloponnèse. Et en même temps, des huttes, des cultures surgissent d'autres hommes armés que nous n'avions pas vus en arrivant, une trentaine, qui tous d'un même mouvement, comme les deux chasseurs et comme le cavalier, viennent droit à notre rocher, fusils brillants au soleil...

Dix minutes après, il y a concile solennel et réception officielle sur le rocher noirâtre. Le vieux à manteau est le chef de la population de Stymphale accourue avec lui à la vue des voyageurs; et, après quelques questions, de forme aussi vieille que l'Orient, qui semblent tirées du voyage d'Ulysse et qui nous permettent d'échanger les renseigne-

ments d'usage sur nos personnes réciproques, nous sommes tous les meilleurs amis du monde.

Si bons amis que, de compagnie, nous nous installons sous une sorte d'abri fait de branchages et de grandes gerbes de maïs afin de déjeuner ensemble. J'étale nos provisions sur une couverture; le vieux, jambes croisées, s'assied en face de moi; le reste de la bande s'installe en rond avec tout un étalage de longs fusils, de pistolets, de grands coutelas aux ceintures, et le déjeuner marche bon train cependant que se succèdent des compliments qui ne manquent ni de saveur ni de pittoresque.

Mon vieux chef porte la parole. C'est lui qui me demande si « c'est aussi beau que dans ta patrie ici? », puis « si Paris est un bien grand village? »

Je réponds de mon mieux. De temps à autre, un des Stymphaliotes dit un mot, pose une question. Et nous échangeons des propos complimenteurs.

Sur un signe du vieux, un gamin se lève et, un ordre jeté, détail à fond de train, puis revient toujours courant, en serrant sur sa poitrine une outre, faite d'une peau de bouc, qui, cuir en dehors, poil en dedans, a vaguement gardé la forme de l'animal. Le vieux reçoit cette outre, cligne de l'œil vers moi d'un air gourmand, défait un lien : un glouglou secoue la peau de bouc, un parfum fort se répand : c'est le vin des hôtes, un résiné de derrière les fagots que l'on m'offre. Et dans mon gobelet, le vieux fait couler son petit krasi blanc, puis se verse rasade dans une coupe grossière qu'un des siens lui tend. Alors échange de cérémonies, politesses qui tiennent à la fois de l'antiquité et de la vie primitive, et nous buvons, fort graves, sous l'œil des autres, qui nous regardent...

Ce n'est pas mauvais au deuxième abord ce krasi qui sent la pierre à fusil et la résine dont est englué le poil à l'intérieur de l'outre. Mais le premier abord est bizarre évidemment. Seulement c'est frais, c'est



STYMPHALE : La plaine verte ondule à la brise ; tout autour le cirque, vert aussi, des montagnes aux têtes nues, et à nos pieds ce qui reste du lac, miroir éblouissant sous le soleil (p. 107).



STYMPHALE : Il y a réception officielle sur le rocher noirâtre (p. 107).

clair, et ma foi cela se laisse boire par la température qui pèse lourdement sur la plaine et le lac. Cela se laisse si bien boire que nous faisons maintenant tous honneur à l'outre, passant de main en main, et que la conversation devient moins compassée, plus générale, encore qu'à bâtons rompus bien entendu, et avec quelques quiproquos vite terminés par des éclats de rire.

Je passe là trois bonnes heures, les heures de la pleine rude chaleur; et, de mon abri en feuilles de maïs bien précieux vraiment, je prends quelques notes, un bout d'aquarelle, plusieurs photographies, — jusqu'à ce qu'enfin le guide qui a pendant ce temps, bu, mangé, gesticulé, bavardé tout son saoul, se lève et annonce le départ nécessaire.

Trois heures et demie, dit ma montre en effet; et il nous faut couvrir une rude étape si nous voulons atteindre ce soir le Khâni d'Hagios Georgios.

Sur quoi nous bouclons les sacs à provisions et à photographies, les couvertures, les selles sur le dos de nos bêtes un peu alanguies par la bonne chère, l'eau à discrétion, la chaleur. Un échange de poignées de main, des protestations d'amitié. A cheval... Et nous partons en file à nouveau, grimpant sous le dur soleil un raidillon âpre, pareil à celui de la descente du matin, afin de gagner la crête chauve qui nous domine.

C'est dur, cette montée; — c'est long et pénible.

Au-dessous de nous, la vallée peu à peu se creuse, toute verte, le lac brille. Nous arrivons enfin au sommet, et comme nos silhouettes se détachent sur le ciel, une mousquetade lointaine éclate : le salut de nos amis qui nous aperçoivent d'en bas et manifestent. Au bruit des roseaux, les bandes d'oiseaux sortent à nouveau, en tournoyant...

Tiens, au fait, c'est vrai : Stymphale, les oiseaux de Stymphale...

J'avais, une fois en bas, complètement oublié Hercule... ou plutôt

Hercule tant cherché n'était point ici, malgré le souvenir : un nom, un simple nom... Et rien, absolument rien pour évoquer la haute figure : aucun fantôme n'habite en ce lieu, aux bords de cette eau calme où se joue l'ardeur du soleil, et que sertit la gangue éclatante des riches prés verts tout treillissés de rigoles d'argent...

Serai-je plus heureux à Némée ?

LES GUÉRETS DE NÉMÉE

Au soir tombant, je suis arrivé au petit khani du village d'Hagios-Georgios : très modeste ce khani; heureusement j'ai avec moi un matériel de campement dont je n'hésite pas à user plutôt que de celui mis à ma disposition par le khanidji, et je passe une nuit supportable, sans plus.

Mais dès la prime aurore, j'ai sellé mon poney et suis parti à la recherche de ce qui peut bien rester de Némée.

Et tandis que mon cheval suit, en bête raisonnable de qui je n'ai guère qu'à admettre les inspirations personnelles, une piste qui serpente parmi les pierres, je reprends le sonnet de Hérédia :

Depuis que le Dompteur entra dans la forêt
 En suivant sur le sol la formidable empreinte,

 Surgit au bord des bois le grand fauve en arrêt.

Les vers, les beaux vers de pur cristal sonnent à miracle dans le calme silence du matin; ils sonnent en carillon vivant...

Je relève la tête. Je vois devant moi trois colonnes debout dans une calme et jolie vallée que domine la masse rousse et nue du Kora Kovouni.

Trois colonnes doriques hautes d'une dizaine de mètres avec un bout d'architrave et un morceau de triglyphe cassé : c'est tout.

Elles sont fort élégantes et sveltes ces colonnes un peu rousses de

ton : mais où j'attendais du grave, du majestueux au moins, du dramatique peut-être, je ne vois ici rien que du gracieux dans l'architecture et du paisible dans le paysage.

C'est un guéret aux teintes adoucies, aux contours aimables, aux colorations sans fracas ; et ce guéret est couvert de vignes fort belles, mais sans aucun caractère ni de grandeur ni de tragique.

Un lion ici ? un dompteur ? une formidable empreinte ?

Non, un fort tranquille paysage, dans un cadre un peu restreint, et la vie sereine des campagnes bien travaillées.

Si bien travaillées que, — comme je photographie le reste du temple, — quelques paysans s'approchent, me regardent, puis me parlent, et le plus hospitalièrement du monde m'offrent de magnifiques grappes de raisin, un superbe raisin blanc à forts grains un peu allongés que j'accepte et déguste avec le plus grand plaisir, tandis que nous causons fort amicalement culture et vignobles.

Et quand ayant quitté ces honnêtes vigneron, je reprends, — avec un paquet de grappes dorées devant moi, sur ma selle, — le chemin d'Hagios Georgios, je suis fort enchanté de mon excursion, mais aussi le plus déçu du monde, car dans ce cadre aimable et charmant, je n'ai pas une minute eu la moindre impression qu'un drame jadis ait pu se dérouler ici.

J'attendais une caverne, une forêt, des roches inquiétantes. Je voulais le « pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe ». J'espérais un paysage grave, une rude atmosphère, l'aspect désordonné que nous voulons aux lieux où s'est déroulée quelque effroyable histoire. Je trouve un vignoble somnolant dans la chaleur. Nul fantôme jamais ici ne saurait trouver place... Une fois encore la Nature a oublié.

Cette impression qui m'a échappé à Stymphale, qui ne m'est point apparue à Némée, est-ce à Lerne que je la trouverai ?



NÉMÉE : Trois colonnes debout, trois
colonnes doriques avec un bout d'architrave
et un morceau de triglyphe cassé (p. 111).

III

LE MARAIS DE LERNE

UN entassement de roseaux, de plantes d'eau, d'arbres verts, des éboulis de rochers, entre les pentes d'un col resserré que dominant des montagnes raides et nues; derrière moi la plaine d'Argolide étalée jusqu'aux monts de Corinthie; et devant moi calme et majestueuse la baie de Nauplie, avec son castro sur la hauteur, sa ville au pied, son port au creux, son château du bourreau, planté sur sa roche isolée en mer.

Je suis à Myli-Lerne.

Laissant mon cheval à la main de l'agoyate qui, aussitôt s'accroupit en roulant une cigarette, je mets pied à terre et je veux essayer d'aborder seul ce coin qui paraît sévère, triste et sauvage avec la teinte grise de ses roches tourmentées et le feuillage sombre de son taillis silencieux.

J'avance, suivant une piste mal indiquée.

Tout d'un coup, un aigre coup de sifflet déchire l'air à deux cents mètres sur ma droite; je sursaute, me retourne... L'abominable apparition! Au flanc du mont Pontinos, en contre-bas du petit château franc en ruines qui perche sur un éperon avancé, le long d'une voie invisible, un train! oui un chemin de fer, des wagons, une locomotive avec son panache de fumée! Et c'est cette locomotive qui, d'un éclat rauque, a rompu le silence pour annoncer qu'elle quitte la gare de Lerne. Une gare, simple halte d'ailleurs, mais une gare à Lerne! la gare de la voie qui, venant de Corinthe et passant par Argos, se dirige vers Tripolitza, passant forcément par ce défilé étranglé entre la mon-

tagne et la mer, seul accès unissant la plaine d'Argolide à la vallée d'Akhlado-Kambos.

Un instant je demeure immobile dans ma consternation... Je n'ai rien trouvé du souvenir des drames aux lieux qui ont gardé sinon leur sauvagerie, du moins la pureté de leur isolement... Comment trouverais-je ce souvenir aux lieux où la civilisation a fait passer l'un des plus commodes et des plus laids parmi ses engins ?

Mais déjà tout petit dans la vaste plaine, le train s'éloigne, file; son tintamarre de ferrailles diminue, s'évanouit en même temps que sa silhouette noire devient minuscule. Il disparaît vers Argos..

Le silence retombe dans le calme d'une nature immobile.

Je repars. Voici les premiers arbustes du verdoyant rideau. Je les longe, je les contourne. Un second rideau. Je le franchis.

Et une exclamation m'échappe.

Devant moi, dissimulées dans de la verdure, cachées à demi par des rochers, quelques maisons petites et basses, couleur de terre rousse, s'écrasent dans le sol et le taillis, faisant corps avec les contreforts tourmentés du mont qui percent un peu de toutes parts. Maisons si humbles, si au ras des cailloux et des troncs qu'on les voit à peine.

Entre ce fouillis sauvage et moi, dans un cirque de feuillage, s'étale une mare dans laquelle tombe une fontaine. Et au bord de cette mare, à contre d'une roche taraudée de trous, se tord un olivier à triple tronc et aux branches basses s'étendant au-dessus de la mare verte et morne.

Le soleil glisse de biais, éclaire un coin d'eau, un triangle de sable. Et dans le grand, le complet silence on entend un seul petit bruit, celui du filet de fontaine qui tombe parmi quelques cailloux et s'étale sur de la vase...

Cette eau qui dort est l'étang de Lerne, et cette eau qui coule est la fontaine Amymoné.

Ici vivait l'Hydre de Lerne.

Ici elle périt, ses sept têtes écrasées une à une par le massue d'Hercule et brûlées une à une par la torche d'Iolaos...

Et comme je reste là, immobile, le bruit de ma venue, — mes souliers cloutés faisant rouler des galets, — s'éteint. Le silence s'apaise de nouveau et m'enveloppe de toute sa solennité reconquise.

Un silence bizarre dans cet air frais, humide qui sent un peu fade, avec le relent de la vasière où sourdent de temps à autre des cloques.

Rien ne bouge que ces petites bulles fétides. Ni un souffle n'agite ces branches, ni une ride ne court dans cette eau. Pas une feuille d'arbre ne remue. Pas un chant d'oiseau ne filtre. L'immobilité partout.

Une basse très lointaine, très étouffée, par moments arrive comme à regret jusqu'ici : le bruit de la mer qui roule sur la grève derrière cette étrange futaie.

Je m'avance encore un peu; mais le son de mes pas est maintenant feutré par un tapis de plantes rares et grasses, sorte d'herbier demi-pourri, puis par le sol lui-même mou et pliant...

Et me voici à la roche tараudée, à l'olivier au triple tronc.

L'étrange coin, tout mystérieux, tout inquiétant.

La bête immonde était là, espèce de serpent géant échappé aux grandes convulsions de la nature primitive, bête d'eau, d'ombre et de boue, bête de proie et de guet, reptile lourd et puissant. Derrière cette petite fontaine qui égoutte, et traînant ses anneaux dans ces herbes, ces cailloux, ces vases, elle attendait. Il fallait bien passer par chez elle, qu'on vînt d'Argolide en Laconie, ou qu'on allât de Sparte à Mycènes. Entre le rampant abrupt du mont, et la grève de la mer, il existe tout juste ce chemin obligé, — si obligé que le chemin de fer y passe aujourd'hui qui fait ce même trajet. Et comme ici il y avait de l'eau, de l'ombre, — deux appâts délicieux pour les animaux et les gens en ce pays, — elle, la Bête, était sûre de son affût : il lui suffisait d'attendre pour avoir son banquet de chair servi chaque jour.

Elle attendait là, derrière, — dans ce coin.

Le rocher bas et troué, siège commode, les trois troncs de l'olivier, tente naturelle, semblaient mis tout exprès au bord de l'eau pour inviter au passage et retenir en offrant le calme et le repos.

Le repos éternel...

Piège qui demeure intact depuis les siècles écoulés.

Mais qui, du passé, a gardé une allure sinistre.

Ce roc, velouté de mousses un peu grasses, a mauvaise apparence; ces trois troncs au toucher sont étrangement doux, comme enduits d'une sorte de glu; et tout alentour, ce sable visqueux, cette vase molle fuient sous le pied comme s'ils le voulaient enliser, tandis que cette eau immobile oppose au regard une masse sombre qui ne laisse rien voir dans son épaisseur.

Tout cela est sournois, bas, tortueux. Ce n'est ni la vaste lumière de la vallée de Stympale, ni la grâce aimable des vignes de Némée : c'est un trébuchet obscur, dans un coin dangereux. A Stympale, entre la clarté du lac et la clarté du ciel volaient les oiseaux, rapaces, guerriers, terribles, mais ivres de lumière et rapinant hardiment, à grands vols et grands cris comme des oiseaux royaux. A Némée, parmi les champs, les ceps, les roches, le lion bondissait, bête noble, mugissante et griffante, batailleuse par goût de la bataille, montrant crocs et griffes avec grandes clameurs rauques. Ici à Lerne, c'était le glissement sourd, les anneaux qui roulent et déroulent, le ventre gras qui rampe, la queue qui ondule, les gueules venimeuses, les longues patiences de l'affût, le bain de vase, la tromperie, l'attaque douce et oblique.

Et la mare, et la fontaine, et l'olivier, et le roc et le sable ont gardé toutes les traces visqueuses de la Bête. Les replis froids ont trop longtemps pesé sur ces herbes : elles ne se sont pas relevées. Si ces troncs n'ont plus de nœuds, c'est qu'ils ont été polis par ces mêmes anneaux qui ont usé le rocher, tassé la vase et troublé pour jamais l'eau de la source.



LERNE : Dans un cirque de feuillage s'étale une mare dans laquelle tombe une fontaine; et au bord de cette mare, à contre d'une roche taraudée de trous, se tord un olivier à triple tronc et aux branches basses s'étendant au-dessus de la mare verte et morte (p. 114).

Ici fut le domaine de la Mort Froide.

Le Héros est venu, comme l'a vu Gustave Moreau, hardi, fier, riant. Le front haut, chevelure au vent, la massue en main, il est entré dans ce cercle de verdure, non pour se reposer, comme les pâles victimes dont les chairs mortes pourrissent de toutes parts. Mais il est entré dans le cercle sachant ce qu'il allait y trouver, ce qu'il venait y chercher; et la Bête étonnée, qui a l'habitude de tuer sans combattre, se dresse avec hésitation, sentant que sa défaite est là toute proche, vaincue avant même que se soit levée la massue.

Le Héros est venu. Dans cette pénombre la lutte a dû être affreuse cependant, longue aussi contre ces sept têtes armées de crocs, de dards, de venins... Puis enfin la Bête est tombée morte, et le Héros, qui, de la peau du noble lion s'était taillé un manteau de guerre, ne voulut même point toucher la Bête immonde. La laissant là sur place, il revint au plein jour, à l'air pur de la plaine et de la mer; il s'éloigna à grands pas en respirant largement après tout l'écœurement du charnier dont il sortait victorieux, mais souillé.

Les fades relents sont demeurés là, dans ce bouge; ils flottent sur cette vase et cette mare; et je crois les sentir encore faits de toute la pourriture mêlée : corps des victimes, charogne de la Bête qui ont nourri cette grasse terre, cette eau lourde, ces herbes épaisses, toute cette bourbe visqueuse et suspecte où le pied glisse, enfonce et qui se dérobe avec des mollesses inquiétantes...

Et, quand le soir descendu des monts a noyé d'ombre la plaine et le col, confondu la grève et la mer et fait sur la terre le lit de la nuit, mère du sommeil et de la mort, sans doute ici dans cet antre d'eau, de feuillage et de vase où l'ombre se fonce plus noire, plus opaque, des lueurs doivent courir, — feux légers des gaz souterrains qui, dansant vêtus de violet et d'or, semblent au passant ces lanternes des morts que la pitié grecque allume sur les tombes au creux des cimetières pour honorer la mémoire de ceux qui ne sont plus...

L'AIRE DE MYCÈNES

J'AI accepté l'hospitalité d'un brave homme qui, auprès du hameau de Kharvâti-Mykênai, possède un immeuble dont les portes et fenêtres sont de simples trous sans portes ni fenêtres, et qui est composé d'une pièce en bas avec quatre murs nus reposant sur la terre battue, et d'un grenier en haut avec les mêmes quatre murs, un plancher rugueux reposant sur les poutres pour parquet, et pour couverture un toit de tuiles aux interstices desquels le soleil passe de jour, et la lune de nuit. Pour mobilier, en bas, un comptoir bancal avec des bouteilles, deux ou trois tables mal calées et quelques chaises boiteuses; en haut quatre ou cinq tapis repliés les uns sur les autres : je mange en bas sur l'une des tables; je couche en haut, tout vêtu, sur les tapis.

C'est primitif évidemment, mais je demeure ainsi à quelques centaines de mètres des lieux où fut le palais d'Agamemnon.

Quand je suis arrivé de Lerne et d'Argos, mon hôte — un grand diable affectueux au nez de travers et au parler abondant — s'est littéralement jeté à ma tête en me faisant les propositions les plus émouvantes couronnées par cette promesse : « Je vais te faire une omelette, j'ai un beurre admirable ! » Je dois dire que ce dernier trait ne m'aurait pas convaincu, car le « beurre admirable » je le connais : c'est du beurre de brebis qui sent le suint et la laine jusqu'à l'écœurement. Mais l'idée de me trouver tout porté sur l'acropole de Mycènes me tenait prêt à tout accepter.

Et j'ai bien fait, car je me trouve fort à l'aise : mon grenier, entière-

ment vide, mesure douze mètres de long sur six de large, et mon hôte a eu soin de me faire remarquer : « Comme la maison est neuve, il n'y a pas encore de punaises... » C'est la vérité; et je dois ajouter que cela me change fort agréablement des divers gîtes où j'ai dû prendre position au cours de mon voyage des Travaux d'Hercule.

Il est fini ce voyage-là, peu archéologique évidemment : un véritable archéologue me rirait sans doute au nez, mais cela m'est bien égal; j'ai vu ce que je voulais voir, et bien vu.

Après le Héros demi-dieu, je veux passer aux Héros non divinisés, aux grands sauvages de la légende, aux belles brutes qu'Eschyle a dressées à si superbes plans, les taillant dans un granit étrange dont Sophocle a adouci les pans, Euripide amolli les surfaces, et Racine vêtu de soie élégante les terribles icones.

Ayant couru le pays aux traces d'Hercule, je veux aller chez Agamemnon.

Argos, Tirynthe, Mycènes : ces trois places fortes, en leur triangle, tenaient de leurs remparts l'Argolide, son royaume, plaine triangulaire de qui la pointe pose au nord aux monts de Corinthie et la base au sud au golfe de Nauplie. Petit royaume, en vérité, que cette plaine mesurant vingt kilomètres de long sur cinq ou six de large, mais riche, fertile, bien exposée au soleil, bien défendue contre le vent du nord, ouverte à la mer. Un bon douaire vraiment, en cette terre de Grèce âpre, rude et tourmentée.

Ce royaume, je viens de l'explorer en deux jours. Laissant au rebord de son port Nauplie franque et vénitienne, j'ai vu Argos, un gros bourg tout plein de jardins, bâti maintenant au pied des trois cents mètres du piton de Larissa où achève de tomber en morceaux un vieux castro branlant, et tout à côté de la petite colline d'Aspis.

Quelques tronçons de murailles de-ci de-là crèvent ce sol. J'ai parcouru les rues amusantes et bariolées; j'ai acheté quelques étoffes, un sac aux dessins géométriques, aux couleurs violentes, une clochette de cuivre grossièrement forgée; j'ai tenté de trouver autre chose que des cailloux roulés dans les lits parfaitement secs de l'Inachos et du Charadros; j'ai assisté le soir à une représentation en plein air de Kharagheuz; j'ai vu des forgerons, des tisseurs, des boutiques à auvent, des mulets au travail, une belle bourgade pittoresque et mouvementée. Mais, en vérité, ici ne subsiste aucun souvenir visible du roi des rois. La terre garde encore plus d'un secret aux deux acropoles qui dominent la ville moderne, et seule la réputation de cupidité et de violence que les autres Grecs font aux habitants d'Argos veut révéler entre eux et l'Agamemnon rude, brutal, avide, de l'Illiade un lien de parenté.

J'ai gagné Tirynthe.

C'est seulement en arrivant à la toucher que j'ai vu cette acropole basse, à peine élevée au-dessus de la plaine si plate, cet amas de ruines à l'assaut desquelles est montée la vague folle d'une végétation sauvage nichée au creux de tous les déblais et ondulant longuement au vent.

Singulière ville qui serait grandiose si elle était perchée et qui est décevante parce qu'elle est basse, écrasée, tapie véritablement.

On comprend alors en y entrant pourquoi ses constructeurs ont entassé — par quels moyens, on se le demande — les blocs formidables de ces monolithes. L'altitude la plus haute au-dessus de la mer, vingt-six mètres, est compensée par l'adresse de la combinaison des portes, des rampes, des accès, et par la fantastique puissance de ces blocs. Un seul contrefort de la galerie ogivale au sud-est mesure dix-sept mètres d'épaisseur.

Mais à errer dans tout cela, parmi ces corridors, ces pans de mur, ces ruines, on est surpris, on n'est ni séduit, ni effrayé.

Cette Tirynthe, épaisse, lourde, basse, aplatie contre le sol fait fouillis sans grandeur : le détail étonne, il n'y a pas d'autre mot, mais il ne conquiert pas et surtout il n'émeut pas... C'est froid, tout cela... Aucune âme ne palpite en ces amoncellements...

J'ai pris à travers champs le chemin de Mycènes...

Et maintenant, dans l'ombre fraîche de ce khâni tout neuf duquel j'essuie les plâtres, j'absorbe, et de la meilleure allure, le déjeuner un peu hétéroclite, mais fort agréable ma foi, que m'ont combiné mes hôtes, le mari et la femme, seuls avec moi dans la salle vide. L'omelette annoncée, au beurre de brebis, j'y comptais bien, mais baste ! elle est de six œufs frais et il n'y a pas trop de ce terrible beurre. Une boîte de sardines à l'huile, qui est de mon pays me fait remarquer l'hôte en soulignant de l'ongle la bande de fer-blanc peint « Douarnenez, Finistère, France » : et ces petites bretonnes me semblent plus savoureuses ; une salade de tomates, une pastèque, des noix. Par exemple je dois renoncer au pain, une espèce de brique auprès de laquelle le biscuit de mer est moelleux. J'arrose ce menu hétéroclite d'un krasi blanc qui pétille et d'une eau minérale allemande, puis je le clos d'un café « vari gliko », un café onctueux, moussu, une merveille...

En face de moi, l'hôte parle, parle intarissablement, car il est affreusement jaloux du chef de gare : — oui Mycènes, comme Lerne, a une gare, une halte, heureusement fort éloignée et qu'on ne voit pas, perdue, égaillée dans la plaine rousse, au loin, là-bas, là-bas ; — et cette gare possède un chef, naturellement, lequel chef parle français, ou du moins barbote un cent de mots français en phrases toutes

faites qui ressemblent à celles des manuels de conversation : « Cet enfant a eu le premier prix... Ma sœur possède une robe bleue et une machine à coudre... Le petit chat du voisin a mangé le fromage du professeur... » Et cette érudition agace mon hôte qui, avec une prestesse de jongleur, saisit tous les objets à sa portée, quels qu'ils soient, en me demandant : « *Potiri*? Comment tu appelles ça en français? » Et quand je lui ai répondu : « Verre », il répète deux ou trois fois, sourit, repose l'objet et consent à me laisser boire. Mais c'est pour m'enlever *to pérouni* et ne me permettre de piquer une sardine qu'après avoir appris de moi le mot : fourchette. Et comme tout y passe — depuis la bouteille d'eau, *nero*, jusqu'à la table elle-même, *trapézi*, et la chaise, *karekla*, j'ai la sensation de déjeuner en faisant un numéro de cirque avec un prestidigitateur... Chaque fois qu'il a ainsi attrappé un mot, l'hôte se retourne vers sa femme et se rengorge avec un petit gloussement auquel la brave créature répond par des exclamations admiratives : *kala, kala...* (bien, bien).

Enfin, quand je suis rassasié de mes victuailles et quand l'hôte juge avoir emmagasiné assez de mots pour le moment dans sa mémoire, il monte mes *pragmata*, bagages, à mon grenier qu'il appelle pompeusement *dômaton*, la chambre, me tend mon *kapello*, ma coiffure et mon *bastouni*, ma canne ferrée; il glisse dans sa ceinture un quignon de *psômi*, cet affreux pain noir sur lequel j'ai failli user mes dents, un gros et violâtre *krommudi*, oignon, comme provision de route, et ravi de s'être ainsi procuré six mots de plus pour son répertoire, il m'annonce qu'il va accompagner *tou logou sas*, autrement dit mon Excellence...

Je me passerais fort bien de lui, mais le brave homme s'est mis en quatre pour moi, il fait une terrible chaleur, mon appareil photographique dont il s'est emparé spontanément est lourd avec son sac, son pied, ses huit châssis..., ma foi je le laisse faire. Et après un geste impérial qui confie le *khâni* à sa femme respectueusement courbée,

mon hôte, tout fier d'accompagner le *kyrios*, le monsieur, part d'un pas rapide en faisant voltiger autour de sa taille les plis de sa fustanelle.

Je suis. Et la montée caillouteuse, brève pourtant, se fait rude sous la pluie de feu qui tombe du ciel, d'aplomb sur le paysage calciné.

Car ce chemin monte, monte vers une masse rousse qui se dessine en pleine lumière, avec des détails qui peu à peu se précisent, des murs en ruines, des pierres énormes... C'est Mycènes.

Tête un peu basse sous le soleil qui brûle impitoyablement mes épaules à travers ma vareuse, et dont je sens l'ardeur aux cailloux du chemin à travers la semelle cloutée de mes souliers, je monte toujours. Puis enfin, haletant, je m'arrête au rebord même de la route royale, du dromos qui sert d'entrée à la ville morte.

L'étrange et poignante arrivée.

Devant moi est la porte, masse énorme de pierres sombres, formidables monolithes bizarrement appareillés. Encadrée d'un bastion épais et lourd qui semble taillé par des Titans dans une falaise, et d'un long mur pareil qui domine de l'autre côté, cette entrée est d'une originalité barbare et d'une puissance déconcertante, avec ses deux montants trapus faits chacun d'une seule pierre dressée verticalement, et sur les deux sommets desquels pose horizontalement un autre bloc pareil aussi lourd, aussi formidable de lignes. Au-dessus de ce bloc se dresse une dalle triangulaire, un bas-relief monumental, tout usé par les pluies et les vents, par le sable qui vole et frotte, par l'eau des orages qui le fouettent : deux fauves affrontés, deux lionnes dressées sur leurs reins, pattes de derrière griffant le sol, pattes de devant crispées sur une base de colonne, sont face à face en bêtes héraldiques séparées par une singulière colonne sculptée entre elles deux.

Dans l'embrasure presque carrée de cette porte, des ruines s'aperçoivent, un chaos de ruines tourmentées, mutilées sans pitié par la rage combinée des tremblements de terre, l'usure des éléments et la colère des hommes. C'est une infernale vision de mort et de

massacre, une apparition désolée qui dit les assauts, les ruées de lances et de boucliers, les heurts de haches et de casques, les fracas de glaives, toutes les fureurs sauvages des temps évanouis dans une histoire si lointaine qu'elle n'est plus que légendes, pièces et poèmes.

Et au-dessus de ce paysage de tourmente, deux grandes montagnes nues, deux sommets jumeaux, le Zara et le Marta, pareillement dénudés, pareillement vertigineux, se dressent, paraissant monter très haut, tout droit, avec un sauvage hérissément de pointes rocheuses. L'un et l'autre sont comme drainés par de longues coulées de rochers gris semblant des fleuves de laves qui auraient été pétrifiés au moment où, tels des bêtes féroces, ils allaient se jeter sur les ruines accrochées en dessous, au plan du plateau désert, afin d'en achever sous un déluge de pierre liquéfiée la définitive destruction.

De droite et de gauche d'autres montagnes s'alignent, montagnes rudes elles aussi, toutes pelées, toutes râpées, — et forment un vaste demi-cercle entourant d'un géant rempart naturel ce petit plateau de Mycènes. Et, dominée par elles, cette plate-forme à son tour domine la plaine, une terre rougeâtre d'un singulier aspect.

Toutes ces pierres énormes de la porte sont ternes. Et les lionnes sont rudes, frustes, sauvages.

Ici plane une grandeur qui vous empoigne et vous écrase du premier coup.

Je passe sous cette porte avec un battement de cœur, et tout de suite je suis dans Mycènes même.

Le chaos.

Des murs écroulés les uns sur les autres, et au milieu un grand trou vide avec les tombeaux étranges que découvrit Schliemann : ces tombeaux desquels ressuscitèrent pêle-mêle des squelettes, aux crânes masqués d'or battu à la ressemblance des morts qui dormaient là depuis trente siècles ou plus, des bijoux d'or, des coupes d'or, des colliers d'or, des anneaux d'or, des ornements d'or et des glaives aux

lames incrustées d'or sur lesquelles se déployaient de furieuses chasses au lion. D'ici est sorti, comme Lazare, un monde vivant, mais un monde qui dormait dans l'or et dont le linceul même semblait tissu d'or pur...

Tout cet éclaboussement d'or repose maintenant aux vitrines du musée Central d'Athènes où j'ai, voici peu de jours, palpé ces masques, fait jouer ces fibules, manié ces anneaux et soupesé ces glaives, ceux-là mêmes sans doute qui, dans la nuit tragique de la dixième année, ont jonché de morts et de mourants « Troie ardente plongée dans des ruisseaux de sang »...

Maintenant cet écrin funèbre est vide; et partout la pierre même semble flamber sous le soleil.

Pas un être vivant, pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte, pas un glissement de lézard.

Rien que la mort, la désolation, la ruine, les pans de murs croulants, le silence absolu, et les deux grandes montagnes calcinées qui semblent deux monuments élevés par la nature pour être les gardiens géants de la ville morte ensevelie dans ses pierres brûlantes...

L'impression est telle que je ne saurais entendre une voix humaine. Ce silence ne doit pas être rompu... L'émotion, la stupeur m'écrasent.

Pas à pas, je monte parmi des morceaux de mur qui sont les ruines du palais et j'arrive au sommet.

A mes pieds, en contre-bas, l'Agora, les tombes profondes que viola Schliemann et qui sont restées là, telles quelles.

Plus bas, la plaine avec le lit à sec d'un torrent dont les cailloux blancs serpentent entre des rocs nus, la plaine d'Argolide qui s'étale vers le sud-ouest jusqu'aux montagnes lointaines, vers le sud jusqu'à l'éclatante nappe bleue du golfe de Nauplie.

A droite, en contre-bas, la masse formidable de la Porte des Lions avec ses énormes pierres noires.

A gauche, un ravin torturé, profond, sec, désolé, le ravin d'où sort ce torrent qui ne coule pas.

Derrière moi, les deux montagnes roides et désertes semblent grandir encore dans la nudité presque féroce de leur désolation.

Et sur l'effroyable beauté de cette sauvagerie, des profondeurs du ciel, vide de toute nuée et teint de bleu-gris, comme du sommet d'une cataracte, pleut en nappe à travers l'air tremblotant le feu du grand soleil implacable qui calcine les pierres, met la terre en pulvérin et brûle en foin sec les rares herbes poussées trop hardiment aux fentes de ces ruines rousses, grises ou noires dont le grain étincelle comme une poussière de diamant.

Et puis le silence, le silence, le silence...

Le silence écrasé des déserts de poussière et de flamme...

Le silence des lieux maudits aussi.

Car ici un anathème est tombé.

C'est la foudre qui a frappé, la foudre des grandes damnations et des chutes éternelles aux abîmes sans rachats ni pardons.

Cette terre est rougeâtre parce qu'elle a été imbibée de sang.

Et l'odeur fade que la cuisson du soleil tire de ces roches est le relent lointain de ce sang épandu.

Ici le meurtre siège en maître.

Si cette terre est morte, si ces rochers sont morts, si cette ville est la ville morte, c'est que le crime triomphant a bâti son empire sur cette désolation : il y règne au point que, dans ces ruines éventrées, les fantômes mêmes ont péri...

Jamais plus affreuse race d'hommes n'a vécu dans le monde que celle dont la main a entassé ces blocs et sculpté ces deux grands fauves, son symbole vraiment.

« La ville où nous sommes est Mycènes abondante en or, et ce palais est le séjour sanglant des Pélopidés. »

Machinalement, à mi-voix, détachant syllabe à syllabe, j'ai prononcé les deux vers de Sophocle...

Ces mots sonores, ces mots terribles auraient-ils une puissance d'évocation? Et seraient-ce de ces mots magiques qui entr'ouvrent l'empire des morts?

Je le croirais : car, si bas que je les aie articulés, ils volent, ils se heurtent aux sonorités des ruines comme si, vivants, ils voulaient appeler, pour quelque sacrifice pieux à leurs mânes éternellement irrités, les fantômes tragiques de ces rois dont les tombeaux m'entourent. Atrée là-bas, hors l'acropole, sur le chemin, dans ce qu'on appelle son Trésor, sépulture à coupole haute, sombre et pleine d'épouvante; Agamemnon et Clytemnestre, les époux maudits et fastueux ici en dessous : lui, comme il convient, dans la terre de son acropole, au milieu de quinze squelettes d'hommes et de femmes, son cocher Eurymédon, sa captive Cassandra, d'autres fidèles encore assassinés autour de lui par la femme adultère, dormant autour de lui du sommeil dont les tira Schliemann; — elle, comme il convient aussi, rejetée, exilée hors de l'enceinte royale avec Égisthe, l'amant, assassinés tous deux par le fils vengeur du père, et à l'écart pour l'éternité... Une mer de sang, toujours versée par trahison.

Dans cette aire d'épouvante, tous les linceuls étaient sanglants, et les dalles des tombes ne se refermaient que sur des corps en morceaux. Chacun vengeait un meurtre, puis roulait à son tour sous la hache ou le glaive. Mangeurs de chair humaine, infanticides, adultères, parricides, ceux de qui la poussière s'est mêlée à la poussière des ruines avaient tout commis, violé tous les serments, faussé toutes les lois de la vie, trempé leurs mains dans tous les sangs. Ils furent la honte et l'épouvante de la Grèce. Et l'effroi qui plane en ces lieux est celui-là même qui passa en frisson de glace sur le monde béant d'horreur au midi du festin dans lequel Thyeste servit à son frère Atrée les membres de ses enfants, — au matin du sacrifice où Agamemnon

courba sa fille Iphigénie sous le couteau de Calchas, — au soir où dans le bain mortel Clytemnestre égorgea son époux en vengeance de cette fille sacrifiée, — au jour où Oreste exécuta sa mère en vengeance de cet égorgement.

Le sang, — le sang des hommes de guerre, le sang des rois, le sang des femmes, le sang des enfants, c'est un ruissellement qui d'âge en âge et de génération en génération coule sous toutes les armes et sous toutes les mains...

Venu mille ans après sur cette terre d'épouvante, Eschyle, évoquant l'abominable race, aux gorges de ces brutes a mis des paroles effroyables qui sonnent comme des chocs de bronze. Et tout effaré devant Eschyle, épeuré à son tour deux mille années après Sophocle et Euripide, Racine, que l'on veut croire doux et qui ne l'était point, a refondu au métal souple de la langue française la rage furieuse de ces êtres de proie. Si les Grecs du grand âge de l'art pouvaient venir, aux lieux mêmes où roula l'horrible fleuve rouge, chercher leurs souvenirs et forger leur langage, lui Racine, il ne voyait ces gens qu'à travers l'horreur des trois maîtres, de loin, de très loin, du froid et compassé Versailles. Et pourtant, par delà huit cents lieues de terres et de mers, ignorant tout de ces monts, de cette plaine, de cette ruine et de cet écrasement, l'homme d'*Iphigénie*, emporté par l'esprit et la vertu du cœur, a frémi, a tremblé; et de son frémissement nous frémissons encore; et de son tremblement nos genoux tremblent et se dérobent, lorsque, par la magie de sa langue immortelle, les grandes bêtes humaines se lèvent du fond de l'histoire et viennent s'entre-heurter sur le théâtre.

Au-dessous de moi, je regarde ce trou taillé par la pioche à sept mètres et demi au fond de l'Agora, ce trou dans le creux duquel quatre



PALAIS D'AGAMEMNON A MYCÈNES : Là fut trouvé sous la terre, le squelette vêtu d'or, qui dormait couché sur le dos, le crâne armé du lourd masque d'or aux yeux clos, aux lèvres minces, aux pommettes fortes, au long nez droit... (p. 129).

fosses entourent respectueusement la cinquième, toutes taillées dans le roc. Là Schliemann a trouvé sous la terre le squelette vêtu d'or qui dormait couché sur le dos, le crâne armé du lourd masque d'or aux yeux clos, aux lèvres minces, aux pommettes fortes, au long nez droit. Parmi les côtes et les vertèbres, luisaient le pectoral d'or qui avait brillé sur le thorax ouvert, et les poulpes d'or qui avaient garni le manteau disparu. Les doigts de la main gauche gardaient le sceptre d'or, et ceux de la main droite se fermaient sur la poignée du glaive niellé d'or où la rouille, parmi les lions passants et les hommes chassants incrustés dans la lame, garde encore en taches le sang qui fut versé la nuit où périt Troie. Est-ce vision? Certes oui... mais il me semble revoir ici au fond de ce trou le grand squelette vêtu de tout cet or qui repose sur le velours des vitrines à Athènes, et je comprends les terribles paroles du père, si fausses, si dures, les paroles qui ont coulé de ces lèvres maintenant muettes :

Je ne vous dirai point combien j'ai résisté...
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté;
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté...
Ne vous assurez point sur ma faible puissance...
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée...
Montrez en expirant de qui vous êtes née...

Et le sauvage cri d'orgueil :

Allez ! et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnaissent mon sang en le voyant couler !

Mais tout de suite là, à l'extérieur des pierres noires de l'enceinte, l'autre ombre se lève, celle qui plus tard s'exilant du lit conjugal fut exilée de la tombe royale, la mère alors point encore adultère, mais aussi redoutable que les lionnes ciselées à la porte du palais.

Et les phrases de rage impuissante, de mépris, partent, pleuvent
comme des pierres coupantes :

Vous ne démentez point une race funeste...
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés...
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier
De votre propre sang vous courez le payer
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place...

Et la clameur de folie maternelle :

Oui, je la défendrai contre toute l'armée!...

Dans ce silence qui pèse si lourd, si tragique j'entends à présent
monter des colères que la paix des tombeaux depuis trente-cinq siècles
n'a point su apaiser, et qui grondent de plus en plus haut maintenant
où sur l'Argolide commence de descendre la splendeur du soir...

Depuis que je suis là, assis au sommet de l'Acropole, sur le
dôme du piton, le soleil a baissé vers les monts de Laconie que son
disque touche presque du rebord de l'orbe.

Mais le ciel jusqu'alors si implacablement pur, s'est, de ce côté de
l'occident, peu à peu chargé. Et c'est à travers les trous, les défauts
de construction d'une étrange architecture de nuages toute sculptée,
déchiquetée, percée de cavernes bizarres, hérissée de masses chao-
tiques roulant pesamment les unes sur les autres, que les rayons de
l'astre à son déclin glissent de longues flèches de feu. Allumant au

ciel, derrière le rideau de nuages qui semblent de métal, un incendie de volcan en pleine éruption, ces traits de lumière éclatante projettent sur terre de sanglants reflets.

Oui, c'est vraiment du sang ces taches de pourpre qu'ils mettent tout au loin sur le sommet fortifié du Larissa, le rocher que j'aperçois là-bas dans le sud dominant la masse d'Argos.

C'est du sang ces plaques rouges que, dans la même direction ils abattent sur le miroir mouvant du golfe de Nauplie, surveillé par la haute silhouette, parfaitement visible malgré l'éloignement, du fort Palamidi.

C'est encore du sang, cette mobile lueur pourprée qui baigne, fonçant davantage à mesure que descend le soleil, toute la plaine d'Argolide déjà naturellement rouge par le ton spécial de sa riche terre végétale.

C'est toujours du sang cette singulière vague impalpable, mais colorée, qui heurte l'Acropole de Mycènes, bat le pied de ses murs, rebondit sur le corps des lionnes de pierre semblant vivre plus souples, flancs haletants, échine frémissante, — qui, du rempart tout ruisselant, rejaillit sur les pierres tombales, — et de là, en une furieuse dispersion, s'en va éclabousser de pourpre jusqu'à leurs sommets ces monts chauves, gardiens jumeaux du site redoutable...

Je me suis levé de mon tas de pierre par un mouvement instinctif, tout anxieux d'être atteint par ce raz de marée sanglant : je descends parmi les cailloux tout le long de la ruine.

Et j'arrive à franchir la porte au moment où, atteignant l'horizon et déjà mordu profondément d'une entaille courbe par la cime d'un mont de Laconie, le soleil va disparaître, — comme si tout là-bas, vers l'ouest, échappé par miracle aux coups d'Hercule en ces mêmes régions de Stymphale, Némée, Lerne où le fils de Zeus avait coutume de lui livrer bataille, quelque monstre s'était levé soudain de terre pour le happer au passage.

Au-dessus de l'astre défaillant les nuages s'accumulent plus épais,

plus noirs acharnés à le vouloir écraser de leur masse, et ils semblent en un dernier effort se laisser tomber sur lui. Alors l'astre vaincu, sous leur poids, paraît couler à pic, lançant en expirant une suprême flamme rouge qui vient frapper les lionnes de pierre avec une telle violence que dans la lumière violette, messagère de la proche nuit succédant au jour vaincu par les génies du mal, les deux fauves héraldiques paraissent réellement s'éveiller, se dresser, toutes prêtes à faire rugir la pierre noire de la porte bâtie par les Atrides.

Et je vois réellement onduler dans la pénombre les épaules puissantes, les reins souples, les pattes formidables des deux bêtes géantes, armes parlantes que la race sauvage de Pélopes affronta au-dessus de l'entrée de sa ville comme les emblèmes farouches de sa force, de sa vaillance, de sa puissance et de son autorité...

Est-ce que vraiment elles n'ont point levé la tête, les deux fauves? Est-ce qu'elles ne bâillent point à large gueule ouverte, étirant leurs membres lassés d'être depuis si longtemps immobilisés dans leur gangue de pierre?... Oui, les pattes se détendent, les ongles crispés griffent la pierre, les queues fouettent l'air à saccades brusques... Cette nuit qui vient, qui tombe plutôt, si brusque, et tout de suite si troublante, cette nuit de pourpre sombre, comme le jour a été de pourpre claire, est sans doute la nuit des enchantements, la nuit où règnent une fois l'an, sur l'Hellade tremblante, la fantaisie et l'artifice des sorcières de Thessalie...

Mais non, tout s'estompe, tout se calme et s'endort.

La nuit qui s'étend est une nuit de douceur, une nuit de repos, — le repos éternel dans lequel s'assoupit, noyée d'ombres violettes, la carrure énorme de la ville.

Plus d'angles vifs nulle part, plus de teintes crues : des masses sombres, des nuances apaisées.

Une fraîcheur vient, qui se pose comme une nappe exquise de la montagne à la mer.

Alors, lentement, au rebord des monts de Corinthie, d'abord rouge elle aussi, la lune pleine, surgit, regarde, hésite un moment, puis comme pressée de se laver de cette teinte qui la souille, elle escalade les hauteurs du ciel, se fait toute blanche et plus brillante qu'un miroir d'argent...

Sous ce flot de clarté, le palais sanglant des Pélopidès dépouille sa pourpre et ses épouvantements.

A la colère du jour succède la caresse de la nuit.

Et, du double sommet des monts nus aux vignes de la plaine, l'Argolide apaisée s'endort, entourant de son calme nocturne la ville, les tombes, les remparts sur la porte héroïque desquels les deux lionnes dressées montent, dans leur robe de granit, la garde solennelle due aux ombres tourmentées des seigneurs de la terre qui sont entrés depuis trente-cinq siècles dans l'éternel repos...

Est-ce l'oubli? Peut-être. Est-ce le pardon? Je ne sais.

Comme je l'avais monté dans l'éclaboussement rouge du soleil de qui tant de sang avait jadis acheté la colère en cette terre maudite, — sous la calme lumière blanche qui apaise et console, vers le khâni proche autour duquel dort maintenant un troupeau de chèvres et braisille un foyer de bergers, lentement j'ai redescendu le chemin de Mycènes...

LE MYSTÈRE DE KNOSSOS

DES flots égéens, une terre a surgi devant notre navire, d'abord ligne incertaine qui bientôt se précise : la Crète. Et nous accostons une ville plus turque que grecque, une ville qui sent l'Asie Mineure : la Canée. De là en route vers un champ de fouilles duquel le nom, jadis inconnu, maintenant rayonne et brille à l'égal des plus fameux : Knossos.

Quelques détours, un grand vaste paysage, et devant nous un amoncellement de ruines qui, récemment déterrées, sont si fraîches, qu'elles semblent plutôt un chantier de construction qu'un lieu de quêtes archéologiques.

Ce vaste écroulement, c'est ce qui reste du palais construit avec une tendresse raffinée par un des plus grands souverains de la terre : le Versailles de ce Roy-Soleil de l'Hellade primitive qui s'appela Minos.

Et, aussitôt, sous cette haute dure lumière tombant crue à pleins rayons, dans ma mémoire soudain chante un vers, — un des rares vers dans lesquels Racine, généralement peu sensible à l'harmonie des choses naturelles, a su de-ci de-là peindre à mots limpides un paysage...

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...

Ce vers-là me poursuit et m'obsède.

La plainte de Phèdre pleurant sa jeunesse innocente.

La plainte de Phèdre, que sa fièvre brûle jusqu'aux moëllles, dans cette désolée Trézène où le soleil ardent promène en face d'Athènes

l'ombre trop légère des poivriers semblant des arbres en filigrane, — et qui pleure les grands chênes de l'Ida aux feuillages somptueux.

Plainte profonde que la nostalgie de l'exilée fait vibrer comme un thrène funéraire.

Plainte presque magique pour la malheureuse qui jette l'incantation des mots comme une formule hermétique par la vertu de laquelle elle espère voir surgir vivante, dans la splendeur de sa Crète regrettée, une résurrection de son passé mort.

Jamais plus d'idées, de souvenirs, d'espérances déçues et de tendresses évanouies ne tinrent en moins de mots.

Jamais cœur humain, précipité au dernier bas-fond de plus de désespérance, ne trouva phrase plus simple de sons et plus lourde de sens.

Toute l'aurore d'une vie dessine ici sa lumineuse auréole, — l'aurore d'une vie de princesse barbare accoutumée de se tenir dans l'adulation de tous, comme une idole dans une iconostase...

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...

Nulle part raccourci plus parfait ne fut ciselé par plus haut artiste : et ce sont là les seuls symboles qu'accepte et reconnaisse pour siens notre race gauloise amie des choses palpables, ennemie des fameux aphorismes où se complaît le clair-obscur des Nordiques.

Une île entière, un siècle entier, une race entière tiennent en ce vers, — quelle île, et quel siècle, et quelle race !... La Crète longue et mince couchée dans la Méditerranée entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, étrangère à toutes trois et participant de toutes trois cependant ; — l'époque mystérieuse où la préhistoire et l'histoire de la Hellade se nouent obscurément dans une légende à base de vérité, dans une vérité qui s'auréole de légende ; — la famille anormale dont la luxure désordonnée éclabousse vingt peuples et quatre mille ans de ses fantaisies insolites.

Elle est aussi bizarre que l'Égypte, aussi déconcertante que l'Inde, cette Crète d'il y a trente-cinq siècles; et son Minos tient à la fois du pharaon, du mage et du brahmane.

Oui, bizarre, déconcertante, et même mieux encore magique, c'est bien l'impression troublante qu'elle me donne cette terre crétoise, terre d'enchantement, terre à sorcières, à philtres, à célébration de mystères hermétiques. Et lorsque dans la sèche Trézène, en face de la sèche Attique, Phèdre, princesse d'Orient, pleurait son île natale, ses forêts, le palais de son père, c'étaient peut-être bien aussi les complicités sensuelles de ces mystères qu'elle regrettait en se souvenant du palais de son père dans la Crète propice aux aventures d'amour.

Foulant cette terre, je la regarde, je cherche à la comprendre : du cap Grabousa au cap Sidéro, allongeant ses trente-cinq lieues d'ouest en est, elle dessine sa maigre ossature d'île, avec tant de torsions qu'elle arrive à n'avoir, entre Hiérapetra et Istona, que 12.000 mètres de largeur. Et sa terre, où combattirent tant de races, — les Pélasges, les Doriens, les Phrygiens, les Phéniciens, les Romains, les Byzantins, les Sarrasins, les Vénitiens, les Génois, les Turcs, les Grecs, — avait enseveli sous tant d'alluvions le secret du vieux maître primitif. Par-dessus ce chaos de peuples entrechoqués durant trois mille cinq cents ans, ce nom d'homme a dominé pourtant : Minos, — nom bref, sonore, autocratique. Et autour de lui, s'épanouissait une floraison de contes gracieux, terribles ou luxurieux. Étrange figure pleine de bizarreries, silhouette de chef maritime, de savant, de législateur, d'artiste, — manière d'empereur à la barbe fleurie comme fut le nôtre, celui d'Aix-la-Chapelle, — sorte d'arbitre et de conculcateur des peuples de qui le talon fut si pesant et la paume si lourde que l'imagination populaire, inclinée devant sa mémoire altière, lui confia le plus haut office, le Jugement des Morts dans les siècles des siècles...

Pendant un temps, il fut courant de dédaigner ce chef légendaire, parce que sa légende justement avait trop grandi sa figure jusqu'à lui donner les apparences d'un mythe.

Notre âge sceptique eut tôt fait de lui retirer, avec le sceptre et la balance, toute réalité, et même toute apparence de réalité.

On disait volontiers : Minos, — une fantaisie sans plus, une espèce de chanson de gestes corrigée de récits à la manière des Mille et une Nuits, — avec sa Pasiphaé aux amours animaux, son Minotaure baroque, son Dédale sournois, sa Phèdre impudique... Un moment même, on voulut qu'il y eût eu deux Minos, ce qui était un moyen de tuer le Minos géant des traditions en le monnayant. Le vieux autokrator découronné se voyait rejeté dans l'idéalisation des légendaires ou des drames lyriques.

Encore un peu de temps, et il ne serait plus resté de cette grandeur abattue que la vision hagarde imposée à Phèdre par l'hallucination fiévreuse :

..... Fuyons dans la nuit infernale !
Que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale :
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains :..

Et Knossos dédaigné, méconnu, Knossos cité reine oubliée et devenue un simple morceau de champ, eût continué de paisiblement dormir sous le chaume de la culture, sans que personne se souciât de sa gloire passée, ni ne donnât même plus ombre de créance aux évocations des poètes inclinés devant le haut fantôme de Minos dégradé...

Mais un jour, désireux d'épargner aux touristes un temps si précieux au cours des randonnées expéditives à la mode d'aujourd'hui, — un guide exécuta le site avec cette phrase de dédain : « Au sud-est de Candie, ruines peu intéressantes de Knossos, l'antique capitale de la Crète dont la fondation était attribuée à Minos. Les seuls vestiges

d'antiquités qu'on peut y voir sont des murailles en brique de l'époque romaine. Les cavernes naturelles et les grottes sépulcrales qu'on trouve aux environs ont peut-être donné lieu à la légende du Labyrinthe. »

Les mots doivent posséder aujourd'hui, comme ils l'avaient jadis, certaine valeur magique; aussi, sans doute, un de ces mots-là alla-t-il éveiller, — tel les Sésame arabes, — quelque puissance mystérieuse attendant l'ordre fatidique: car presque aussitôt, en un coup de tonnerre inattendu, Minos Basileus de l'Empire maritime crétois se révélait au monde avec son palais, son temple privé, son trône, sa bibliothèque, son jeu d'échecs, ses réserves, ses trésors, — sa personnalité réelle, — comme s'il avait voulu donner une réplique éclatante aux mépris dont on surchargeait la terre entassée sur les débris de sa demeure en ruines.

Arraché soudain aux profondeurs de la terre maternelle où il reposait en débris depuis des siècles, ce palais le voici devant nous, encadré des montagnes qui lui forment une hautaine bordure: sur le sol éventré, c'est un amoncellement de moellons, des bases, des pans de murs, toute une architecture disloquée et en jachère qui dessine à même la poussière un étonnant plan en relief. La vision est poignante et douloureuse aussi, car l'écroulement formidable bouleverse et étreint le cœur.

Une grandeur a plané ici, la grandeur d'un Roi-Soleil par qui son temps fut ébloui.

Oui, vraiment un Roi-Soleil, car aux mains pieuses de l'Anglais Evans, ici des richesses ruisselèrent: les murs, les colonnes, les terres cuites, les objets d'or et d'argent, les gemmes et les pierres, les fresques, les vases, et des peintures et des statuettes, — tout un cortège d'hommes aux costumes bizarres, de femmes aux toilettes étranges, d'animaux ciselés, sculptés ou peints, — non seulement Minos, mais avec lui un palais de sultan, un temple prodigieux, une cour élégante,

animée, raffinée, — un monde entier inconnu qui apparaissait, ramenant au jour dans le monde moderne, stupéfié, la société même de la Guerre de Troie.

Et, au choc des pioches, au creusement de mains empressées, Gortyne, Phœstos, Haghia-Triada, sous la recherche des savants, ajoutent aux trésors de Minos d'autres trésors pareils : un éblouissement.

Car, à ce choc subit, l'Histoire recule, la Légende s'envole. Phèdre a retrouvé son père, roi véritable d'une Crète puissante au ^{xvii}^e siècle avant le Christ. Et les vieux mythes en même temps s'éclairent de lueurs inattendues.

Un État est là maintenant debout avec sa religion.

Étrange État sur lequel encore longtemps on discutera : car il faut maintenant classer, déchiffrer, reconstituer.

Mais en attendant que ce travail d'archéologie puisse patiemment s'achever, l'art déjà tient son chapitre neuf ; et l'imagination, reine aux doigts de magicienne, couronne le vieil autocrate ressuscité de tous les bijoux entrevus par Racine à travers les seuls textes où se nourrissent jadis nos maîtres de l'âge classique.

A travers les fouilles, j'erre maintenant au hasard contournant des pans de mur, descendant des escaliers, traversant des cours, découvrant des piliers, des colonnes, des salles, des celliers. Palais immense, manière de ville. Ou plus exactement, — c'est toujours le vers de Racine qui me poursuit, — un Versailles de Hellade primitive. Oui, un vrai Versailles : car j'y trouve salle du trône et salle des gardes, chambres et chapelle, communs et cabinets, dégagements et marches, tout un monument fait pour la parade et la foule, aujourd'hui désert, nu, morne, écroulé et mort, mais hier bruyant et trépidant de vie.

Et des moindres recoins, le soleil ardent fait surgir une ruée de fantômes...

A ces lueurs premières tout s'éclaire. Minos redevient l'empereur

au profil épique, frère de Ramsès II, de Charlemagne et de Louis XIV, souverain d'histoire légendaire et de légende historique. A l'ombre des architraves peintes de nouveau posées sur les colonnes à fûts plus épais du sommet que de la base, il s'assied sur son trône de pierre dans la salle où se tient son lit de justice. Aux murs s'éploient les décorations bizarres, les peintures vives, les fresques : esclaves, archers, guerriers, cortèges, taureaux bondissants. Sur les autels la Double-Hache, symbole de la force, érige ses deux tranchants auprès des têtes de taureaux en métal précieux. Aux caves s'entassent les amphores. Et puis processionnent à la file les statuettes, les fresques évoquant les dames de la Cour et les prêtresses du culte inconnu dans lequel le Taureau joue le rôle suprême.

Le Taureau! le Taureau!... Et voici que s'explique, avec un sens symbolique, l'histoire jadis scabreuse de la reine Pasiphaé, éprise du taureau par ordre d'Aphrodite acharnée à sa perte, de la reine Pasiphaé mère adultère du monstre homme à tête de taureau, le Minotaure cruel mangeur de chair virginale. Immédiatement tout se révèle : le vieux roi puissant cache, comme fait le héros du conte d'Erckmann-Chatrian, le fruit bestial qui le déshonore et confie cet atroce secret à son architecte Dédalos. L'enchaînement maintenant ne rompt plus ses maillons : Dédale construit le Labyrinthe pour y cacher le monstre; mais il sait bien que, son œuvre achevée, il doit mourir, car les morts ne parlent pas. Aussi connaissant cette prudence orientale, l'architecte méfiant prend soin de s'enfuir avec son fils par quelque mécanique volante inventée bien avant nous. Nous touchons ici à l'Égypte comme à l'Inde, pays des très vieux secrets mécaniques, physiques et magnétiques, secrets des prêtres cachés au vulgaire, secrets desquels nous soupçonnons l'existence, et que notre curiosité scientifique redécouvre aujourd'hui sous d'autres noms et par d'autres moyens.

Au fond, les mots de sorcellerie, de magie ne cachent sans doute

que des choses très simples, — ces secrets scientifiques forcés par des hommes qui jugèrent utile d'en conserver le mystère au service de leurs desseins.

Plus et mieux que jamais Minos, serviteur de la symbolique Double-Hache, revêt figure double : le guerrier, le législateur, le marin, le chef de confédération à qui sur les trois rives africaine, asiatique, européenne on paie tribut, comme Athènes primitive avec son offrande annuelle de quatorze jeunes gens et jeunes filles livrés au Minotaure symbole de l'État dévorateur d'esclaves : — et puis le mage, le brahme, le sorcier, l'occultiste. Ainsi s'explique sa puissance et la légende de cette puissance. Il est à la fois la Force et le Mystère, la force législative et militaire autant que la souveraineté spirituelle et métaphysique. Il y a du surnaturel chez cet empereur des âges primitifs comme il y en a chez Salomon dans les contes arabes; et les mœurs licencieuses prêtées aux siens accroissent dans l'âme des peuples le respect de ce surnaturel.

D'ailleurs, pour nous-même elle semble bizarre, cette cour révélée d'une manière si inattendue; — et ces belles Grecques dont le Roi et la Reine s'entouraient nous apparaissent bien étranges, dans les statues ciselées mille ans avant Phidias. Longues chevelures tressées, décolletages hardis, jaquettes serrées à la taille, jupes à falbalas et à volants en tissus aux carreaux écossais, minois chiffonnés et profils fins, sous des bonnets en turbans, multipliant minauderies et afféteries, — tout cela forme un assez singulier « escadron volant » autour de Pasiphaé et des deux princesses Ariane et Phèdre.

Énigme, grande énigme que celle de cette cour dont la langue et l'écriture demeurent encore pour nous un mystère. Une ironie savoureuse monte pour l'artiste de ce monde insolite; et les nez retroussés, les yeux gais allongés de kohl, les lèvres largement soulignées des dames tenant cour aux fresques du palais offrent une gouaillerie fort moderne chez ces antiques personnes. Cependant

que graves autant que leurs sœurs de l'Inde, bronzées comme elles, hiératiques comme elles, des prêtresses mi-nues au corps parfait, aux torses nerveux, aux lèvres dédaigneuses et aux yeux fixes, jouent solennellement avec de lourds serpents enroulés tout au long de leurs bras tendus pour une prière dont nous ne savons ni le texte, ni le dieu.

Knossos, Gortyne, Phœstos, Haghia-Triada : quatre villes ressuscitées qui nous apportent l'âme même de Phèdre, cette âme trouble et malheureuse, et le cœur de Phèdre, ce pauvre cœur torturé qui bat dans cette poitrine ardente.

Oui, ces dames aux yeux faits, aux lèvres purpurines, ces dames aux toilettes tapageuses, ce sont les deux sœurs fatales et leurs compagnes d'honneur, — les deux sœurs dignes émules d'une mère audacieuse, — filles libres que l'amour sans retenue émancipe. Ariane, éprise de Thésée dès qu'il débarque, livrant au trop bel étranger les secrets de son père, la clef du Labyrinthe, le fil sauveur, se livrant elle-même dans toute l'ardeur d'une passion spontanée, sans calculer, sans réfléchir. Phèdre plus adroite, plus rusée, reprenant pour son compte l'ouvrage commencé par sa sœur, conquérant à son tour Thésée, partant avec lui, obtenant l'abandon de la rivale en cours de route, et exigeant le trône d'Athènes en échange du don de sa personne...

Quelle couleur et quelle saveur étranges prennent les vers de Racine en présence de ces filles superbes, vêtues avec une hardiesse étonnante, ruisselantes de bijoux, orientales savantes aux caresses irrésistibles, petites cousines de la Reine de Saba qui affola Salomon, aïeules de Cléopâtre qui affola César et Marc-Antoine, l'une victorieuse du plus grand des Romains, l'autre victorieuse du plus rusé des Juifs...

Oui, vraiment, le génie est une prescience. Racine ne connaissait point Knossos; les yeux de sa chair n'avaient point vu ces figures que, — voici un demi-siècle, — on eût jugé extravagantes au regard de la formule grecque classique de Phidias. Mais, à travers les textes de Grecs qui eux-mêmes ne connaissaient que la légende de Knossos



PALAIS DE MINOS A CNOSSOS : Ces belles Grecques dont le Roi et la Reine s'entouraient, nous apparaissent bien étranges dans les statues ciselées mille ans avant Phidias : longues chevelures tressées, décolletages hardis, jaquettes serrées à la taille, jupes à falbalas et à volants en tissus aux carreaux écossais, minois chiffonnés et fins sous des bonnets en turbans... (p. 141).

et non point sa réalité, l'élève de Port-Royal, le familier de Louis XIV, a deviné les âmes qui animaient ces terribles héroïnes d'amour.

L'une après l'autre, je regarde ces fresques dont le temps a respecté les couleurs éclatantes, les à-plats chauds, les taches lumineuses toutes fraîches.

Terribles apparitions.

Voilà bien ces sœurs au destin à la fois grandiose et misérable, dernières héritières d'une lignée de rois si grands que les Hellènes des âges suivants ne purent qu'en faire des divinités :

J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.

Jamais plus beau langage, ni plus haut, ni plus noble ne fut parlé par des lèvres humaines : avant que de sortir du sol crétois, l'énigme de Knossos, comme une essence précieuse, s'était réfugiée dans la pensée du poète de Louis XIV.

Le poète du Roi-Soleil...

Le Roi-Soleil de France au ^{xvii}e siècle...

Et cette idée de plus en plus à moi s'impose, étrangement autoritaire.

Knossos... Versailles...

La comparaison directe, absolue, poignante entre le ^{xvii}e siècle avant et le ^{xvii}e siècle après le Christ, entre la France et la Grèce, entre les deux autocrates si pareillement somptueux et solennels.

Et puisque ces deux palais sont si fraternellement similaires, n'avons-nous pas le droit, nous les artistes à qui toute fantaisie est permise, de dire, de penser, de croire en effet que l'âme ardente de Racine, à travers le mur alors opaque des siècles, pourrait bien avoir retrouvé ces âmes féminines assoupies aux plus lointains confins de l'histoire, aux frontières imprécises de la légende? Opération magique,

chimie inexpliquée par laquelle le génie a pu, pour lui et pour nous, évoquer du fond de l'abîme les fantômes vivants dont aujourd'hui la terre maternelle nous livre enfin les figures réelles avec leurs falbalas somptueux, leurs visages ironiques ou douloureux, toute cette féminité à la fois trouble et troublante dont, vainqueur des âges, le parfum subtil et raffiné serait venu, intact et immatériel, du palais de Minos au palais de Louis XIV afin d'y embaumer les vers de Jean Racine.

Fantaisie de romancier ?

Qui sait ?

VI

LE TOMBEAU DE TROIE

Q u'il fût un voyant, ce Jean Racine, m'en voici plus absolument persuadé que jamais en arrivant aux rives où fut Troie...

Lui qui savait uniquement ce que ses maîtres connaissaient, — mais ceux-là, pour être de bons humanistes, n'étaient point gens imaginatifs; — lui qui avait appris de l'antiquité ce qu'en avaient pénétré les honnêtes et prudes profès du collège de Beauvais et de Port-Royal, — mais ceux-là, pour être de loyales personnes, n'étaient point des artistes; — lui, Jean Racine, possédait ce don spécial de transmutation qui s'appelle le génie de l'auteur dramatique.

Les autres lisaient et traduisaient des mots et des idées.

Lui voyait et transposait des hommes et des images.

Jamais peut-être mieux que chez lui, — et de manière d'autant plus efficace qu'il le faisait spontanément et de jet, — la belle formule de Michelet ne trouve son application : « ... évoquer, refaire, ressusciter les âges ».

Ceux qui formaient son esprit lui donnaient les textes et la manière de les lire. Lui, de sa plume, frappait ce texte comme Moïse, de sa verge, frappait le rocher : et la source a jailli pour l'un comme pour l'autre, pure, claire, irrésistible...

En effet voici la plaine des immortels désespoirs : *campos ubi Troja fuit*. Le détroit, Ténédos, Hissarlik, les fleuves, là-bas des monts, ici-devant le tertre inouï où sept villes se superposent, chacune pour vivre s'étant haussée en manière de piédestal sur les ruines des autres. Jamais l'œil de Racine n'a contemplé ceci; jamais le pied de Racine n'a foulé cette terre.

S'est-il même jamais préoccupé, comme le ferait sans doute un écrivain d'aujourd'hui, de situer sur une carte la vision de son esprit ? de soutenir sa lecture des textes par le récit de quelque voyageur rentrant des Échelles du Levant ?

Il y a fort à penser que non.

Et pourtant spontanément, sans recherche, sans tâtonnement, il a deviné la vision effroyable qui est étalée ici sous la flamboyante lumière du soleil asiatique !

Et il l'a décrite.

Et il a vu la vérité, — la tragique réalité que nous avons maintenant devant nous grâce à l'obstination entêtée de Schliemann coupant en deux la colline aux profondeurs de laquelle dormait dans la cendre de ses palais brûlés, dans la vitrification de ses murailles cuites par le feu grec, Troie vaincue et morte.

Schliemann a trouvé sur place, la pioche en main, à tâtons.

Mais deux cents ans avant lui, Racine avait vu de loin d'un seul regard.

Et vu juste tout comme s'il était venu rêver devant cette colline coupée, creusée, taillée, devant ces murs où l'on voudrait que la sandale d'Hélène eût laissé quelque trace, au pied de ce rempart où le corps d'Hector traîna dans la poussière, — devant cette ville écartelée, désarmée, ruinée, violée, toute pareille à ce qu'elle devait être au matin où

..... au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie.

Spectacle atroce que Jean Racine a décrit comme s'il y avait assisté. Et la preuve de cette parfaite connaissance, c'est l'art avec lequel il a su doser l'émotion du souvenir chez ses héros, donnant au fils d'Achille, à la veuve d'Hector la plus effroyable force d'évocation.

Eux, ces tragiques héros de l'atroce aventure, Pyrrhus, Andro-

maque, ils ont été les témoins, les acteurs de l'effroyable nuit... Les autres, Oreste, Hermione, leurs confidents, peuvent en parler froidement, ou tout au moins avec cette politesse de gens du bel air qui, devant les pleurs d'Andromaque, arrache à Hermione ce verbe, le plus glacé de la langue française :

..... Je conçois vos douleurs.

Mais eux deux, Pyrrhus et Andromaque, quand leur bouche amène à leurs lèvres le récit de ces heures, ils tremblent en parlant, ils frissonnent d'horreur. Ces sentiments-là ne s'inventent pas : ils ne trouvent leur expression que dans l'élan des cœurs, et Racine amené aux fouilles de Schliemann les eût trouvés tout naturellement parce qu'il était artiste : nul ne s'étonne que Renan ait écrit la *Prière sur l'Acropole* après avoir vu l'Acropole, après avoir rêvé, pensé, pleuré peut-être.

Mais Racine ne vit point Troie; il n'a rêvé, pensé, certainement pleuré que sur des textes froids, nus, sans couleur, sur des mots, de simples mots. Et par conséquent il est plus grand encore...

Car sa puissance irrésistible d'imagination a fait lever du fond de son cœur ces vers incomparables, dont le son vibre devant les ruines comme y vibrèrent les trompettes d'airain de la Grèce victorieuse :

Je songe quelle était autrefois cette Ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie et quel est son destin :
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger...

Une carte? un plan? un guide? afin de pénétrer dans le monticule d'Hissarlik...

A quoi bon ?

Pour quoi faire ?

Huit vers jaillis du cœur de Racine ont accompli ce miracle, que Troie morte s'anime devant nous, et qu'à l'appel du poète les fantômes surgissent, casqués d'or ou voilés de deuil, — Hector, Achille, Priam, Cassandre, Hécube, Polyxène, les vainqueurs pêle-mêle avec les vaincus dans l'affreux désordre du matin de la victoire.

Tandis que la Méditerranée et les Dardanelles miroitent sous le soleil, — que la campagne dort apaisée, — voici que la flamme s'allume, que les remparts croulent, que les armes sonnent et que tout passe, repasse, ressuscite, vit d'une vie atroce :

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?

L'affreux spectacle !

L'Iliade renaît, l'Énéide s'évoque, — la vie reparaît et avec elle
la mort,

..... cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

Et non seulement cette heure atroce de la fin, mais aussi les autres scènes, même celle-ci dont là, tout près, j'aperçois le lieu, — ce pan de mur qui étaient les Portes Scées et qui virent cette minute de fureur populaire soudain déchaînée contre Hélène,

..... lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère.....

La voyez-vous, la princesse adultère, non telle que Gustave Moreau l'a aperçue blanche apparition liliale dans la splendeur de la nuit, — mais telle que Racine l'a rencontrée, éperdue, les yeux fous, cherchant

à fuir et rejetée là dans ce coin où la foule ivre de rage l'aurait sans doute écartelée si Adromaque n'avait su

..... de mon Hector lui procurer l'appui.

Dans ces lieux où fut Troie, il est impossible de faire un pas sans que, à chaque angle de rue, ce Racine ne vienne sonner sa fanfare ou traîner sa plainte.

Un voyant, — un incomparable voyant...

L'archéologie, en vérité, n'a fait que réaliser d'une manière palpable le rêve du poète dramatique. Elle a matérialisé en pierres, en cendres, en débris, en ruines retrouvés, exhumés et triés, la formidable vision que, sous la dictée de son génie, l'homme de théâtre recréa aussi vivante que si elle l'avait eue pour témoin.

Mais, d'ailleurs, qui pourrait affirmer qu'il n'y fut point transporté réellement en esprit après tout? Ces poètes ont des pouvoirs étranges. N'était-il pas là, bouleversé, la poitrine haletante, l'angoisse au cœur, des sanglots dans la gorge quand le courage d'Hector « lui fit chercher Achille ou plutôt le trépas »? Ne marchait-il pas à côté de Pyrrhus « les yeux étincelants, entrant à la lueur de nos palais brûlants »? N'a-t-il pas aperçu Priam à ses « pieds renversé ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé »? N'a-t-il pas écouté les cris des vainqueurs, les cris des mourants « dans la flamme étouffés, sous le fer expirants »? N'a-t-il pas soutenu « dans ces horreurs Andromaque éperdue »?

Si, si vraiment, il a tout vu, tout entendu : il était là présent, j'en jurerais maintenant que je contemple, ses vers dans ma mémoire, la ville crucifiée étendue devant moi dans l'immensité de son affreux écroulement.

Il était là, lui Jean Racine, de par le mot de passe magique de l'esprit; et il tient langage de témoin dans l'emportement d'une vision aussi ardente, aussi réelle que le fut à Pathmos celle de saint Jean.

Il était là.

Si bien que, revenu sur le froid plateau de la scène, il put renouveler à son gré le miracle de Lazare, — il ordonna à Troie de sortir du tombeau, il la réveilla, la rebâtit, la repeupla afin de pouvoir l'incendier à nouveau de ses mains, la remplir de sang, de cadavres, d'horreurs..... Troie a obéi; et l'exorcisme du verbe fut tel et si puissant que, deux siècles écoulés depuis son prononcé aux jardins de Versailles, la Troie réelle, la ruine matérielle toute chaude de vie, a dû finir par ressusciter matériellement d'entre les morts, par obéissance à l'ordre du poète tout-puissant :

Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre.

Et Ilion est ici aux rives des Dardanelles, grande morte couchée aux lieux mêmes où fut célébré le plus affreux supplice dont ait retenti l'histoire hellénique...

VII

LE VRAI PORT DE CORFOU LA FAUCILLE

Sous le grand ciel calme, Troie, — dans sa tombe ouverte, — a repris son sommeil de ville crucifiée, de cité foudroyée.

A l'image de ces Hellènes qui, chacun tirant de son côté, regagnèrent tant que bien mal leur patrie, il faut retourner vers l'ouest en suivant le soleil dans sa course apparente.

Et ce voyage que me fait faire un grand paquebot portant, — chose inattendue parmi tant de tragédies, — le nom de la Muse comique *Thalia*, ce voyage me conduit aux mêmes eaux parmi lesquelles se débattit le plus adroit, le plus subtil des vainqueurs de Troie, Ulysse.

Mais lui ne connut guère que les houles, les vents, les tempêtes et les assauts des lames, et les perfidies des courants, — toute la ruse, toutes les fantaisies, tous les soubresauts d'une mer Égée en transe et d'une mer Ionienne en furie.

Au lieu qu'ici, la Méditerranée n'est que tranquillité, lumières, sourires : depuis la côte asiatique jusqu'à la côte grecque, elle s'étend calme et somnolente. A notre tribord ont défilé successivement les pointes du trident de Morée, caps hauts et minces qui mordent la mer et qu'il faut contourner en un grand demi-cercle en se guidant sur l'épine du Malée à droite, sur la désolée Cythère à gauche, puis sur l'arête du Matapan, le plus méridional de tous ces caps. A partir de là nous remontons vers le nord en route pour Corfou par Patras.

A ce changement de bord le bateau, spacieux, solide, mais trop haut sur l'eau parce que sans lest, se met à tanguer et à rouler

d'une manière lente et solennelle, d'ailleurs tout à fait disproportionnée avec les molles houles anodines dont se raye en ce moment la surface de l'Ionienne.

Bien chargée, cette *Thalia* n'aurait pas bougé d'une ligne. Mais, légère et sans le soutien d'une cale bondée, elle se dandine maladroitement sous la coiffure traînante de sa fumée noire.

Et vers la mer, le soleil baisse d'abord lentement, puis vite, plus vite, jusqu'à ce qu'enfin après une brève hésitation au ras de l'eau, et devenu tout rouge, il se laisse couler comme un bloc de fer en fusion qui plongerait au réservoir d'une forge géante.

Des mauves alors paraissent, puis des violets, ensuite des bleus foncés, toute une gamme de teintes douces et de plus en plus sombres qui se déploient en voiles successifs, s'étalent, s'épandent, se surchargent les unes les autres, envahissent le ciel et bâtissent enfin autour de nous l'édifice d'une nuit sans lune.

A tribord un feu vert, à bâbord un feu rouge, en tête de mât un fanal blanc, dans cette obscurité la *Thalia* court toujours cap au nord, avec le même balancement lent qui fait osciller sur un rythme régulier les feux de position.

Sous cette coupole sombre piquetée de points d'or la mer Ionienne halète doucement.

Et après une escale d'une heure à Patras, où nous échangeons quelques voyageurs et quelques barils contre d'autres voyageurs et d'autres barils, nous voici repartis sans hâte.

Les heures passent l'une après l'autre en insensible déroulement, tandis qu'au haut du ciel, autour de la Polaire, les astres tournent dessinant les figures géantes de leur pavane immortelle, jusqu'à ce qu'enfin, vers l'est, quelque chose commence de transparaître, tandis que de hautes silhouettes, l'île d'Ithaque en particulier, passent vaguement dans l'ombre. C'est un éclaircissement de la nuit, — un éclaircissement qui va délayant l'obscurité, la rendant moins nette, atté-

nuant et noyant peu à peu les étoiles les plus proches, — un éclaircissement qui gagne de proche en proche, et qui s'étale autour d'un centre plus clair, leur naissante en avant-courrière de l'aurore.

La *Thalia* marche toujours dans le ronron de sa machine. Et au bas de la lueur, une ligne sombre se dessine et s'accuse.

Dans le petit jour frais qui se lève, la mer Ionienne s'arrête là, devant nous, au pied des monts d'Albanie et des falaises de Corfou.

Et cette ligne sombre, tirée entre la mer et le ciel claircissants, est la terre albanaise, cependant qu'à notre droite apparaît le cap d'où Sappho se jeta dans la mer Ionienne, et qu'à notre gauche disparaissent Céphalonie et Ithaque.

La *Thalia* a pris un peu plus de vitesse; sur cette eau lisse autant qu'un plat d'étain, elle trace un long sillage murmurant; elle avance entre deux lumières, la lumière qui pleut du ciel dont le jour nouveau illumine de rose les profondeurs, et la lumière qui monte de la mer dont le miroir renvoie en nappe le reflet rosé de ce jour nouvellement naissant.

Et la haute étrave qui semble un étrange soc de charrue labourant une plaine liquide aux transparences de diamant, creuse un mince sillage le long du canal de l'île Fabuleuse, Corfou la Vénitienne, Kerkyra l'Hellène qu'Homère, par harmonie imitative de sa ligne incurvée, appelait de ce nom imagé : la Faucille.

Vraiment oui, c'est une Faucille.

Debout à l'avant, j'ai la carte entre les mains et l'île sous les regards.

A mesure que le navire marche, la côte tourne avec ses caps : Aspro, Kavo, Lefkimo, tandis qu'à droite défile la plaine de Vrana. Et voici la ville de Corfou en face du canal étroit aux lèvres duquel le cap Hagios-Stephanos en Corfou et le cap Scala en Épire forment les deux falaises affrontées, détroit qu'éclaire sur son îlot le phare Tignoso, que gardent les îles Tetransî.

A la minute même où par une venue rapide sur bâbord, la *Thalia*

embouche l'entrée du port, l'œil clignotant du Tignoso s'éteint, tué par la lumière irradiante qui monte de l'est, le tout proche soleil encore invisible pour nous rampants sur la mer, mais de qui la gloire flamboyante auréole déjà la tête chauve du mont Pantakrator en Corfou.

Tourne, tourne toujours, la barre à tribord toute. La vitesse s'alentit, et au fond de sa baie, au creux le plus régulier de la Faucille, voici Corfou, la ville, avec son château fort perché au-dessus, et tout autour le cercle des monts dénudés.

Dans cette baie intérieure l'eau est calme, unie et lisse mieux que n'est un miroir, et la profondeur de cette eau a d'étonnantes transparences vert clair.

En un dernier halètement la machine a stoppé, et la *Thalia* n'avance plus que par sa vitesse acquise, déplaçant à son passage la masse des eaux environnantes, formant de longues houles, sur lesquelles dansent éperdûment comme des bouchons une trentaine de barques peintes de couleurs éclatantes qui se sont précipitées vers nous, en griffant l'eau de leurs rames comme font les pattes des insectes hydrophiles.

A peine, en un remous de bouillons blancs et en un cliquetis de ferrailles, l'ancre a-t-elle piqué d'aplomb, que ces barques accostent de tous côtés, heurtant la coque, se collant à nous; et dans un vacarme de cris, de hurlements, de vociférations, une centaine d'hommes en jaillissent donnant l'assaut au bateau. C'est une ruée : ils grimpent par la chaîne de l'ancre, par les manœuvres trainantes et ils se hissent aux bastingages.

Une vraie scène d'abordage. L'agent de la Santé grecque a sauté sur l'échelle de coupée descendue à sa rencontre, et il crie, ordonne, vocifère. Nul ne doit monter à bord avant lui ! La bande acharnée couvre sa voix de hurlements. Sur les mains qui s'agrippent, sur les têtes qui débordent, les matelots tapent à coups de poing : les assaillants hurlent de plus belle, encaissent les coups de poing et passent

quand même, — abordeurs forcenés à la mode de la Guerre de l'Indépendance, pirates farouches qui veulent à toute force nous vendre des cartes postales, des mandarines et nous assaillir de tickets d'hôtel.

Scène de désordre pittoresque qui dure un quart d'heure, puis se calme aussi promptement qu'elle s'est déchaînée. Et me voici la proie volontaire de l'un de ces bateliers qui, à grand renfort de mots, de gestes, de précautions, de recommandations proférées en un sabir étrange, m'installe avec mes bagages dans une barque, face à un Turc de qui le regard noir suit avec méfiance les allées et venues de mon objectif de kodak braqué trop directement vers lui, à son gré...

Dans l'eau calme les avirons plongent, et la barque peinte avance vers le quai que souligne un rang de maisons et que domine la haute silhouette massive de la vieille citadelle.

Sur ce quai et dans les rues qui avoisinent, en gagnant l'hôtel tout de suite une surprise à la fois de l'œil et de l'oreille. Des maisons pittoresques, des arcades enjambant le passage de leurs voûtes à la mode génoise ou vénitienne, des places encombrées de marchands et d'éventaires de fruits, de viandes, de fromages. Et par-dessus tout cela un vacarme vibrant de toutes les langues du Levant parlées ensemble à tue-tête par une foule bigarrée et turbulente. Des marins Turcs calmes et graves coudoient des Italiens gesticulants, des Grecs bavards, tandis que marchent en une bande tapageuse les matelots d'un navire de guerre anglais, grande bête marine à la coque effilée de coureur d'océan, au long duquel ma barque est passée tout à l'heure.

L'étrange ville ! une cité métissée de vénitien, de sicilien, de turc, de grec, avec un caractère seizième siècle étonnamment accentué comme couleur, — au point que le costume moderne européen semble un anachronisme aussi complet qu'il apparaît à Sienne ou à Pompéi.

D'ailleurs, tout Corfou a cet air surprenant. Et les excursions que je fais durant quelques jours accentuent cette impression. Venise,

le xvi^e, le xvii^e siècle ici sont demeurés vivants, et leurs fortes empreintes ont marqué ces villages que l'on traverse au trot saccadé de petits chevaux vifs, ces ruines que l'on aperçoit dans le cadre verdoyant des chênes-lièges, des pins, des palmiers, des cactus géants, — toute une végétation magnifique qui déborde avec une étrange luxuriance, suit les routes, escalade les collines et vêt de son manteau mouvant vallées et monticules.

Et je m'aperçois que Corfou est italiote surtout, un peu turque aussi, mais très peu hellénique, — du moins de cet hellénisme ancien que je viens de vivre durant des mois.

C'est Corfou la Vénitienne, — c'est très peu Kerkyra la Classique.

Est-ce du moins l'Ile de la Faucille homérique ?

Peut-être, mais avec beaucoup d'imagination évocatrice et à condition de quitter la Corfou de la ville et de l'Achilléion pour gagner la Corfou de l'autre rive, celle qui prend jour sur la Mer Sauvage, la pleine mer Ionienne.

Je fuis la ville moderne, je fuis le Canon, promenade trop européenne à mon gré, je fuis surtout cette renommée Villa Impériale, cet Achilléion dont les jardins en terrasse sont si magnifiques, et les salons si terribles dans leur luxe de bourgeoisie cossue sacrifiant au plus faux goût du plus mauvais des classicismes.

Ah ! l'étrange contraste entre cette nature luxuriante avec le déploiement de la mer toute lumineuse, et ce palais de clinquant, verni, lustré, doré sur tranche, ce palais qui semble une prudhommeque parodie ; car il est déplorable de richesse, de prétention, de laideur compassée.

Celle qui, tant d'années, fut l'Impératrice Errante, avait voulu élever là, dans cette île légendaire, devant cette mer historique,

une sorte de sanctuaire à la mémoire chérie du fils en qui elle voulait retrouver un Achille ressuscité du fond des âges. Pour parer son chagrin, les jardiniers violèrent la rude falaise, inondèrent le roc de rosiers, taillèrent des marches, des labyrinthes et des terrasses; et dans ce décor de rêve, un architecte qui eût peut-être fait un pâtissier remarquable, trouva moyen de tasser tous les styles en imitation de nougat monté parmi des flots de crèmes fouettées roses, blanches, vertes et jonquilles.

Achilléion, ceci? Dans cette pièce montée multicolore et encaustiquée, où est le souvenir, même affadi, du chef de guerre qui fut l'amant d'Iphigénie et dont la politesse délicate de Racine n'a fait que souligner la rudesse sauvage de sa race et de son temps?

L'Impératrice Errante, absorbée dans sa douleur de mère et dans sa rancœur d'épouse, aima ce coin de terre; ou du moins elle qui bâtissait partout, et se lassait partout d'avoir bâti, revint souvent ici: c'était sans doute parce que la mélancolie des soirs ioniens berçait plus doucement au rythme alangui des flots son cœur de martyre et son âme de vaincue de la vie. Mais certes le parc devait la retenir bien plutôt que ce casino manqué plus digne d'abriter la roulette que la désespérance.

On comprend qu'après elle, Guillaume II, grand metteur en scène de l'Allemagne impériale, ait aimé à prendre ce décor de théâtre pour y déployer les spectacles dont il était le principal acteur et qu'il se donnait à lui-même avec une satisfaction jamais épuisée.

Mais ce n'est pas la Grèce antique, tout cela: c'est une mauvaise maladie de pierres, de bronzes et de peintures, une luxueuse verrue poussée là par ordre de gens trop puissants et trop riches sur une terre qu'on leur livra trop aisément...

A travers la campagne, par une route assez bonne, deux chevaux traînant une vieille calèche m'emportent, — dos tourné à ce cauchemar...

Je veux trouver en Corfou l'île au rivage de laquelle Ulysse, lassé de dix ans de guerre et de dix autres années de voyage, vint enfin trébucher, tombant à deux genoux comme un errant usé par la misère.

Corfou, c'était un palais dont les merveilles, réelles celles-là, ont épuisé les innombrables adjectifs du prolix Homère, — le palais du vieillard Alkinoos, grand chef marin.

Corfou, c'était, ce doit être encore une grève blonde où le brisant marin bat à grand fracas en rouleaux réguliers; — c'est un bois d'oliviers touffu, calme et silencieux; — c'est une rivière étroite, claire et peu profonde qui jase sur un lit de cailloux et fait bouillonner une eau fraîche parmi les pierres; — c'est un lavoir naturel avec des rochers polis offrant de grandes dalles commodés baisées par l'eau courante; — c'est une prairie dont l'herbe est molle, épaisse et douce; — c'est enfin, dans ce cadre, une bande rieuse de jeunes filles qui caquètent à perdre haleine, travaillent, se baignent, goûtent en dînette, luttent et jouent à la balle jusqu'à ce qu'un coup maladroit et une clameur plus haute fassent soudain lever du bois où il dormait, membres écrasés, le naufragé boueux de qui le soleil éblouit les yeux...

Page de grâce et de charme dans la légende héroïque de l'Hellade et dans la rude épopée marine de l'Odyssée : où en retrouver les traces en cette Ile de la Faucille?

Cherchons.

Au grand trot régulier, les deux chevaux filent leur meilleur train, et la route devant nous étend son ruban.

Voici peu à peu s'atténuer les traces de cette civilisation vénitienne qui a son charme prenant, mais point hellénique. Voici disparaître, s'effacer, s'engloutir derrière un réseau de collines le souvenir tout proche de cette parodie de l'Achilléon. Ce n'est déjà plus la Corfou de Venise, ni d'Autriche. Le masque éclate et Kerkyra paraît : de petits chênes tourmentés, des talus, des prés, quelques courts

étangs avec, à la surface de l'un d'eux, une tortue qui flotte et qui dort. Dans un chemin une femme passe, un lourd faix de branches sur la tête : elle s'arrête en entendant le trot des chevaux, s'adosse à un talus pour nous laisser passer, et se redresse en nous regardant... Elle est jeune, de costume original et de port superbe, une canéphore véritable, et le visage qu'elle nous montre est pur, sévère de lignes, grave d'expression, éclairé d'yeux splendides qui nous fixent hardiment et sans effronterie. Ainsi devaient être les suivantes de Nausicaa la Princesse, marchant derrière le char de leur jeune maîtresse...

Nous sommes passés et la route tourne, retourne, file...

Là-bas le mont Pantokrator chauve et massif; autour de nous des cactus, des palmiers, des rochers roux crevant une terre un peu grasse, des aloès, des pins, des palmiers. De-ci de-là un village vite traversé. Et la campagne recommence, exquise. Sauvage aussi maintenant à mesure que, fraîche, souffle une brise de plus en plus soutenue, mais agréable sous le grand soleil qui tombe d'aplomb : la mer est là, à présent toute proche, — la mer que, par opposition aux calmes eaux du détroit d'Épire, on appelle ici la Mer Sauvage.

Déjà les rochers se multiplient sous des parures de géraniums sauvages et de figuiers de Barbarie : moins de terre, plus de cailloux, une manière de lande qui, malgré l'exotisme de sa végétation, rappelle nos landes d'Occident, et annonce l'approche du littoral.

Un dernier temps de trot, un détour de la route, des pans de roches brûlées de soleil : et devant nous Palæo-Castrizza... une grande conque, avec un goulet.

Je saute à terre; rapidement je franchis le fossé de la route, sur l'herbe rase, je dévale une pente raide, je contourne un massif rocheux, et le cœur vraiment me bat un peu. Car c'est ici que, voici trois millénaires et plus, par un soleil semblable, sous un ciel pareil et dans la fraîcheur saline de ce même vent léger, Nausicaa, droite et fière sur son char, pria Ulysse de lui laisser prendre un peu d'avance, car il ne

convenait certes pas que la fille du roi se montrât en public avec escorte d'un inconnu de si fière mine : le bas peuple cancanerait à sa coutume, et la vierge, pudiquement, se refuse à laisser parler d'elle autrement qu'il ne sied... Le passage est charmant dans sa délicatesse qui ressemble à celle de nos anciennes chansons de gestes...

Ulysse, point fâché d'ailleurs car il a marché d'un bon pas derrière le char léger, s'arrête, respire; puis le trot des sabots et le bruit des roues évanouis, il reprend sa route... M'étant arrêté comme lui, je repars comme lui, et tourne le massif rocheux pour entrer dans la ville altière où règne Alkinoos...

Hélas, c'est pire encore que partout ailleurs, pire qu'à Sélinonte, à Mycènes ou à Troie : les ruines des ruines même ont péri; le port bruyant tout pavé de grandes dalles propres et sonores, est devenu une baie vide où se creusent des criques dominées par de hautes falaises rousses au pied desquelles la mer bat à coups sourds le sable mouillé qui résonne et reluit...

Rien. Le désert. Ni une chaumine, ni une barque, pas une colonne brisée, pas une architrave rompue; et le sable lisse que nul n'effleure jamais ne présente même pas la trace d'un pied humain moulé dans sa nappe intacte...

Un oiseau passe, avec un bruit soyeux d'ailes, un grand oiseau marin qui pêchait, tranquille, que je dérange, et qui s'enfuit en me jetant un cri aigre...

Alors je n'entends plus que la mer qui régulièrement, par un rythme sans arrêt, dresse une lame, la fait filer au long de la falaise en un gonflement mou, l'étale dans la baie, puis la lève en conque, la ploie en volute, la laisse hésiter un instant, et enfin la jette d'un coup brusque sur le sable... La terre tremble un peu, l'écho répète le choc, le renvoie; et la houle, écroulée, moitié glissante, moitié bue par le

sable, laisse place à celle qui déjà derrière elle accourt pour l'imiter dans le piétinement sur place de cette mer sans marée éternellement battante à la même place...

C'est tout ce qui reste de la puissance phéacienne : la mer et la falaise jadis esclaves et domptées, aujourd'hui revenues, l'une comme l'autre, à l'état de nature.

Je l'avais oublié : ici, rien ne doit plus subsister, puisque la colère d'un Dieu a pesé sur cette race.

Les Dieux, toujours les Dieux, ces Dieux dont on a trop annoncé le trépas, et qui jamais n'ont mieux montré leur puissance.

Les Phéaciens, à cause d'Ulysse justement, ont offensé Poseidon, le même Neptune qui m'est apparu si redoutable dans son sanctuaire de Poëstum. Et Poseidon s'est vengé... Hier, avec cette irrévérence indifférente à laquelle je ne puis m'habituer, et qui me choque, on m'a donné le choix entre deux rochers, celui qu'on voit du Canon, Pondikonisi, et celui qu'on aperçoit du col Saint-Pantaléon au loin vers Samothraki : et l'on m'a laissé le soin de décider celui qui me plaisait le mieux pour me représenter la galère que pétrifia la colère du Dieu de la Mer comme ayant, malgré son ordre, rapatrié Ulysse à Ithaque... Une terrible et sombre histoire traitée avec irrespect par les modernes, et pourtant si belle et si symbolique. Je retrouve ici, pour terminer ma randonnée, le heurt brutal entre les Dieux jaloux et les Héros trop audacieux.

D'ailleurs ces récits qui semblent des chansons de geste, il faut les accueillir avec émotion et tendresse, car, hors eux, rien ici ne subsiste de réel ni de palpable.

En vain je cherche, de droite, de gauche : rien.

Lentement je marche au long de cette grève, j'écoute le tapage de cette mer retentissante, je contemple ces rocs brûlés de soleil, ces falaises clivées toutes droites comme le sont celles de notre Bretagne avec laquelle ce coin légendaire offre tant de ressemblance.

Et puis je gravis à gauche une de ces pointes qui embrassent la petite baie redevenue sauvage, et je regarde au loin la mer toute bleue, puis l'île qui me montre de-ci de-là des villages tapis dans la montagne et de qui les noms chantent dans le dialecte d'Ionie : Korakiana, Doukhadès, Lakonès, Skripero. Sur la terre des îlots de verdure, sur la mer des îlots de rochers. Là-bas un couvent, perché dans le nid d'aigle d'un château fort en ruines, Palæo-Castrizza. Plus loin, les murs en débris du Château-Saint-Ange qu'un Comnène, Michel-Ange, despote de l'Épire, bâtit au XIII^e siècle...

Et je redescends, un peu déçu malgré tant de beauté, juste comme le soleil baisse dans l'ouest, teignant de pourpre les terres et les rocs parmi lesquels j'aurais voulu apercevoir les fantômes légers de ceux que je suis venu, en vain, chercher ici et que je ne trouve point comme je les ai trouvés à Mycènes ou à Lerne...

Au soir tombé, j'ai dû rentrer dans Corfou et tandis que l'ombre s'épaissit entre ces maisons robustes, sous ces arcades à l'italienne, je me dis que la ville d'Alkinoos devait cependant ressembler à celle-ci qui a un peu l'air d'un port de pirates, avec un caractère oriental si net, si précis. Des Turcs passent graves, des Grecs bavardent, les marchandes de figues de Barbarie sont parties et les ruisseaux gras sont pleins d'épluchures de pastèques. Quelques heures, j'erre de-ci de-là, dans la ville, puis en dehors; et dans le ciel étoilé, sous un large flot de lumière blanche versée par la pleine lune, la haute citadelle que bâtit Venise, dresse sa forte carrure, ses épaisses assises et contrefait vaguement à l'entrée de la baie une silhouette fantômale et imprécise du Lion de Saint-Marc...

A la grande lumière de la fin d'après-midi, le lendemain, cette apparence s'évanouit quand, à bord d'un vapeur bondé, nous prenons route sur une mer toujours lisse et étincelante en lame d'étain, la forteresse n'est plus qu'une froide pyramide en gradins au sommet de laquelle flotte le pavillon bleu et blanc de la Grèce moderne.

A gauche Corfou, à droite l'Épire. Le bateau prend de la vitesse. A l'avant éclate une furieuse pétarade : ce sont les passagers de pont, civils et militaires, qui manifestent revolver au poing leur loyalisme vis-à-vis du royaume de Grèce en saluant bruyamment son drapeau tout clair dans ce rayonnement du soleil levant...

Et puis le paquebot file à grande allure comme s'il descendait un fleuve entre deux rives; il franchit le goulet entre le cap Scala et la pointe Stephanos, et vire sur bâbord. Derrière la haute muraille du Pantokrator, Corfou soudain disparaît, masqué. Nous sommes en route pour Brindisi... Le soleil décline à mesure que passent les heures... Et dans une mer d'huile, derrière nous, l'île de la Faucille peu à peu s'enfonce et disparaît...

Les heures passent. D'un seul bloc, coulant à pic derrière l'horizon, le soleil a disparu dans l'Adriatique : sa lueur rouge en même temps sombre de toutes parts engloutie par un surgissement de brumes violettes. Puis, tout de suite, dans le ciel qui fonce une étoile braisille, puis une autre, une autre encore et, comme à cet appel des lumières d'en haut, répond brusquement une illumination qui part d'en bas. A chaque étoile d'abord, à chaque groupe d'étoiles qui éclate dans les hauteurs du ciel devenu noir maintenant, une lueur, un bouquet de lueurs jaillissent des profondeurs de la mer...

Et c'est sous une voûte de clartés célestes, en labourant de son étrave un champ de lueurs marines, que le paquebot, coupant de biais le canal d'Otrante, marche droit vers la terre italienne qui bientôt surgira là-bas devant nous, entre le ciel illuminé et la mer phosphorescente...

La Grèce au Visage d'Énigme

O R, pendant qu'entre ces deux champs de lumières irradiantes, le paquebot, à bord duquel maintenant tous les bruits se sont tus, s'avance en balançant le triangle vert-blanc-rouge de ses feux de position, — dans le sillage qui ondule à l'arrière, parmi de grands remous en dentelles, une figure se dessine tantôt précise et tantôt estompée, une irritante figure aux contours un peu flous et mouvants.

Comme dans le reflet verdâtre d'un vieux miroir aux tains fatigués, c'est un visage au sourire de dédain apitoyé, aux prunelles sarcastiques...

Le visage d'un Sphinx.

Et ce Sphinx-là, je le reconnais bien. Je l'ai vu à Delphes, en pierre, haut, grand et fort, avec son torse de fauve musclé, sa tête de femme un peu camuse, ses longues tresses tombantes, ses fortes pattes dont les griffes mordent un chapiteau afin de mieux camper son lourd corps de lionne. Je l'ai vu aux vitrines d'un tombeau mycénien, en ivoire, tout menu, mince, hiératique, coiffé d'une mitre et ses yeux d'Asiatique relevés en biais vers les tempes. Je l'ai vu enfin à l'Acropole d'Athènes, torse de profil et tête de face, pattes rompues, mutilées et cependant tout souple, tout svelte dans son beau marbre de Paros à grains cristallins...

Il n'avait point, ce Sphinx, la franche allure, ni la solennité de pose,

ni le bon visage grave du Sphinx d'Égypte, rêveur si majestueux aux splendides noblesses.

Non, le Sphinx de Grèce ne possède pas cette philosophie sereine qui porte celui d'Égypte hors des temps et des lieux, sans souci des humains passant devant sa face.

Ce Sphinx de Grèce est au contraire tout illuminé par la lueur sarcastique dansant au fond de ses prunelles, par le pli de sa lèvre insolemment troussée.

Il connaît, ce Sphinx, un secret qu'il n'a jamais dit à personne et duquel la possession lui procure une joie personnelle profonde.

Secret logé là sous la coupole de son front têtue, derrière ces yeux ardents, qui brûle sa langue : mais ses lèvres serrées le retiennent derrière la barrière de ses dents.

Secret bien exquis sans doute, puisqu'il cause à cet être hybride une jouissance dont le mouvement saccadé de la queue féline et le jeu des griffes pétrissant le chapiteau de base disent assez la profondeur savoureuse : tous les lions, les tigres et les chats jouissent de la sorte.

Quel secret ?

Celui de la Grèce elle-même, celui que nul n'a jamais déchiffré, celui sur lequel Racine, Goethe, Michelet, Renan, Musset, Hérédia se sont tour à tour penchés avec angoisse.

Le secret de cette prodigieuse poésie qui, des siècles durant, a emporté la vieille Hellade par delà toutes les réalités dans un monde de magie.

Secret si bien cadénassé, que la Grèce antique apparaît pour les superficiels comme un triste guignol dont des pédagogues ennuyeux font manœuvrer les marionnettes grinçantes devant des élèves ennuyés, avec des commentaires qui encrassent le plus beau ciel du monde...

Comment un tel flot de lumière n'a-t-il donné que ces épaisses alluvions de grisailles mélancoliques ?

Le Sphinx helladique seul peut le savoir.

Mais il ne l'a pas dit.

Et c'est pourquoi un tel et si méprisant sarcasme lève le coin de sa lèvre sur l'ivoire de ses crocs. !

Quelqu'un enfin le déchiffrera-t-il jamais, ce Visage d'Énigme ?

Hélas ! des siècles durant dans les âges passés, il fut des Aventureux pour s'élancer à la conquête de ce mystère : les ordinaires humains, pénétrés d'admiration, ont reconnu en ces vaillants des Dieux et des Héros... Et c'est toute l'histoire de la Grèce que cette bataille livrée aux mystères du monde.

Mais il faut bien penser que le Sphinx conserva la victoire, puisque parmi les ruines de la Hellade écroulée, lui, l'animal étrange, il est toujours debout et souriant, — alors que, des rivages de Troie aux grèves de Sélinonte, la vague qui brise dans la courbe des golfes a mêlé dans ce sable aux coquilles de nacre la cendre des Héros à la poudre des Dieux...

TABLE DES PLANCHES

	PAGES
Grèce, Sicile, Grande-Grèce	8-9
Pæstum .)	16-17
Pæstum }	24-25
Ségeste }	
Ségeste.	32-33
Sélinonte.	34-35
Agrigente	38-39
Agrigente	40-41
Agrigente	42-43
Taormine.	46-47
Olympie	58-59
Delphes	62-63
Athènes	76-77
Athènes	80-81
Athènes	82-83
Athènes	86-87
Acropole d'Athènes	90-91
Athènes	92-93
Athènes	94-95

TABLE DES PLANCHES

	PAGES
Athènes	96-97
Stymphale	108-109
Némée.	112-113
Lerne	116-117
Palais d'Agamemnon à Mycènes.	128-129
Palais de Minos à Cnossos	142-143

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	v
La Terre des Dieux et des Héros.	1

PREMIÈRE PARTIE

LES DIEUX

I. — Neptune dans Pœstum la Rousse	11
II. — Vulcain dans l'Ile d'Or et de Feu	24
III. — Jupiter dans la sérénité d'Olympe.	49
IV. — Apollon dans le mystère de Delphes	61
V. — Minerve dans l'harmonie d'Athènes	70
VI. — Athéna dans la sécheresse de Sunium	97

DEUXIÈME PARTIE

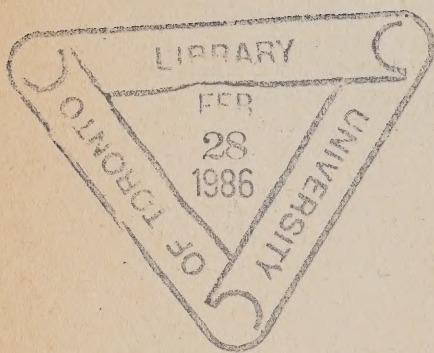
LES HÉROS

I. — Le soleil de Stympale	103
II. — Les guérets de Némée.	111
III. — Le marais de Lerne.	113
IV. — L'aire de Mycènes	118
V. — Le mystère de Knossos	134
VI. — Le tombeau de Troie	145
VII. — Le vrai port de Corfou la Faucille	151

La Grèce au Visage d'Énigme.	164
---	------------

TABLE DES PLANCHES	167
------------------------------	-----

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR BERGER-
LEVRAULT, A NANCY, LE 22 OCTOBRE
1923. IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE,
REVÊTU D'UNE COUVERTURE ILLUS-
TRÉE EN COULEURS PAR LUCIEN
LANTIER : 10 EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 10, SUR VERGÉ A LA
CUVE, DES PAPETERIES D'ARCHES.
EN OUTRE, IL A ÉTÉ TIRÉ : 3 EXEM-
PLAIRES *hors commerce* NUMÉROTÉS
A B C, ÉGALEMENT SUR VERGÉ A LA
CUVE, DES PAPETERIES D'ARCHES.



igne

REMOVE

POCKET

BRARY



DF
726
T67
1923
C.1
ROBA

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 16 18 04 001 6